BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A.
1148.
NAPOLI

Real Ist. Marina) N. 1116

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. BOULANGER.

TOME SECOND.

L'ANTIQUITÉ

DÉVOILÉE

PAR SES USAGES,

OU

EXAMEN CRITIQUE DES PRINCIPALES OPINIONS, CÉRÉMONIES ET INSTITUTIONS RELIGIEUSES ET POLITIQUES DES DIFFÉRENS PEUPLES DE LA TERRE.

PAR FEU M. BOULANGER.

Homo, quod rationis eſt particeps, conſequentiam cernit, cauſas rerum videt, earumque progreſſus & quaſi anteceſſiones non ignorat, ſimilitudines comparat, rebus præſentibus adjungit atque annectit futuras.

CICERO *De Offic. Lib. I.* C. 4.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

CHEZ MARC-MICHEL REY.

MDCCLXXV.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

L'ANTIQUITÉ

DÉVOILÉE

PAR SES USAGES.

LIVRE TROISIEME.

Des myſteres des anciens; des oracles des Sybilles ; du culte des aſtres & de l'aſtrologie.

CHAPITRE PREMIER.

De l'inſtitution des myſteres, de leur objet & de leurs effets. Des myſteres d'Eleuſis, &c.

I. COMMENT le genre humain devenu féroce, barbare & ſauvage a-t-il pu ſe civiliſer ? Comment un être inſociable a-t-il pu être ramené à la ſociété ? Comment eſt-on parvenu à raſſembler des êtres farouches ſous les premieres cabanes de l'Egypte ? C'eſt, ſuivant

Cicéron, par le moyen des myſteres que cette merveille s'eſt opérée. Examinons donc ces myſteres qui ont procuré de ſi grands biens au genre humain diſperſé & malheureux; ce ſont eux qui ont tiré l'homme d'une vie errante, inquiete & barbare; ce ſont eux qui ont adouci ſes mœurs; c'eſt d'eux qu'il tient le vrai principe de la vie ſociale. " Les myſ-
„ teres, dit le même Ciceron, nous ont
„ donné la vie, la nourriture, ils ont en-
„ ſeigné les mœurs & les loix aux ſociétés,
„ ils ont appris aux hommes à vivre en
„ hommes „ (1). Voyons donc comment ces myſteres ont opéré ce prodige.

Les myſteres étoient ce que la religion des anciens avoit de plus auguſte & de plus ſaint. Ce qui a été dit juſqu'ici ſemble nous faire entrevoir dans le chaos du paganiſme un enſemble, un caractere univerſel, un eſprit commun à preſque tous les peuples. On ne peut douter que tous les myſteres n'aient eu la même baſe; ils doivent, comme toutes les fêtes & les uſages religieux anciens, nous préſenter le projet de retracer aux hommes la mémoire du monde & de leur inſpirer cet eſprit de crainte pour l'avenir, qui s'étoit univerſellement répandu ſur toute la religion primitive du genre humain. Si juſqu'ici nous ne nous ſommes point écartés du vrai

(1) V. *Cicero de Legibus. Lib. II. Idem Orat. in Verrem de ſuplic.*

chemin nous pouvons encore nous promettre de trouver la ſolution de ces myſteres, & de découvrir la raiſon du ſecret impénétrable dont ils étoient voilés ; cela ſervira à confirmer tout ce que nous avons dit dans cet ouvrage, & nous marcherons avec plus de confiance dans la carriere dans laquelle nous nous ſommes propoſé de ſuivre l'homme religieux & rempli du ſouvenir des maux de ſon eſpece dans une antiquité dont il nous reſte encore une multitude d'uſages & d'opinions à examiner.

Toutes les anciennes nations policées ont eu des myſteres ; nous en voyons chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Perſes, les Grecs, les Romains, &c. Les peuples du Nord & de l'Amérique ſont les ſeuls où je n'ai remarqué rien d'analogue. Les myſteres étoient des cérémonies religieuſes dont l'objet véritable ne pouvoit être divulgué au peuple ; il étoit réſervé aux ſeuls initiés à qui on le révéloit ſous le ſceau du ſecret le plus inviolable ; les indiſcrets étoient, ou punis de mort, ou bannis, ou exclus de la ſociété ; en un mot ils devenoient de vrais *excommuniés* (2). Les cérémonies pratiquées dans ces myſteres étoient exercées par un certain ordre de prêtres, ou par de certaines familles auxquelles ce ſacerdoce appartenoit

(2) Mém. de l'Académie des Inſcript. Tom. XXI, pag. 103.

comme un droit d'héritage, à l'excluſion de toutes les autres; leur droit étoit fondé ſur l'uſage & ſur diverſes traditions religieuſes & très-anciennes. Les myſteres abolis en Grece ſous le regne de Théodoſe le grand, y avoient ſubſiſté au moins pendant deux mille ans; en effet leur inſtitution datoit de la plus haute antiquité; les noms de leurs fondateurs ſe perdent dans la nuit des temps; Iſis les fonda en Egypte; Orphée, ce perſonnage fabuleux, les apporta aux Grecs; ce fut Muſée ſuivant d'autres; quelques-uns attribuent les myſteres d'Eleuſis à Cérès; d'autres à Ogygès, d'autres à Eumolpe ſon fils, d'autres à Erechtée, qui délivra l'Attique d'une famine, après avoir reçu de Cérès le ſecret de l'agriculture & des loix; enfin d'autres à Triptoleme qui paſſa auſſi pour l'inventeur de l'agriculture & du labour.

Outre la partie ſecrette les myſteres avoient auſſi la partie publique, ou du moins que le vulgaire croyoit connoître. En Egypte on célébroit la mémoire d'Oſiris & d'Iſis; en Phénicie & dans l'Iſle de Chypre celle de Venus & d'Adonis; en Phrygie celle de Cybele & d'Atys; en Grece & en Sicile celle de Cérès & de Bacchus. Ces divinités étoient dans les myſteres comme dans toutes les autres ſolemnités, l'objet du culte extérieur & public; & comme les anciens nous apprennent eux-mêmes que tous ces différens perſonnages étoient les mêmes préſentés ſous des noms & des emblèmes divers, & que leurs fêtes tant publiques que ſecrettes avoient toutes le mê-

me objet ; & comme leurs aventures nous auroient fait connoître cette unité de culte, quand même les anciens écrivains ne nous en auroient point informés, il ſeroit inutile d'en faire un examen détaillé ; il ſuffit d'en connoître l'eſprit général.

Dans toutes ces ſolemnités myſtérieuſes la partie publique laiſſoit voir au peuple que l'on y faiſoit mémoire des aventures heureuſes & malheureuſes arrivées à ces dieux, de leurs combats, de leurstravaux, deleurs victoires, de leurs défaites & de leurs triomphes, de leurs chagrins & de leurs plaiſirs ; tous avoient eu des ennemis puiſſans, tous avoient ſuccombé ſous leurs coups ; leur mort tragique n'avoit ſervi qu'à les conduire à la gloire & à les rendre vainqueurs de leurs ennemis & de la mort elle-même. Toute leur étude avoit été de ſecourir le genre humain, de s'intereſſer à ſon ſort, de le conſoler de ſes maux, de le combler de bienfaits, de le civiliſer par des loix ſages, de lui enſeigner les arts & ſur-tout l'agriculture ſi néceſſaire à ſa ſubſiſtance, en un mot de le faire vivre en ſociété après l'avoir tiré de la vie ſauvage & malheureuſe qu'il avoit menée antérieurement. On adoroit ces différens êtres comme des dieux immortels, bienfaiſans & reſtaurateurs de la nature, comme les créateurs des ſociétés policées, & comme les inventeurs des arts utiles.

Voilà ce que le peuple ſavoit ou croyoit ſavoir. Toutes les fêtes à ſes yeux renfermoient trois objets.

1°. Elles préſentoient une commémoration de l'hiſtoire de ſes dieux, telle que la mythologie la faiſoit connoître, & le peuple n'y voyoit qu'un ſens littéral; Bacchus pour lui avoit été réellement ou noyé, ou brûlé, ou déchiré par les Géans. Cérès avoit été pourſuivie par Neptune; elle s'étoit cachée, & ſon abſence avoit produit la ſtérilité ſur la terre; elle s'étoit vraiment repoſée à Eleuſis ſur une pierre que l'on montroit & que l'on appelloit la *pierre triſte* (3); elle avoit cherché par tout le monde ſa fille enlevée par Pluton, elle avoit pour cela allumé des torches au mont Etna. Dans la célébration des myſteres d'Eleuſis tout le cérémonial repréſentoit cette lugubre aventure: les fêtes duroient neuf jours. Le premier étoit conſacré aux initiations, le ſecond on alloit ſe laver dans la mer, le troiſieme on faiſoit divers ſacrifices & l'on offroit de la farine, le quatrieme on faiſoit la proceſſion de Cérès, & l'on portoit des caſſettes remplies de gâteaux, de grenades, de pavots; le cinquieme pendant la nuit on imitoit la recherche de la déeſſe; le ſixieme on faiſoit une proceſſion d'Athènes à Eleuſis, dans laquelle on portoit *Jacchos*, ou Bacchus, qui tenoit un flambeau; cette proceſſion étoit accompagnée de cris & de danſes; le ſeptieme étoit deſtiné à des jeux & des combats gymniques; le huitieme étoit en-

(3) *V. Ovid. faſtor. Lib. IV.* § 503.

core deſtiné à des initiations. Enfin le neuvieme on faiſoit, comme on a dit ailleurs, des effuſions d'eau avec des vaiſſeaux de terre, ou des hydrophories.

Les peuples de Syrie ne voyoient dans leur Adonis qu'un dieu tué par un ſanglier. Les Egygtiens dans les myſteres d'Oſiris prenoient pareillement ſon hiſtoire à la lettre, & croyoient qu'après avoir été tué par Thyphon ſon corps fut renfermé dans un coffre après avoir été demembré en pieces. Le ſouvenir d'une aventure ſi lamentable rendoit ces fêtes triſtes & funebres ; une partie étoit conſacrée aux larmes ; & le peuple ſe livroit enſuite à la joie la plus effrénée, croyant que les ſouffrances de ce Dieu n'avoient été pour eux que le chemin à l'immortalité.

II. Le ſecond objet qui étoit encore connu du peuple, c'eſt qu'il devoit à ces dieux l'agriculture, l'uſage du bled, du vin, de la charrue & de la découverte des arts. En même temps que le peuple leur rendoit pour ces bienfaits un culte de reconnoiſſance & de joie ; il ſe rappelloit par différentes cérémonies la vie miſérable de ſes ancêtres avant ces heureuſes inventions ; enſorte que cette derniere partie du culte étoit auſſi triſte que la premiere partie étoit gaie.

3°. Le peuple croyoit devoir à ces dieux l'état actuel de la ſociété, il leur attribuoit ſa police & ſa légiſlation ; il ſçavoit que ſes ancêtres avoient mené autrefois une vie errante & ſauvage, ſans aucuns principes de gouverne-

ment ; c'étoit encore une occaſion pour lui de gémir ſur le paſſé & de ſe féliciter du préſent ; ce dernier objet du culte étoit regardé comme ſi intéreſſant que pluſieurs fêtes ou myſteres ſe nommoient *fêtes de légiſlation* (4).

Ces trois objets étoient preſque toujours inſéparablement unis dans toutes les ſolemnités. Toute mémoire hiſtorique des dieux étoit accompagnée d'uſages relatifs à l'agriculture & à la légiſlation ; toute fête d'agriculture rappelloit l'hiſtoire des dieux & des loix ; toute fete des loix retraçoit le ſouvenir des dieux & de l'agriculture. Il paroît que cet uſage a été commun à toutes nations civiliſées ; chaque fête des Juifs rappelloit auſſi ce triſte objet : la fête de Pâques rappelloit la victoire de Dieu ſur les Egyptiens, le paſſage de la mer rouge : & cette fête ſe nommoit auſſi la *fête des fruits nouveaux*. La Pentecôte étoit la fete de la légiſlation donnée ſur le mont Sinaï, & la fête de la moiſſon. La fête des Tabernacles étoit, comme on a déja vu, une mémoire de la vie errante des Iſraélites dans le déſert, de la récolte des fruits & des vendanges ; & l'on y faiſoit la lecture de la Loi.

Les Chinois avoient pareillement des fêtes

(4) *Les Theſmophories* en grec ſignifie qui porte des loix. *Palilies* indique l'ordre public. *Les Pamilies* modération, circonſpection. V. *Plutarch. de ſcript. ſymbole. Art.* 14.

d'agriculture & de légiſlation ; les cérémonies qu'on y obſerve ont beaucoup de rapport avec celles que les Grecs obſervoient dans leurs myſteres ; tout y eſt exprimé par des ſignes & des allégories, avec cette différence, que chez les Grecs ces ſignes étoient myſtérieux ; au lieu qu'à la Chine on les explique aux peuples. En effet le jour de la fête du labourage, les laboureurs en corps vont en cortege chez les Magiſtrats : ils y conduiſent en proceſſion une vache de terre cuite, dont les cornes ſont dorées ; un enfant la ſuit par derriere, ayant un pied chauſſé & l'autre nud ; il fouette de temps en temps cette vache comme pour la faire avancer. Ce cortege eſt ſuivi de gens déguiſés de différentes façons, de muſiciens, de danſeurs : arrivés chez le Magiſtrat, celui-ci fait aux aſſiſtans un diſcours de morale ſur la culture & le travail ; enſuite on briſe la vache de terre cuite, qui eſt remplie de petites vaches de même matiere que l'on diſtribue au peuple. A la Chine la vache eſt le ſymbole de l'agriculture ; l'enfant indique le travail & l'induſtrie ſans leſquels l'homme ne peut ſubſiſter : c'eſt là-deſſus que roule le diſcours que le Magiſtrat prononce devant l'aſſemblée.

Ainſi ce que le peuple ſçavoit de ces fêtes & de ces myſteres ne pouvoit contribuer qu'au bien des ſociétés ; il n'y voyoit que l'éloge de l'agriculture & le triomphe des loix ; il eſt vrai qu'on le voyoit auſſi pleurer ſur le ſort de ſes Dieux, mais il ſe conſoloit enſuite ;

ſa triſteſſe étoit tempérée par la joie, & ſa joie par la triſteſſe, ce qui le tenoit dans un état mitoyen ou dans une modération dont l'objet étoit de l'empêcher de ſe porter à aucun extrême; l'habitude le guidoit dans ſes alternatives, le ſentiment n'y entroit preſque pour rien, ou du moins il n'éprouvoit que des impreſſions paſſageres qui n'influoient en rien ſur ſa conduite. Il revenoit à la verité de ces fêtes fort touché des malheurs de ſes Dieux, mais fort content de ce qu'ils avoient remporté la victoire ſur leurs ennemis; très-ſoumis à ſa police, & content, il retournoit à ſon travail ordinaire.

Quelle étoit donc la partie de ces fêtes que l'on cachoit au peuple avec tant de ſoin? quel pouvoit être l'objet de ce ſecret inviolable? Ne vouloit-on pas lui dire que ſes Dieux n'étoient que de faux Dieux, ou n'étoient que des allégories des anciennes révolutions de la terre! Vouloit-on lui cacher la funeſte cataſtrophe du déluge? Le ſentiment des anciens & des modernes paroît favoriſer ce ſoupçon; cependant le déluge étoit un événement connu du vulgaire, il croyoit en connoître les circonſtances & la cauſe; les fêtes conſacrées en mémoire du déluge, la commémoration perpétuelle que l'on y faiſoit de la vie miſérable des ancêtres nous indiquent que ce n'étoit point l'hiſtoire du paſſé que l'on vouloit cacher au peuple. D'ailleurs quand on auroit appris au peuple que tous ſes dieux ou au moins que quelques-uns d'entre

eux n'étoient point de véritables dieux, toute étrange qu'eût été une pareille revélation, elle n'eût pu faire par elle-même aucun tort à la légiſlation qui tendoit à maintenir l'homme dans l'état de ſociété. De ce qu'il peut y avoir des faux dieux le peuple ne pouvoit point en conclure qu'il n'y a point de divinité ; en effet c'étoit-là le ſentiment de ceux qui étoient revenus des préjugés du paganiſme & des merveilles de la mythologie ; peut-être qu'un éclairciſſement ſur cet article eût cauſé quelque mouvement paſſager dans les eſprits des peuples, mais il ne pouvoit anéantir l'état de ſociété, objet que la police ancienne avoit perpétuellement en vue. D'ailleurs c'étoit une vérité qui, quoique non prêchée par la religion des payens, étoit univerſellement, mais tacitement reconnue, & qui ſe décéloit par une multitude d'actions involontaires (5). Le peuple ſçavoit d'ailleurs que tel dieu étoit adoré dans un pays ou dans une ville, &

(5) Horace en parlant de Jupiter en donne une idée bien différente du vulgaire, & le montre comme un Dieu unique.

Nil majus generatur ipſo, ——
Nec viget quidquam ſimile aut ſecundum.

Lib. I. Od. 12.

Les payens, ſelon Tertullien, ſe ſervoient comme nous des expreſſions de *Dieu nous voit*, *Dieu nous entend*, *Dieu le rendra*, ce qu'ils diſoient en regardant le ciel & non le capitole ; c'eſt ce qu'il appelle le *témoignage d'une ame naturellement chrétienne. V. Apologet.*

que tel autre dieu avoit ſon culte dans d'autres. Si le peuple étoit tombé de lui-même dans le polythéiſme & d'une façon inſenſible, on pouvoit également le ramener à ſes premiers principes par des inſtructions ſagement ménagées; il ne falloit pour cela qu'aider les progrès des connoiſſances, & dégager aux yeux du vulgaire la divinité des nuages qui l'obſcurciſſoient ; enfin ſi cette théologie ſecrette étoit pure & utile au genre humain il falloit la lui révéler, & les vues favorables que les anciennes légiſlations ont eu pour le bien des hommes nous doivent faire préſumer qu'elles l'euſſent fait ſi elles euſſent jugé cette connoiſſance utile, ou ſi l'utilité n'en eût été balancée par quelque inconvénient.

Nous devons donc légitimement ſoupçonner que la théologie que l'on cachoit ſi ſoigneuſement au peuple avoit quelque vice ſecret ſi ancien, ſi accredité, & même ſi ſacré, peut-être, aux yeux de la police elle-même, qu'elle n'avoit pu ni voulu le ſupprimer ou le détruire, & qu'elle s'étoit contentée de le cacher à la connoiſſance du vulgaire. Je dis ici que c'étoit la théologie que l'on cachoit aux yeux du peuple ; en effet Macrobe nous a dit ci-devant au ſujet de Saturne le Dieu des temps, qu'il étoit permis d'en parler au peuple ſelon le langage des poëtes & des phyſiciens ; ainſi on ne lui cachoit que la partie théologique du culte.

Les myſteres des anciens avoient certai-

nement un vice contre lequel tous les premiers peres de l'égliſe chrétienne ſe ſont élevés avec raiſon : on leur reprochoit leurs ſpectacles impurs, leurs images impudiques, leurs ſymboles honteux propres à faire rougir la pudeur (6). Ces accuſations ſont fondées & le récit des auteurs payens les juſtifie. Les myſteres ſecrets étoient auſſi quelquefois ſouillés par des ſacrifices barbares dans leſquels on répandoit le ſang humain. Il eſt vrai que tous ne donnoient point dans ces excès affreux; mais aucuns n'étoient exempts des premiers. Regarderons-nous donc ces abominations & ces impuretés comme la cauſe du ſecret des myſteres ? Il n'eſt pas douteux que ce ne fût une raiſon de ſe cacher pour les célébrer ; mais nous demanderons pourquoi la police qui tenoit ces choſes ſecrettes dans les myſteres, les laiſſoit-elle voir à la multitude & pratiquer dans d'autres fêtes qui n'étoient point des myſteres ? pourquoi montroit-on ces indécences dans des cérémonies publiques

(6) On montroit aux yeux du peuple le Κτεις & le φαλλος, repréſentations du membre viril. C'étoit ſelon les apparences un emblême de la génération des choſes, qui rappelloit aux hommes la reconnoiſſance qu'ils devoient aux dieux pour la fécondité. V. *Diodor. I.* § 2. *Caſ.* 32. Tertullien dit : *virile membrum totum eſt myſterium.* Cet emblême étoit le même, peut-être, que celui de l'œuf qui en Egypte & en Perſe étoit le ſimbole du monde & de l'auteur de la nature qui produit tout en lui-même ; on en portoit dans les Orgies, dans les myſteres d'Orphée. V. *Macrob. Saturnal. Lib. VII. Cap. XVI. Théodoret, Therap. Lib. I.*

où les femmes oublioient toute honte & toute pudeur ? pourquoi renfermoit-on dans un coffre comme des objets myſtérieux des choſes que dans d'autres circonſtances on montroit à tous les yeux ? En effet pluſieurs ſtatues & autres monumens placés dans les temples, dans les rues, dans les cirques, dans les maiſons, repréſentoient des objets ſi infâmes & ſi monſtrueux qu'il eſt preſque incompréhenſible comment la pudeur pouvoit entrer dans les temples & y lever les yeux au ciel (7). Ces pratiques & ces images étoient ſans doute très-dignes d'être enſévelies dans les ténèbres ; cependant nous ne pouvons point en conclurre qu'elles fuſſent la cauſe du ſecret des myſteres, puiſqu'elles étoient tolérées en tant d'autres occaſions ; elles étoient, ſuivant les apparences, des abus de quelque uſage primitif fondé ſur quelque principe innocent ou utile dans ſon origine : il ne faut point ſuppoſer les hommes gratuitement criminels. Mais quel pouvoit être ce principe que l'on cachoit au peuple ? Suppoſerons-nous qu'il étoit encore plus contraire à la police & aux bonnes mœurs que l'abus énorme qu'on fai-

(7) V. *Varro apud Auguſtin. de civitate Dei lib. VII. cap.* 21. Herodote, Pauſanias, Diodore de Sicile, &c. nous atteſtent la même choſe. Sur le linteau qui entoure le cirque ſi bien conſervé que l'on voit dans la ville de Niſmes en Languedoc, on voit en bas-relief la figure d'un grand nombre de membres virils ailés. La même ville poſſede la ſtatue fort indécente d'un hermaphrodite.

ſoit de l'uſage & des emblèmes ? C'eſt-ce qu'on ne peut concevoir, ni concilier avec les ſuites & les effets des myſteres ſur ceux qui étoient admis à leur participation. Recueillons là-deſſus le peu que l'antiquité a laiſſé échapper de ſon ſecret en différens temps & en différens lieux.

„ Tous les myſteres, dit Plutarque par la „ bouche d'un inconnu qu'il fait parler, ont „ rapport à la vie future & à l'état de l'ame „ après la mort ; ce que l'on y repréſente n'en „ eſt que l'ombre, c'eſt une foible image de „ toutes les beautés dont la contemplation eſt „ réſervée à tous ceux qui ont été vertueux „ ici-bas (8) ". Voyons ce philoſophe s'expliquer lui-même & dans une occaſion où ſon cœur ſeul devoit parler, puiſque c'étoit pour ſe conſoler avec ſon épouſe de la perte commune qu'ils venoient de faire de leur fille. „ Le vulgaire s'imagine, dit-il, qu'après la „ mort il ne reſte plus rien de l'homme, qu'il „ n'y a pour lui ni biens, ni maux ; tu ſçais „ bien le contraire ; une tradition de famille „ nous a tranſmis comme de main en main „ une doctrine bien différente ; d'ailleurs ini- „ tiés comme nous le ſommes aux myſteres „ religieux de Bacchus, & témoins de ſes „ cérémonies ſaintes, nous ſommes inſtruits „ de ces grandes vérités que l'ame eſt incor- „ ruptible & qu'il y a un avenir (9) ".

Cicéron avoit dit avant lui. „ Ce ſont les

(8) V. *Plutarch. de oracul.*
(9) *Plutarch. conſol. ad uxor.*

„ myſteres de Cérès qui nous ont appris „ non-ſeulement à vivre avec joie, mais encore à mourir avec l'eſpoir d'un avenir plus „ heureux (10) ". Iſocrate dit auſſi que les initiés s'aſſurent de douces eſpérances pour le moment de leur mort & pour toute l'éternité (11). On voit dans Ariſtophane que ceux qui participoient aux myſteres menoient une vie innocente, ſainte & tranquille ; qu'ils mouroient dans l'eſpérance d'une condition heureuſe, que la lumiere des champs Eliſées étoit promiſe, & que les autres hommes ne devoient s'attendre qu'aux ténèbres éternelles (12). Diodore dit pareillement que l'initiation rendoit plus religieux & plus juſte qu'on n'étoit auparavant. Platon a dit qu'on apprenoit dans les myſteres que la vie n'eſt qu'un lieu de paſſage & un poſte qu'il n'eſt point permis de quitter ſans la volonté de Dieu. Il ajoute ailleurs, que les hymnes de Muſée qu'on chantoit dans les myſteres parloient de récompenſes & des plaiſirs des bons dans le ciel, & des ſupplices qui attendoient les méchans (13). Ariſtide

(10) *Cicero de Legibus. Lib. II.*

(11) *Iſocrates in panegyric.*

(12) *Ariſtophan. in Ranis.*

(13) *Plato in Phædon. Strabo Lib. X.* Dans Platon on apperçoit le même langage des initiés & leur eſpérance d'une félicité ſans bornes ; il dit que c'eſt par les myſteres & les purifications qu'on y impoſe que l'on ſera admis dans le ſéjour des dieux & délivré des peines de l'autre vie ; au lieu que ceux qui n'auront point été purifiés ſeront engloutis dans l'abime. V. *Phædon.*

Ariſtide dit que les myſteres ne ſont point faits pour donner la tranquillité de l'eſprit au moment preſent, & qu'ils ne peuvent délivrer des accidens de cette vie, mais qu'ils ont pour objet d'améliorer notre ſort après la mort, & d'empêcher que l'on ne ſoit plongé dans les ténebres & la boue avec les impies. Sophocle avoit publié la même doctrine; ce n'étoit, ſelon lui, que les initiés qui pouvoient jouir des plaiſirs de l'Eliſée, le Tartare étoit réſervé pour le reſte des hommes. „ Heureux, dit Euripide, celui qui ayant „ été digne d'avoir la révélation des myſ„ teres des dieux, vit enſuite ſaintement ". Diogene étoit très-révolté de ce ſentiment qui excluoit les autres hommes de la félicité à venir, il le trouvoit capable de mettre le déſeſpoir dans le cœur des nations (14). Lucien dans ſon dialogue de la barque, dit que les morts ayant paſſé le triſte fleuve, Mycille étonné de l'obſcurité & de tout ce qu'il rencontra dit à un philoſophe: „ dis-moi, toi „ qui as été initié aux myſteres d'Eleuſis, „ tout ce que l'on voit ici ne te paroît-il pas „ ſemblable à ce que l'on repréſente dans les „ myſteres? Oui, tu as raiſon, répond le „ philoſophe; en effet voici Tyſiphone, l'une „ des furies, qui s'avance la torche à la „ main pour recevoir cette troupe que Mer„ cure lui amene ".

(14) *Plutarch. de lect. patarum.*

Ainſi s'il en faut croire les anciens, ces myſteres étoient en effet ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus ſublime dans la religion ; il ſemblera difficile de recuſer leurs témoignages ſi l'on conſidere les rudes épreuves, les expiations, les luſtrations, les abſtinences, & les vœux de continence auxquels il falloit ſe ſoumettre pour être admis à la connoiſſance de cette doctrine. Ce n'étoit que par dégrés & après différens examens de la conduite des mœurs & du caractere, que l'on étoit admis à l'initiation parfaite. Il falloit un an de noviciat avant que d'être *Epopte* ou contemplateur ; à la fin les poſtulans couronnés de myrthe ſubiſſoient pendant la nuit leur dernier examen ; ils entroient dans le ſanctuaire, puis ils paſſoient rapidement par des alternatives fréquentes de lumiere & d'obſcurité ; on leur montroit mille objets confus, ils entendoient des voix extraordinaires, ils étoient environnés d'une nuit profonde & effrayante, & ce n'étoit qu'après ces épreuves qu'ils parvenoient à voir l'objet de leur recherche ou de leur attente ; le Demiurgue leur expliquoit ce qu'ils voyoient : & on les conduiſoit à la ſuite de leurs allarmes dans une prairie agréable.

(15) L'hiérophante ou chef des choſes ſacrées vivoit dans le célibat ; il s'oignoit avec de la cigue, & même il en buvoit pour être plus ſûr de ſon fait.

---

(15) V. *Meurſii Eleuſinia.* Bibioth. choiſie de le Clerc tom. VI. & les mémoires de l'Académie des inſcript. tom. XXI. p. 92.

On n'admettoit point tout le monde indifféremment à l'initiation des myſteres, on crioit à haute voix pour écarter les profanes. Les homicides, meme involontaires, les enchanteurs, les impies, les épicuriens en étoient exclus. Néron ayant oſé s'y preſenter, reſpecta la voix du crieur & ſe retira (16). „ Il n'y „ a, dit Porphire dans Euſebe, que ceux qui „ ont réglé toutes leurs démarches & les ac„ tions de leur vie pour le ſalut de leur ame, „ qui puiſſent participer & être initiés aux „ myſteres ſecrets de la religion. " (17).

Voilà le ſentiment uniforme de toute l'antiquité ſur l'objet & la fin des myſteres. En vain a-t-on voulu en de certains temps ne voir dans cette doctrine qu'une philoſophie moderne élevée depuis pour l'oppoſer au chriſtianiſme & pour juſtifier la religion payenne. Il faut s'aveugler volontairement pour refuſer d'entendre ici la voix de l'antiquité : elle nous dit que cette doctrine d'une autre vie eſt une tradition ſoutenue dans tous les temps & chez tous les peuples policés. Ce qu'elle avoit de particulier & ce en quoi elle différoit prodigieuſement du chriſtianiſme, c'eſt qu'elle n'enſeignoit qu'en ſecret & à l'oreille d'un petit nombre d'initiés, ce que la religion chrétienne publie à haute voix, & a proclamé ouvertement dans toutes les parties de la terre.

(16) *Sueton. invita Neronis. cap.* 34.
(17) *Euſeb. præparat. Evang. lib. IV. cap.* 8.

Euſebe ne ſe diſſimule point lui-même cette fin religieuſe des myſteres, quoique d'ailleurs il ſe déchaîne contre eux avec véhémence ; mais puiſqu'en parlant aux initiés il leur dit que leur partage dans l'autre vie ſera très-différent de celui qu'ils s'y promettent, & qu'ils n'y trouveront que des feux éternels, il ſuppoſoit donc que les myſteres les avoient entretenus de cet avenir heureux ou malheureux réſervé à ceux qui auroient bien ou mal vécu ſur la terre (18).

Lorſque l'empereur Julien, ce grand adverſaire du chriſtianiſme, voulut lui oppoſer la doctrine ſublime des Platoniciens que pour cette raiſon il étudioit, ce fut à l'hiérophante d'Eleuſis qu'on le renvoya pour acquérir des lumieres (19). Les myſteres étoient dans le ſanctuaire où le dogme de l'autre vie s'étoit conſervé ; c'étoit d'eux que procédoit vrai-

(18) V. *Euſeb. Præparat. Evangel. Lib. II. cap.* 3. D'ailleurs les anciens avoient des myſteres Achérontiques [*ſacra acherontia.*] Ce nom ſeul indique leur objet ; il vient de *Khoron* אחרון *la fin, ce qui ſuit*, la *demeure derniere.*

(19) V. les mémoires de l'acad. des Inſcript. Tom. XXI. p. 104. ou *Eunapius in Maxim.* Il y a auſſi lieu de croire que les myſteres des Athéniens n'avoient pas reçu leur nom du bourg d'Eleuſis, mais que ce nom vient de l'objet de ces myſteres qui étoit d'obtenir le ſalut qui vient de Dieu ; rien de plus fréquent dans les pſeaumes que ces expreſſions. *El-iſci*, *Deus ſalutis meæ. Eloi-iſci* qui ſignifie la même choſe, ou *Eli-iſa*, mon Dieu eſt mon ſalut. Enfin je crois qu'*Eleuſis* ſignifie ſalut de Dieu, ſalut divin, dont ſont pareillement venus le nom d'*Iliſſus*, riviere dans laquelle ſe faiſoient les purifications uſitées dans ces myſteres, & enfin le nom d'*Eliſée* que l'on donnoit au ſéjour des bienheureux. *Voyez pſeaumes* 18. 3. 49.

ſemblablement cette philoſophie morale & religieuſe qui commençoit déja à ſe répandre plus de trois ſiecles avant notre ère chrétienne, & qui tôt ou tard auroit produit quelque révolution dans la religion payenne, ſi ſon renverſement n'eût point été réſervé à une autre cauſe. Cette philoſophie étoit le fruit du deſir de ſavoir, & de cette ardeur inquiette que les grands génies de la Grece ont eu de connoître la nature de l'univers, celle des dieux & le ſort de leur propre ame; on n'ignore pas que les motifs de leurs voyages en Egypte, en Chaldée & aux Indes, étoient de s'éclairer & d'arracher aux prêtres leurs ſecrets. C'eſt delà qu'eſt venue cette philoſophie ſublime & quelquefois outrée & romaneſque, qui s'efforçoit d'aprofondir toutes les queſtions & même celles que la nature a interdites à l'homme: on voulut connoître l'origine de l'univers, ſon antiquité, ſa durée & ſa fin. C'eſt auſſi delà qu'eſt venu le caractere ſilentieux & myſtérieux des premieres ſectes de la philoſophie; la fille devoit tenir de ſa mere: on ne communiquoit qu'avec peine ce qu'on avoit eu tant de peines à obtenir & que d'ailleurs on avoit promis de ne point révéler. Il fallut ſept ou huit ſiecles pour nous fournir quelques mots échappés qui forment le puiſſant témoignage que nous venons de produire.

Enfin une nouvelle preuve que les myſteres devoient avoir quelque rapport avec la vie future, c'eſt que tous les héros, tels

qu'Orphée, Théſée, Hercule, Bacchus, Uliſſe, Enée, ne ſont deſcendus aux enfers qu'après s'être fait initier aux myſteres.

Si ce ſont les dogmes de l'immortalité de l'ame & ceux qui annoncent les récompenſes & les châtimens d'une autre vie, qui faiſoient l'objet des myſteres, il eſt difficile de concevoir la raiſon pour laquelle on a caché cette doctrine qui a toujours été regardée comme le principal lien de la ſociété, & comme le frein le plus capable de contenir les paſſions des hommes. Le dogme de l'avenir ſemble avoir été dans tous les temps la baſe de toute légiſlation civile & religieuſe; le paganiſme ne pouvoit méconnoître un ſentiment ſi univerſel; peut-on ſe figurer que le peuple l'ignorât, tandis qu'on lui peignoit ſans ceſſe les Champs-Eliſées, le Tartare, le Styx, l'Achéron, Pluton, Minos, Eacus & Rhadamante, les furies vengereſſes, les ſupplices des criminels célebres? Le peuple ſavoit par cœur les deſcriptions des poëtes, & par conſéquent il en ſçavoit autant que les agrégés aux myſteres. Comment donc Plutarque nous dit-il, comme on a vu tout-à-l'heure, que le vulgaire n'imaginoit rien, après la mort? Comment Platon a-t-il pu dire cinq cent ans avant lui, que c'eſt une opinion du peuple qui ſubſiſtoit encore dans toute ſa force, qu'après la diſſolution du corps l'ame ſe diſſipoit & ceſſoit d'être? Il ajoute que ce que l'on dit de contraire à cette opinion dans les myſteres, eſt une vérité auſſi importante que dif-

ficile à comprendre & étonnante pour le vulgaire. D'un autre côté quelle contradiction ne trouvons-nous pas dans les écrits des anciens ? Cicéron dit en public dans ſon oraiſon pour Cluentius, que tout ce qu'on dit de l'autre vie n'eſt qu'une fable, & qu'au-delà de la mort il ne faut rien attendre ; mais il parle bien différemment dans ſon cabinet & dans ſes ouvrages philoſophiques. Les enfans même, ſuivant Juvenal, ne croient point aux enfers, *nec pueri credunt*, &c. Platon trouvoit tout ce que l'on diſoit de l'autre vie ſi contraire à la religion & au bon ſens, & ſi oppoſé au bonheur de l'homme qu'il vouloit qu'on n'en parlât qu'en bien & jamais en mal, & que l'on ſupprimât de ce dogme tout ce qu'il renfermoit de contraire à la bonté de Dieu (20). Mais comme le dogme de l'autre vie doit néceſſairement être conſidéré ſous deux aſpects inſéparables, on cacha le bon au vulgaire & l'on ſupprima totalement le mauvais qu'il ne falloit que rectifier. Croire aux enfers à la façon du peuple, c'étoit n'y point croire ; voilà pourquoi Plutarque qui croyoit à la vie future, ſe mocquoit de l'enfer des poëtes. Diodore de Sicile & Cicéron vont nous expliquer eux-mêmes ces contradictions. Les Grecs, dit le premier, ont mêlé tant de fables au dogme de

(20) V. *Plato in Phædon. Idem de Repub. Lib. III. Cicero pro Cluentio. Juvenal Satyr. II. vs.* 152.

la vie future, qu'ils lui ont ôté toute ſa force. Le ſecond nous dit que les deſcriptions vulgaires, c'eſt-à-dire poétiques que l'on faiſoit de l'enfer, étoient ſi triviales & ſi ridicules qu'il n'y avoit que des enfans ou des femmelettes qui en fuſſent effrayés. Lorſque St. Paul parle du jugement futur, Félix en eſt épouvanté ainſi que de la réſurrection : il traite cet apôtre d'inſenſé. Le même St. Paul prêche la réſurrection devant l'aréopage ; les uns s'en mocquent, les autres remettent à l'entendre à une autre fois (21). Pline nous montre que les anciens regardoient la réſurrection comme un dogme inſenſé (22). Telle étoit donc à cet égard l'ignorance & l'indifférence du peuple, qu'il eût regardé comme un inſenſé ou comme un impie celui qui lui auroit révélé le vrai ſecret des myſteres ; il faiſoit conſiſter ſa religion à ne la point connoître ; delà ce propos d'un des interlocuteurs de Platon, qui dit : „ Nous n'eſtimons point qu'il ſoit religieux „ d'examiner la nature de l'Etre ſuprême & „ de l'univers, ni de faire une étude profonde „ de la nature des choſes " (23). Le ſentiment public & dominant étoit qu'il n'y avoit plus rien après la mort, comme on le voit

(21) Actes des Apôtres chap. XVII. vs. 32. & XXVI. vs. 24.

(22) *Ανηθης λογος Anilis fabula, puerile deliramentum. Lib. II. Cap. 7. & Lib. VII. Cap.* 55.

(23) *Plato de legibus Lib. VII.*

en plusieurs endroits de Séneque, qui parle alors comme le peuple (24).

Voilà sans doute le nœud de l'énigme ; le peuple & les initiés aux mysteres connoissoient également une vie future ou un autre état après la mort ; mais les peintures fabuleuses & contradictoires que l'on avoit faites de cet état faisoient que depuis longtems le peuple n'y croyoit plus, ce qu'il en savoit lui paroissoit puérile ; les initiés au contraire y croyoient toujours parce qu'ils en avoient des idées plus pures & plus raisonnables. Les peuples ayant été disposés par des principes primitifs à croire une autre vie, il paroît bien étrange qu'on ait affecté de les laisser dans une erreur où les fables les avoient fait tomber, & que l'on ait si longtemps négligé de redresser leurs idées. Pourquoi la police d'accord avec la religion a-t-elle caché au vulgaire pendant une longue suite de siecles des vérités si utiles, si importantes à connoître ? Cherchons donc quel pouvoit être le motif de cette conduite ; est-ce par haine pour la religion ? est-ce dans la vue d'établir sur ses ruines le matérialisme ou le polythéisme ? On ne peut le penser, puisque les initiés, comme on a vu, étoient des hommes plus religieux, qui détestoient les erreurs du peuple, & qui n'avoient que du mépris pour son aveuglement. Est-ce par l'ambition jalouse de posséder

(24) *Senec. Epist. XXIV. XXX & LIV. & consol. ad Marciam. Cap. XIX.*

excluſivement la vérité ? Le ſecret étoit-il uniquement l'effet de cet eſprit myſtérieux commun à tous les anciens, & qui paroit avoir été ſi fort de leur goût ? Je ne crois pas que les conjectures puiſſent nous rendre raiſon du ſecret des myſteres ; la doctrine qu'on y conſervoit étoit aſſez grande & aſſez ſublime pour que le gouvernement eût des vues ſi rétrécies ; & malgré le crime que l'on en peut faire à la police, je crois qu'il y auroit de l'injuſtice à penſer que ſes vues n'euſſent pas eu pour objet dans l'origine l'utilité du genre-humain & le bien des ſociétés. Il s'agit donc de connoitre quelles ont pu être ſes vues, & comment elles pouvoient avoir aſſez d'apparence de ſageſſe pour avoir fait prendre un parti ſi étrange à des légiſlations, d'ailleurs ſi ſages & ſi raiſonnables.

CHAPITRE II.

Des vrais motifs du ſecret des myſteres. Ils avoient pour objet de cacher au vulgaire le ſort du monde & ſa deſtruction future.

I. POur expliquer l'énigme du ſecret des myſteres que l'on voiloit avec tant de ſoin au peuple, il faut encore remonter au premier état des hommes après les révolutions de leur ſéjour. Il eſt vrai que le tableau que

nous en allons préſenter eſt moins fait d'après l'hiſtoire écrite que d'après les monumens de la nature ; mais c'eſt préciſément ce qui le rend plus reſſemblant & ce qui le doit rendre plus croyable. D'ailleurs l'hiſtoire tranſmiſe par les uſages des hommes nous offre des monumens très conformes à ceux que la nature nous fournit.

Nous avons donc vu l'homme plongé dans la mélancolie la plus profonde, occupé du ſouvenir de ſes maux, plein de dégoût pour le monde, ne regardant plus la terre que comme un ſéjour malheureux, & comme une vallée de larmes qui ne méritoit point ſon attachement & ſon amour ; nous l'avons vu ſoupirer après un avenir qui devoit ſuivre la deſtruction du monde actuel : celui-ci devoit faire place à un autre où il ſeroit content, fortuné & à couvert des maux auxquels ſa nature l'expoſe. Cette morale étoit grande, ſublime & digne dans tous les temps de l'homme religieux ; mais lorſqu'il ſe trouve d'ailleurs, comme il l'étoit alors, accablé du poids de ſes miſeres, ces ſentimens ſi grands ſont moins ceux de la religion que ceux du déſeſpoir ; ces idées ne ſont plus que les effets d'une paſſion chagrine dont les ſuites, comme on a vu, deviennent funeſtes à la ſociété ; le dogme de l'avenir dans des eſprits ainſi diſpoſés, loin d'être utile, eſt nuiſible, & n'eſt plus qu'un poiſon lent qui mine & qui détruit peu-à-peu l'eſprit de ſociété.

Tel a été le ſort des hommes ; cet eſprit

mélancolique les a conduits insensiblement, comme on a vu, à cette vie errante, sauvage, barbare, & déraisonnable où toute l'antiquité se souvient d'avoir langui, & où tant de nations se trouvent encore plongées. Ce n'est qu'à l'aide du temps qui peu-à-peu a affoibli ces idées que quelques familles ou peuplades guidées par leur vie errante, sont arrivées dans des climats plus doux, plus tranquilles, plus heureux, & s'y étant arrêtées, ont présenté le spectacle d'une nation fixe & sédentaire. Mais que l'on ne s'imagine pas que cet état ait pu se former de lui-même & tout d'un coup; le goût de la vie errante fortifié par l'habitude & par des idées religieuses, a dû dissoudre plusieurs fois les peuplades que le hasard seul avoit formées; il a dû présenter des obstacles fréquens à la stabilité des premieres sociétés; enfin quelque génie plus puissant s'étant apperçu de la source du mal, a travaillé de concert avec le tems à détourner l'esprit des peuples des idées sombres & farouches que leur chagrin & leur religion excessive leur inspiroit. Il semble que le moyen le plus naturel qu'un législateur dût prendre eût été de multiplier les instructions, de faire servir la religion elle-même à reprimer la religion, & d'inspirer aux peuples des maximes plus douces, plus raisonnables & plus tranquilles. Il est sans doute impossible de dire pourquoi cela ne s'est point fait; il faudroit pour cela connoître les circonstances où l'homme étoit alors, le dégré de so-

ciabilité dont il étoit devenu ſuſceptible, & même le détail de ſes erreurs, la nature de ſes opinions; nous ſentirions peut-être alors que les moyens que nous imaginons étoient impraticables, & que la police n'a pu trouver de moyen plus efficace pour attacher l'homme à ſon état préſent, que de lui faire perdre de vue ou de lui voiler l'avenir.

II. Pour parvenir à cette fin il ne fallut qu'inſpirer aux hommes du goût pour la culture des terres, premier moyen qui dut les rendre entiérement ſédentaires; l'occupation que l'agriculture leur donna, l'aiſance & l'abondance qui en furent les ſuites les attacherent au ſol, & le travail affoiblit peu-à-peu en eux les idées triſtes dont ils avoient été preſqu'en naiſſant préoccupés; ce que la religion avoit de plus lugubre ne fit plus l'unique objet de leurs méditations; on penſa à d'autres choſes qu'à l'avenir, & la religion elle-même fut remiſe en dépôt à quelques hommes qui en furent plus particuliérement chargés. Ce fut alors que la police & la religion preſque toujours alliées enſemble dans ces anciens, ſe virent en poſſeſſion d'adminiſtrer les inſtructions aux ſociétés, & de diriger le culte de la maniere la plus utile ou la plus convenable aux beſoins de la ſociété & aux objets vers leſquels on voulut tourner les eſprits.

L'inſtitution des myſteres doit donc être regardée comme un des plus grands reſſorts qui après avoir lié l'homme à la ſociété & l'a-

voir rendu agriculteur, le fixa dans ſa demeure & forma des nations policées. Il eſt vrai que cette inſtitution n'a pas moins contribué à l'ignorance des peuples à l'égard de la religion : mais ce malheur ſeroit arrivé tôt ou tard quand bien même l'homme fût reſté dans ſa vie errante & mélancolique ; la politique en lui cachant les dogmes religieux n'a fait que prévenir l'effet du temps. Il falloit pour faire oublier à l'homme ſes effrayantes chimeres & les objets lugubres qui l'occupoient, le ramener à l'ignorance ; c'étoit peut-être le ſeul moyen de le changer & d'en faire un être nouveau. En effet nous voyons que tous les peuples qui n'ont point eu de myſteres ont été les ſeuls qui aient perſevéré dans une vie errante, farouche, & qui ſoient reſtés ſauvages & barbares juſqu'à nous.

Cicéron, & toute l'antiquité avec lui, a donc eu raiſon de dire que c'étoient les myſteres qui avoient tiré l'homme d'un état farouche & barbare pour le civiliſer, pour adoucir ſes mœurs & pour l'amener aux vrais principes de la ſociété. (1) Il n'eſt point de peuple chez qui les myſteres furent en plus grande vénération que chez les Athéniens ; ils s'y célébrerent pendant plus de deux mille ans avec une pompe très-propre à entretenir le reſpect qu'on avoit pour eux ; les magiſtrats y préſiderent long-tems. C'eſt ſans doute à ces

(1) *Cicero de legibus. Lib. II.*

circonſtances que l'on peut attribuer la douceur, la politeſſe, la vivacité, la gaieté & cet eſprit d'urbanité qui diſtinguerent toujours les Athéniens des autres peuples de la Grece. Les myſteres, dit Epictete, ont été établis pour régler la vie de l'homme & pour en écarter les déſordres.

Il eſt vrai que l'antiquité ne nous dit point que la vie ſauvage des premieres nations ait été une vie religieuſe, & que leurs déſordres aient été les fruits de leur triſteſſe; mais écoutons Denis d'Halicarnaſſe: " Qu'on ne s'imagine point, nous dit-il, que j'ignore qu'il „ y a des fables utiles aux hommes: les unes „ ſont deſtinées à repréſenter les œuvres & „ les effets de la nature par un ſens caché „ & allégorique; d'autres ont été inventées „ pour conſoler les hommes dans leurs malheurs, pour adoucir leurs peines, pour „ les délivrer des troubles de l'eſprit & des „ craintes, pour leur ôter des opinions nuiſibles & déraiſonnables, enfin pour quelque „ autre utilité ou convenance. Je ſais ces choſes auſſi bien qu'un autre „ (2). Ce paſſage eſt aſſez important pour être conſidéré de plus près: on y voit d'abord que les fables, c'eſt-à-dire le voile de la religion, avoient été inventées par des vues d'utilité relatives au bien de tout le genre humain; on y voit qu'avant leur invention le cœur de l'homme étoit obſédé de troubles & de craintes, & que ſon

(2) *Dionyſ. Halicarnaſſ. Lib. II. Cap. 7.*

eſprit étoit rempli d'opinions nuiſibles & déraiſonnables, contraires à ſon bonheur & à ſa tranquillité ; d'ailleurs Cicéron nous a dit que les myſteres avoient produit une vie heureuſe & tranquille. Les déſordres qu'ils ont fait ceſſer n'étoient donc point de la nature de ceux que nous montre la vie ſauvage telle que nous la voyons en Amérique. Les ſauvages anciens ont dû être différens des ſauvages modernes ; le déſordre des premiers étoit plus dans leur eſprit que dans leur conduite domeſtique ; leur genre de vie étoit moins déréglé du côté des mœurs que troublé par des terreurs & des opinions extraordinaires ; auſſi quels ſont les moyens que l'on a pris pour régler la vie des hommes ? D'une part on s'eſt ſervi du travail, de l'autre on s'eſt ſervi du ſecret & du ſilence. Par le travail on a rendu l'homme ſédentaire ; par le ſecret on lui a fait oublier ſes terreurs & ſes opinions anciennes. En un mot c'eſt par les myſteres que l'homme s'eſt trouvé heureux & policé.

III. Examinons maintenant quelles pouvoient être ces terreurs & ces opinions des premiers hommes. Elles devoient être tout à la fois nuiſibles & religieuſes ; elles étoient dangereuſes puiſque la police crut devoir les ſupprimer ; elles étoient religieuſes puiſque la religion les a conſervées & les a communiquées à quelques hommes choiſis ; d'ailleurs elle exigeoit que tous les citoyens y participaſſent à quelques égards. Enfin c'étoit un point

point de religion chez les Athéniens de faire initier aux myſteres les enfans au berceau & tous le mourans, & la négligence à cet égard paſſoit pour un ſacrilege (3). Il y avoit, ſelon toute apparence, quelque partie cérémonielle ou vulgaire que l'on communiquoit à ces ſortes de perſonnes, & l'on ne leur révéloit point les ſecrets importans réſervés pour les ſeuls initiés (4).

Nous appellerons cette doctrine importante que l'on cachoit au vulgaire *la ſcience de l'avenir:* en effet nous avons fait voir que les dogmes de l'immortalité de l'ame & de la vie future faiſoient partie des myſteres. Cependant ſi le dogme de la vie future eût été l'unique objet de cette ſcience des initiés, & s'il n'y eût été queſtion que des récompenſes & des châtimens que les hommes recevront dans l'autre vie, comment ſuppo-

(3) V. les mémoires de l'académie des inſcript. tom. XXI. p. 102 & *Terent. in Phormion. Act. I. Scen.* 1.

(4) Diodore de Sicile dit poſitivement qu'en Crete les myſteres ſe célébroient à la vue de tout le monde, que les initiés étoient reçus publiquement & que l'on ne cachoit rien à ceux qui vouloient s'en inſtruire. V. *Diodor. Lib. IV.* Il eſt difficile de prendre à la lettre ce récit de Diodore; des myſteres que l'on révele à quiconque veut les entendre ne ſont plus myſteres: il faut donc entendre ce qu'il dit des cérémonies & non des dogmes ſecrets. Il peut ſe faire qu'on expliquât les cérémonies relativement à l'hiſtoire connue de Jupiter, de Cérès, &c. on y joignoit peut-être quelque inſtruction morale; d'ailleurs on a tout lieu de croire qu'il y avoit un nombre d'initiés à qui l'on ne diſoit pas tout. V. les mémoires de l'académ. des inſcrip. tom. *XXI. p.* 104.

ſer qu'on eût voulu faire un ſecret d'un dogme que la religion regarde comme propre à exciter une crainte ſalutaire & à contenir les paſſions des hommes, & par conſéquent à les rendre plus ſociables? Cette partie de la ſcience de l'avenir n'eût vraiſemblablement point été miſe ſous le ſecret ſi elle n'eût pas été jointe à quelques autres opinions dangereuſes. Auſſi voyons-nous en effet que le dogme de la vie future avoit tranſpiré de toutes parts, & que cette partie des myſteres n'étoit plus un ſecret.

Quelle étoit donc la partie vraiment dangereuſe des myſteres? Un paſſage de Denis d'Halicarnaſſe doit nous la faire découvrir. Peu de lignes après l'endroit que nous venons de citer il dit : " qu'il n'y a que „ des philoſophes qui puiſſent ſans ſe choquer recevoir l'intelligence du ſens & du „ ſecret des fables, tandis que le vulgaire „ ſeroit choqué de ce qu'on lui diroit „ des malheurs arrivés aux dieux en prenant les choſes à la lettre". Ce paſſage au premier coup d'œil paroit avoir peu de rapport à notre ſujet, il paroît même inintelligible. Le peuple n'ignoroit pas les malheurs arrivés à ſes dieux; toutes les nations payennes en étoient inſtruites; la plûpart de leurs fêtes, comme on a vu, retraçoient leurs infortunes; le peuple les célébroit par ſes larmes, il n'avoit garde d'en être ſcandaliſé quoiqu'il prit leurs hiſtoires à la lettre; mais les philoſophes n'y voyoient que

l'hiſtoire de la nature voilée ſous des allegories. Plutarque dit que la religion eſt une hiſtoire allégorique de la nature, une théologie obſcure & cachée ; ſelon lui les guerres d'Oſiris & de Typhon & les calamités dont elles accablerent le monde n'étoient que les combats des intelligences ſupérieures (5). Les guerres des dieux & des géans n'avoient, comme on l'a prouvé, pour baſe qu'un dogme pareil, puiſque Platon condamne le langage des poëtes qui ont chanté les victoires & les défaites de ces dieux; il dit que „ ces diſcours ſont durs à entendre, & „ qu'il n'en doit point être queſtion dans „ une ville policée ; que la divinité eſt bonne & la ſource unique de tout bien, & „ qu'enfin il n'en faut parler que ſelon ce „ qu'elle eſt, ſans lui attribuer les malheurs „ du monde, dont la cauſe, telle qu'elle „ puiſſe être, eſt ailleurs que dans la divinité (6)".

Il ne faut donc point non plus prendre à la lettre ce que dit Denis d'Halicarnaſſe; mais il faut lui donner le ſeul ſens qui peut rendre raiſonnables celles de ſes expreſſions où l'on peut ſoupçonner du myſtere. L'hiſtoire des dieux avoit non-ſeulement rapport au paſſé, comme le dit Denis d'Halicarnaſſe &

(5) V. *Plutarch. de Iſide & Oſiride. Idem de Oraculis, &c. Euſeb. Præpar. Evang. Lib. I. Cap.* 10. *& Lib. III. Cap.* 1.

(6) *Plato de Republic. Lib. II.*

bien d'autres avec lui, mais encore elle avoit rapport au futur. Les dieux avoient été autrefois malheureux, c'eſt ce que le peuple ſçavoit; mais ils devoient encore l'être un jour, c'eſt ce que le peuple ne ſçavoit pas & c'eſt ce qu'on vouloit lui cacher. Tout le monde en Grece ſçavoit, par exemple, qu'Uranus avoit été détrôné par Saturne; que celui-ci avoit été détrôné par Jupiter; que Jupiter avoit été autrefois attaqué par les Géans; mais comme nous le verrons bientôt, ce n'étoit que par les myſteres que l'on ſçavoit que Jupiter ſeroit enfin chaſſé du ciel par un autre Dieu. Pour quitter le ſtyle allégorique, tout cela ſignifie que les myſteres avoient non-ſeulement rapport aux anciens malheurs de l'univers dont le peuple ſçavoit au moins une partie, mais encore qu'on y annonçoit ſes malheurs à venir; & c'étoit-là ce qui rendoit la ſcience de l'avenir dangereuſe & nuiſible à la ſociété. Le faux Eſdras ſemble nous fournir un exemple de l'eſprit myſtérieux qui cachoit aux hommes le ſort futur du monde. Dieu lui dit: *mon jugement approche, je ne l'ai dit qu'à toi & à un petit nombre d'hommes ſemblables à toi* (7).

IV. Le dogme de la vie future dans les premiers âges du monde renouvellé, n'étoit point un dogme ſimple, il étoit uni inſéparablement avec un ſyſtème apocalyptique qui,

(7) *Eſdras. Lib. IV. cap.* 8. vs. 61.

menaçant tous les jours les hommes de la fin de l'univers & de la deſcente d'un Dieu qui devoit venir les juger, les tenoit toujours dans une attente redoutable, & en rempliſſant les eſprits de terreurs & d'opinions extravagantes, empêchoit les ſociétés de ſe rallier, de travailler à leur bonheur & de ſonger à l'avenir. On voit qu'il étoit néceſſaire de dérober un pareil ſyſtême à la connoiſſance des hommes, lorſqu'on voulut les engager à former des établiſſemens ſolides ſur la terre: c'eſt-là, comme nous dirons par la ſuite, la cauſe du ſilence profond que l'on voit régner dans les livres de Moyſe ſur le dogme de la vie future & ſur l'immortalité de l'ame, ſilence dont tant de gens ont voulu ſe prévaloir contre ce dogme ancien.

Non-ſeulement il étoit d'une politique ſenſée & favorable à la ſociété, comme étoit vraiſemblablement dans ſon origine celle de notre ancien hémiſphere, de cacher au peuple un ſyſtême inſociable & dangereux par les inductions que les hommes en tiroient; peut-être même la politique eût-elle mieux fait de les ſupprimer totalement, vû que la folie de ce ſyſtême eſt égale à ſon danger. Si l'on n'a point pris ce parti; ſi au contraire on l'a tranſmis dans les myſteres comme un point eſſentiel de la religion, cela prouve combien l'eſprit des hommes en a été affecté; ceux qui ont eu d'ailleurs aſſez de force de génie pour oſer entreprendre de rendre les hommes heureux ſur la terre en les rendant ſociables, nous montrent invin-

ciblement par là qu'ils ont été eux-mêmes intimement convaincus de ces opinions.

V. Jugeons par quelques anecdotes particulieres arrivées bien des ſiecles aprés l'inſtitution des myſteres, du danger qui réſulta de ces dogmes de l'avenir que l'on n'avoit point oſé totalement ſupprimer; ce ſecret fatal étant venu à percer porta le trouble dans les ſociétés, & devint funeſte pour ceux qui en furent inſtruits. Lorſque la doctrine de l'immortalité de l'ame & de la vie à venir eut été répandue par les ouvrages de Platon, la beauté de ce ſyſtême le fit accueillir avec le plus grand empreſſement; les philoſophes le méditerent & le répandirent à leur tour. Que réſulta-t-il de cette découverte? Cléombrote d'Ambracie ne ſçait pas plutôt que ſon ame eſt immortelle, qu'il monte ſur une tour, & ſe précipite pour arriver plus promptement à la vie future (8). A Cyrene, Hégéſias, philoſophe, ayant tenu école ſur la même matiere, ſes diſciples ſe tuerent pareillement pour ſortir de cette vie malheureuſe & paſſagere, & pour parvenir à celle que leur maître leur promettoit (9). Enfin cette ſublime doctrine ſe changea en moins d'un ſiecle en une maladie épidémique ſi dangereuſe que Ptolomée Philadelphe défendit de l'enſeigner de peur qu'elle ne dépeuplât ſes Etats:

(8) *Lucian. in Philophat.*
(9) *Valer. Maxim. Lib. VIII. Cap. 9. §. 6.*

alors les poëtes de ſa cour entrant dans les vues de ce prince n'oublierent rien pour décrier cette opinion & pour la rendre ridicule, afin que les peuples n'en fuſſent plus les victimes (10). Cependant la doctrine de Platon n'avoit rien qui pût conduire à ce délire meurtrier : elle eſt bien éloignée d'ordonner ou de conſeiller aux hommes d'attenter à leurs jours : au contraire, elle enſeigne que la vie eſt un paſſage, mais qu'il n'eſt point permis à l'homme de quitter ſon poſte ſans la volonté de Dieu ; c'étoit auſſi une des leçons que l'on donnoit dans les myſteres. Cicéron, parlant de même des miſeres de la vie & de la félicité de l'avenir qu'il appelle une véritable vie, arrêtoit les tranſports de ceux qui ſe vouloient hâter d'y parvenir, par ces mots remarquables : „ Ceux, dit-il, qui „ ſont vraiment religieux doivent conſerver „ le plus qu'ils peuvent leurs ames dans leurs „ corps ; il ne faut point quitter la terre „ ſans l'aveu de celui qui nous y a fait naître, de peur qu'il ne ſemble que nous voulions nous débarraſſer du fardeau de l'humanité que Dieu nous a impoſé (11)".

Lorſqu'on réfléchit qu'au temps de Platon & de Ptolomée la nature entiere étoit calme & paiſible, & que cependant un grand nombre d'hommes ont porté juſqu'à la frénéſie

(10) V. L'argument du dialogue de Phedon, par M. Dacier.

(11) *Cicero Somnium Scipion.*

le dégoût de la vie ; ſi l'on ſe tranſporte enſuite aux premiers temps du monde renouvellé, que ſi l'on juge à quels excès le dogme de la vie future a dû porter le genre humain accablé de ſes miſeres, éffarouché par la terreur & conſterné par le chagrin ! Ainſi la police primitive, lorſqu'elle eut acquis quelque pouvoir ſur les hommes, n'a point eu d'autre parti à prendre que celui que nous venons de voir prendre à Ptolomée Philadelphe.

VI. Rien ne prouve mieux les effets dangereux du dogme de la fin du monde, que le ſpectacle des nations chez leſquelles ces idées apocalyptiques n'ont point été ſupprimées ou voilées par la police ; on ne les retrouve que dans l'Amérique & chez les peuples du Nord. A la fin de chaque ſiecle la religion annonçoit aux Mexicains la fin du monde, ce qui ſe faiſoit ſans feinte & ſans myſtere ; le peuple alors, comme on a vu, briſoit ſes meubles & ſes uſtenſiles de ménage qu'il jugeoit déſormais inutiles. La derniere nuit de ce ſiecle étoit conſacrée aux larmes & à la déſolation. Cette politique qui permettoit que l'on annonçât au peuple ſa deſtruction, étoit bien moins ſage que celle de l'Egypte où l'on cachoit au vulgaire le motif de la veillée ou de la fête des lumieres ; on s'efforçoit alors de changer la nuit en un beau jour (12). On peut en dire autant des

(12) *Heredot. Lib. II.*

jeux ſéculaires des Romains. A Athènes le cinquiéme jour des fêtes Eleuſiniennes étoit précédé d'une veillé funèbre : on y répréſentoit la recherche de Poſerpine avec des flambeaux, & l'on affectoit d'imiter la triſteſſe de Cérès ; c'étoit, diſoit-on, le jour le plus ſolemnel de la fête ; on rappelloit dans cette nuit l'enlévement de cette déeſſe par Pluton ; & c'étoit le Lampadophore qui conduiſoit alors la proceſſion, il repréſentoit le ſoleil.

Au Pérou les éclipſes annonçoient au peuple l'inſtant de la fin du monde ; & nous verrons que chez nos anciens le même motif étoit bien la raiſon ſecrette de leurs extravagances en ces occaſions, mais il étoit caché ſous des allégories que le peuple n'entendoit plus ; on lui avoit laiſſé ſes uſages, mais on avoit eu l'adreſſe de lui en cacher peu-à-peu les motifs & d'en dénaturer les principes ; preſque toutes les fêtes des Egyptiens, des Grecs & des Romains nous montrent la vérité de cette conjecture. Tout ce que les Grecs rapportoient ſur les malheurs de leurs dieux & ſur leurs guerres, en un mot toute cette partie de mythologie n'avoit pour objet que l'avenir ; on attendoit un jour fatal où les Géans devoient attaquer les dieux de nouveau, les vaincre & remplir l'univers de déſordres & de maux ; la nature entiere avec les intelligences qui la gouvernent devoient un jour ſuccomber. Peut-on après cela s'étonner ſi des pays où de tels ſyſtêmes étoient publics

& connus de tout le monde ont été plongés dans la barbarie ?

VII. Varron distingue trois théologies la *mythologique*, la *physique* & la *civile* ; la premiere est celle des poetes & du peuple dont on pouvoit parler publiquement & sur les théatres ; la seconde traite des dieux, de leur nature, de leur essence, de leur éternité, de leur durée ; on ne doit en parler que sur les bancs de l'école & non en public & au barreau : c'est la connoissance de l'univers. Enfin la troisieme n'a pour objet que l'extérieur du culte, les sacrifices, les victimes : c'est la religion des prêtres, c'est la religion civile (13).

Ainsi nous ne manquerons point de secours pour justifier le sens que nous avons donné aux différentes expressions de Denis d'Halicarnasse. Cicéron nous dit que les mysteres expliqués & rappellés à un sens raisonnable font plus connoître la nature des choses (*natura rerum*) que celle des dieux (14). Que faut-il donc entendre ici par la nature des choses, sinon quelque théologie relative à l'univers, ou la science de l'univers, qui embrasse toutes les choses qui ont rapport non-seulement à sa forme & à sa disposition, mais encore les importans problèmes de son ori-

(13) *Prima Theologia accommodata est ad theatrum, secunda ad mundum, tertia ad urbem* V. *Varro apud Augustin. de civitate Dei. Lib. VI. Cap.* 8.

(14) *Cicero de natura Deorum. Lib. I.*

gine, de ſon antiquité, de ſa durée & de ſa fin. C'étoient ſans doute ces queſtions obſcures & intéreſſantes qu'il étoit dangereux de faire connoître au peuple, & que devenu par la ſuite plus éclairé, il eſtimoit lui-même qu'il n'étoit point religieux d'approfondir (15). Cette étude de l'univers conduiſoit d'ailleurs à rendre raiſon des phénomenes & des révolutions phyſiques, & à chercher enſuite le principe du bien & du mal, qui a été le problème de tous les âges, & l'écueil contre lequel tous les hommes ont échoué, ſoit qu'on ait fait un Dieu ſeul diſpenſateur d'une juſtice terrible & l'arbitre unique des deſtins de l'univers; ſoit qu'on lui ait donné, comme les mages, un adverſaire pour le combattre & détruire perpétuellement ſon ouvrage.

Cependant il paroît que ce n'étoit point cette queſtion particuliere que la religion vouloit cacher au peuple pour n'en parler qu'aux initiés, il auroit fallu pour cela traiter de l'eſſence & de la nature de la divinité, ce que, ſuivant Cicéron, l'on ne faiſoit point dans les myſteres & ſans doute pour de bonnes raiſons, vu que l'homme ne peut atteindre juſques-là par ſes lumieres naturelles. Peut-être penſoit-on d'ailleurs que le dogme des deux principes n'étoit point en lui-même contraire à la tranquillité des ſociétés; c'eſt apparemment pour cette raiſon que nous trou-

(15) *Plato de Legibus. Lib. VII.*

vons ce dogme ſi univerſellement adopté des anciens peuples. En effet qu'importoit aux vues de la police de ces temps-là comment on expliquoit le principe du mal, pourvu qu'on ne predit point ce mal & qu'on ne jettât point l'épouvante dans la ſociété par l'attente de nouveaux malheurs; ce devoit donc être, ſelon les apparences, cette ſeule attente dont les myſteres étoient eſſentiellement dépoſitaires. Nous avons déja vu qu'ils étoient dépoſitaires de la deſtinée des hommes après la mort, ils l'étoient encore de la deſtinée de tout l'univers; & leur ſecret ſur *la nature des choſes* que pouvoit-il être, ſinon que tout étoit périſſable & que tout devoit périr un jour?

Les voyageurs modernes nous apprennent que les lettres de la Chine parlent très-peu de la vie future; mais toutes les ſectes Indiennes qui ſe ſont établies dans cet empire, entretiennent leurs ſectateurs du ſort des hommes dans l'autre vie, ce qui donne lieu à une foule de pratiques, d'abſtinences & d'auſtérités auxquelles les dévots ſe ſoumettent. Les Bonzes donnent au peuple des ſpectacles de ce qu'on ſera après ſa mort; les uns s'y voient pauvres, malades, infortunés; d'autres s'y voient miniſtres, rois, empereurs; ſur quoi un auteur Chinois ſe plaint que ces ſpectacles diſpoſent le peuple à la révolte, vu que ces préventions lui font prendre les armes, le rendent hardi & téméraire, lui font chercher la mort comme l'introduction à une meilleure

vie. En effet on dit que ces ſéditions religieuſes ont fait périr des millions d'hommes en ce pays ; ces fanatiques mouroient en criant aux bourreaux : „ Frappez, nous mourons „ contens, nous allons entrer dans un ſéjour „ délicieux où Foé doit nous rendre heu„ reux " (16). Que peut la police ſur des hommes que le fanatiſme enivre au point de courir à la mort ?

Les lamas, ou prêtres du Thibet font au peuple un myſtere de la religion (17). Au Japon la religion du Sintos, qui eſt la plus ancienne de ce pays, eſt un ſecret pour le peuple ; les prêtres ne parlent qu'à leurs diſciples de l'origine du monde ; ceux-ci en s'initiant s'engagent à ne rien révéler (18). On voit donc que la ſcience de l'univers eſt au Japon comme ailleurs un objet myſtérieux ; le voyageur qui nous apprend ces particularités ne dit point qu'on y parle de la fin des choſes, il ajoute au contraire que les Sintoïſtes ont peu d'idées de l'immortalité de l'ame & d'un état futur. Si ces peuples ont toujours été dans l'état où on nous les repréſente, ce qu'on ne peut guere ſuppoſer, ils ont eu ſans doute une ſcience ou une théologie bien plus complette ; il vaut mieux croire qu'on a ſi bien conſervé le ſecret, que les prêtres

(16) Hiſt. général. des voyages. tom. VI in 4to. p. 322. 329. 340.
(17) Hiſt. général. des voyages. tom. VII. p. 127.
(18) Kempfer. Liv. III. Chap. I.

eux-mêmes l'ont à la fin oublié. Il n'en eſt point de même des nouvelles ſectes étrangeres établies au Japon ; elles font toutes des penitences, des auſtérités & des pélerinages en vue de la vie future, & elles ſe livrent à des extravagances dont j'ai déja tracé le tableau révoltant (19).

VIII. Conſultons maintenant la philoſophie lorſqu'elle s'eſt livrée à l'étude de la nature, & par ſes opinions jugeons un peu des myſteres dont elle avoit en partie arraché le ſecret. On voit que toutes les ſectes des philoſophes ſe réuniſſoient à croire que l'univers changeroit après une certaine révolution d'années ; on variöit dans les calculs que l'on oſoit en faire, mais toutes les ſectes ont donné des tableaux frappans & terribles de ce qui devoit arriver dans les derniers temps & de l'âge d'or qui devoit renaître. Le ſage Platon prédiſoit le dépériſſement du monde & ſa fin ; le grave Séneque faiſoit ſes délices de cette contemplation funebre ; chacun donnoit des garans de ſa doctrine apocalyptique ; les uns citoient des prêtres Etruſques ou des Druides ; d'autres des prêtres d'Egypte ou de Chaldée ; d'autres s'appuyoient même du ſentiment des peuples barbares. Auſſi eſt-il arrivé que les premiers empereurs de Rome voyant leur capitale & leur empire troublés

(19) Hiſt. du Japon de Charlevoix, diſcours préliminaire. Chap. 13.

par ces ſyſtèmes qui commencerent à ſe répandre parmi le peuple de leurs temps, & à ſe montrer à viſage découvert, chaſſerent de Rome & de l'Italie les philoſophes, ainſi que les mathématiciens & les Chaldéens, comme des gens qui troubloient le monde par leurs ſyſtèmes, leurs calculs & leurs prédictions (20). L'eſprit qui détermina la conduite de ces princes étoit le même que celui qui avoit fait inſtituer les myſteres, ils croyoient devoir ſévir contre ceux qui les divulguoient. Nous nous étendrons ſur les ſyſtèmes effrayans de ces philoſophes; il nous ſuffit ici de les annoncer & de dire que ces ſyſtèmes avoient leur ſource dans les myſteres.

Nous avons parlé ci-devant de la ſecte des orphiques; on peut auſſi la regarder comme une ſecte philoſophique & même comme la plus ancienne de toutes: les ſectes poſtérieures n'ont fait que l'imiter en bien des choſes, elles ont adopté ſes idées, & elle-même s'eſt ſouvent alliée & confondue avec les pythagoriciens & les platoniciens. Mais cette ſecte des orphiques ayant été particuliérement conſacrée au culte de Bacchus & en ayant adminiſtré les myſteres, nous devons la conſulter comme la dépoſitaire des ſecrets de la religion ainſi que de la philoſophie. C'étoit un point de leur croyance que le regne de

(20) Suétone dit que ſous Caligula des Maures & des Egyptiens célébroient pendant la nuit les myſteres infernaux.

Jupiter ſur les dieux & ſur les hommes devoit ceſſer un jour, & qu'alors ce ſeroit Bacchus qui régneroit à ſa place & qui ramèneroit l'âge d'or (21). Ils adoptoient d'ailleurs, ainſi que le peuple, ce qu'on débitoit des anciens régnes & des guerres des dieux; ils pouſſoient même la ſucceſſion des dieux plus loin que les autres; ils diſoient que *Phanès* avoit été leur premier ſouverain, que la nuit lui avoit ſuccédé, que ſon regne avoit été ſuivi par celui d'*Ouranos*, qui fut détrôné par Saturne, & celui-ci par Jupiter. Ces révolutions & ces ſucceſſions à l'empire du monde n'étoient donc point un ſyſtême qui fût particulier aux orphiques; tout le paganiſme étoit inſtruit des regnes ſucceſſifs des anciens dieux, de leurs guerres, de leurs attentats les uns ſur les autres, ainſi que de toutes les calamités que leurs diſcordes avoient répandues ſur la terre. Mais cette autre révolution qui menaçoit le Dieu régnant, n'étoit point une notion vulgaire; il eſt vrai qu'on entrevoit une idée ſemblable dans Héſiode, & qu'on la voit plus clairement dans Eſchyle, mais le premier n'en parle qu'avec une reſtriction qui détruit la prédiction même. Jupiter, ſelon Héſiode, devenu ſouverain des dieux, épouſa *Métis* qu'il rendit mere de Minerve; mais les deſtinées ayant annoncé que

(21) Mémoire de l'Académ. des Inſcript. tom. XXIII. p. 265. *Proclus in Timæum. Lib. V.*

que le fils qu'elle mettroit enſuite au monde ſeroit ſouverain des dieux & des hommes, Jupiter le renferma au dedans de lui-même pour prévenir cet accident (22). Quant à Eſchyle qui en parle dans la bouche de Prométhée d'une maniere très-claire, celui-ci dit à Mercure: „ Vous autres Miniſtres des nou-
„ veaux dieux, enivrés de la gloire de ſervir
„ votre Tyran (Jupiter), vous le croyez
„ aſſis ſur un trône inébranlable; j'en ai dé-
„ ja vu deux qui en ont été chaſſés, & bien-
„ tôt je verrai tomber le troiſieme. Vous
„ croyez, vous autres dieux nouveaux, que
„ le palais où vous faites maitenant votre ſé-
„ jour eſt exempt de chagrins, tandis que
„ j'en ai déja vu chaſſer deux ſouverains, &
„ que je ſçais que le troiſieme qui y regne
„ aujourd'hui en ſera honteuſement chaſſé à
„ ſon tour " (23). Il eſt certain que le
„ poëte fut accuſé d'avoir révélé dans ſes pie-
„ ces le ſecret des myſteres, & qu'il courut
„ riſque de la vie.

Les myſteres des orphiques avoient donc un objet d'attente aſſez ſemblable à celui des peuples du Nord qui s'imaginoient que l'empire de leurs dieux ne ſubſiſteroit pas toujours, & qu'il périroit avec l'univers qui prendroit enſuite une face heureuſe. Cette doctrine eſt tout-à-fait conciliée par cet oracle

(22) Mém. de l'Acad. des Inſcript. tom. XVIII. p. 8 & 20. tom. XXIII. p. 266.

(23) *Eſchyl. Prometh. vinct. vers* 930.

du deſtin dont parle Ovide (24) qui dit que Jupiter n'ignoroit pas qu'un jour le feu embraſeroit le ciel, la terre & les mers, & conſumeroit même le palais des dieux. Cette doctrine des orphiques reſſemble d'ailleurs à celle des Indiens ſur les changemens de forme & ſur les régénérations déja ſi multipliées de leur Dieu Viſtnou, qu'ils prétendent devoir encore revenir un jour ſous la forme d'un cheval qui n'aura pas plutôt mis le pied ſur la terre qu'elle s'enfoncera ſous les eaux. Malgré l'abſurdité de ce ſyſtème Indien, il ne laiſſe pas d'être plus vraiſemblable que celui des orphiques, en ce que les incarnations du Dieu Viſtnou ne préſentent point des dieux différens, mais le même Dieu ſous diverſes formes. On peut encore comparer ce ſyſtème de la deſtruction de l'univers & des dieux même, avec ce que nous avons rapporté ci-devant de la mythologie des Scandinaves contenue dans l'Edda, par laquelle les dieux ſont menacés de devenir à la fin des temps les victimes de leurs puiſſans ennemis.

Les orphiques & tous les anciens n'ont multiplié les dieux, qu'en ſe perdant dans le labyrinte de l'écriture emblématique des premiers âges dont ils ont perſonnifié tous les ſignes; ils ont fait autant d'êtres différens de tous les attributs & de toutes les ſituations allégoriques qui avoient rapport au même

(24) *Ovid. Metamorph. Lib. I. fab. 9. vs 50*

être ou au même ſujet: telle eſt la véritable origine du polythéiſme; en effet c'eſt une vérité dont les ſçavans modernes & même quelques anciens ſe ſont apperçus, que tous les dieux rentrent les uns dans les autres & qu'ils ſe confondent perpétuellement. On le remarque facilement dans ce ſyſtème des orphiques où l'on nomme *Phanès* le premier ſouverain des dieux (25) & où Bacchus devoit être le ſixieme. Mais Phanès & Bacchus ſont les mêmes ſelon Diodore de Sicile; Bacchus dans la doctrine des orphiques n'étoit qu'Oſiris régénéré; mais Oſiris qui pour les Egyptiens étoit l'être ſuprême, pouvoit-il être autre choſe que Jupiter, Dieu ſouverain chez les Grecs? Bacchus qui détrône Jupiter n'étoit donc qu'Oſiris qui détrône Oſiris. C'eſt donc pour ſe délivrer de ce chaos théologique, que les orphiques & tous les anciens myſtiques avoient imaginé toutes ces idées de générations & de ſucceſſions des dieux, adoptées par quelques ſpéculateurs & même par des philoſophes qui ont donné ces rêveries pour des myſteres ſublimes; mais ces revèries abſurdes n'étoient pas l'ancien objet des myſteres: on y expliquoit la ſucceſſion des choſes & les malheurs du monde, & non la ſucceſſion & les malheurs des Dieux. Ainſi pour donner du ſens aux ſix ſucceſſions ou dynaſties des

(25) Saturne comme on l'a dit ailleurs, étoit auſſi appellé *Phainon*.

orphiques, nous dirons qu'ils penſoient que le monde avoit déja paſſé par quatre périodes différens; qu'on vivoit dans le cinquieme qui devoit faire place à un ſixieme (26).

Cette chronique des orphiques reſſemble encore à celle des bramines qui diſent que le monde a été détruit & renouvellé ſix fois, & qu'il le ſera encore lors de la deſcente de Viſtnou.

IX. Nous allons encore porter le flambeau dans les ténèbres de cette phyſique & de cette théologie embrouillées en conſidérant une particularité des myſteres. Plutarque nous apprend que dans les myſteres d'Oſiris, on diſoit aux initiés qu'Oſiris étoit le Dieu des morts, qu'il régnoit ſur eux, & que ce Dieu étoit le même que Pluton (27). Cet au-

(26) M. l'Abbé Souchai, dans ſa diſſertation ſur les hymnes des anciens, inſérée dans les mémoires de l'Académie des inſcriptions, tom. XII. p. 3. entrevoit dans les hymnes d'Orphée des caracteres de Théurgie, ſcience obſcure qui prétendoit par des invocations faire deſcendre les Dieux dans leurs ſimulacres, & changer les idoles en divinités. La théurgie ſavoit auſſi l'art de forcer les dieux à être favorables aux prieres, par le moyen des rites, des pàrfums, des fumigations & des offrandes dont ces prieres étoient accompagnées. Pauſanias dit que les hymnes d'Ophée étoient les plus ſaintes de toutes. Ce n'étoient que des prieres que les initiés faiſoient aux dieux pour les rendre favorables & pour écarter les maux. Toutes les hymnes des poëtes ſont indignes de la divinité; celles d'Orphée ſont des invocations vives & preſſantes, par leſquelles on croyoit dans le paganiſme que les dieux obéiſſant à la loix des hommes, alloient en effet ſe manifeſter.

(27) *Plutarch. In Iſide & Oſiride.* Mém. de l'Académ. tom. III. p. 7.

teur s'explique en disant qu'Osiris étoit le Dieu des bienheureux, de ceux qui, dégagés des liens du corps, après avoir bien vécu sur la terre, iront dans un lieu où ils seront sans passions & sans formes passibles, & où ils adoreront ce Dieu suprême, l'aimeront comme la beauté unique, & le contempleront sans jamais en être rassasiés. La conséquence que nous pouvons tirer de ce langage, c'est qu'Osiris étoit dans les mysteres Egyptiens le Dieu de la vie future, & qu'ainsi aux yeux des initiés il devoit nécessairement se confondre avec Pluton qui étoit aussi regardé comme le Dieu de l'autre vie, comme le Dieu de la fin des choses, enfin comme un Dieu qui, de même que Saturne, présidoit à la fin des périodes. Il en devoit être en Grece de même de Cérès & de Proserpine, dont l'histoire se gravoit sur les tombeaux (28).

Mais quelle sensation cette doctrine Egyptienne devoit-elle faire sur ceux qui regardoient Osiris & Pluton comme des êtres fort différens, & qui n'avoient pour le dernier que des sentimens de répugnance & d'aversion? Le même Plutarque nous dit qu'il y avoit des personnes pour lesquelles Osiris & Pluton tenoient lieu du bon & du mauvais principe des Perses qui opposoient de même leur Oromaze & leur Arimane : ils croyoient qu'ils

(28) Mém. de l'Académ. tom. IV. p. 660.

étoient alternativement vainqueurs & vaincus ; mais ils penſoient qu'au bout d'un temps fatal & prédeſtiné qu'ils eſtimoient de neuf mille ans, Oſiris devoit pour jamais triompher de Pluton : que celui-ci ſeroit détruit & anéanti, & qu'alors les hommes changeroient de nature & deviendroient parfaitement heureux.

Quoi de plus contradictoire que ces deux théologies ! Dans l'une Pluton combat Oſiris, celui-ci détruit Pluton ; & dans l'autre Oſiris & Pluton ne ſont qu'un ſeul & même Dieu. Auſſi Plutarque nous dit qu'il répugnoit beaucoup aux initiés d'apprendre que le grand, que le ſaint Oſiris fût un Dieu infernal & ſouterrain, & que cet article des myſteres étoit un des plus redoutables & des plus cachés, qu'on le déguiſoit avec tout le ſoin poſſible, & qu'on ne le diſoit même aux initiés qu'en courant (29). Mais doit-il être pour nous bien difficile d'appercevoir la ſource de ces contraſtes qui étoient réellement de nature à effrayer les initiés, & qui néceſſairement devoient à la fin embrouiller les théologiens eux-mêmes ? C'eſt qu'on avoit multiplié les êtres en conſidérant la divinité tantôt relativement au monde préſent, & tantôt relativement au monde futur ; c'eſt qu'à l'égard du monde futur on avoit encore ſoudiviſé la divinité ; tantôt ſous l'aſpect de la vie

(29) *Plutarch. in Iſide & Oſiride.*

heureuſe qu'elle deſtine aux bons, tantôt ſous l'aſpect de la vie malheureuſe qu'elle réſerve aux méchans. Enfin on l'avoit encore partagée & oppoſée à elle-même, en la conſidérant ſucceſſivement dans le paſſé qui n'eſt plus, dans le préſent qui s'écoule & ſe détruit, & dans le futur qui abſorbera & renouvellera toutes choſes, & qui ſe dévorera lui-même.

Enviſageons toutes ces diverſes ſituations de la divinité comme ayant été la matiere d'autant de drames théologiques & de ſpectacles figuratifs; repréſentons-nous la multitude & la diverſité des formes, des noms & des attributs qu'on a dû lui donner d'après les circonſtances, & nous verrons dans la divinité un acteur, qu'on me permette ce terme, chargé tour-à-tour de tant de noms & de tant de rôles différens, qu'à la fin on a méconnu ſon véritable nom, & que l'on n'a pu ſe rapeller & ſe figurer l'unité & la ſimplicité de ſa nature & de ſon caractere. Tour-à-tour la même divinité ſembloit bonne & mauvaiſe, étoit aimée & haïe; revêtue du nom & des qualités de Pluton, elle étoit le mauvais principe; ſous le nom d'Oſiris elle étoit le bon principe & la bienfaitrice des hommes. Autant de rôles on faiſoit faire à la divinité, autant elle faiſoit naître de ſenſations oppoſées dans les ſpectateurs; ils voyoient toujours pluſieurs êtres lorſqu'il n'y en avoit réellement qu'un ſeul, & c'étoit cet être unique qu'on aimoit & qu'on déteſtoit, qu'on louoit &

qu'on maudiſſoit alternativement ; &, ce qui eſt encore plus étrange, c'étoit cet être unique qui ſe haïſſoit lui-même, qui ſe combattoit, qui ſe détruiſoit, qui ſe reproduiſoit, & qui, par une ſuite de la même illuſion, ſembloit alternativement heureux & malheureux, vainqueur & vaincu (30).

X. Ramenons donc enfin la doctrine des orphiques & celle que l'on enſeignoit dans tous les myſteres à la ſimplicité. Si nous lui ôtons ce grand appareil de guerres, de combats, de défaites, de détrônemens ſucceſſifs des dieux, & ſi nous la dépouillons de ces généalogies & de toutes ces ſucceſſions myſtiques & illuſoires, il ne reſtera plus rien qu'une ſcience apocalyptique ſur la durée du monde, ſur ſes révolutions paſſées & ſur les changemens qu'elle ſeroit encore obligée de ſubir. C'étoit là en effet le véritable objet & l'unique ſecret des myſteres ; c'étoit-là ce qui faiſoit appeller *Teletes* les doctrines cachées que l'on

(30) L'oracle d'Appollon à Claros dit que l'Etre ſuprême s'appelle *Jupiter* au printems, *Soleil* en été, *Jao* en automne, & *Pluton* en hyver. V. *Huet. Demonſt. Evangel. p.* 141. Janus racontant dans Ovide les noms divers qu'il portoit en plaiſante lui-même & dit *nomina ridebis*, vous rirez des noms que je porte de *Patulcius*, de *Cluſius*, &c. C'eſt ainſi que la groſſiere antiquité voulant marquer mes différens emplois m'impoſa ces noms divers.

... *Alterno voluit rudis illa vetuſtas*
Nomine diverſas ſignificare vices.

OVID. FAST. LIB. I. §. 129.

y enſeignoit ; ce mot ſignifie *les choſes de la fin*, parce qu'elles étoient relatives à la fin du monde & à ſa deſtruction. Voilà pourquoi St. Clément d'Alexandrie a dit que ce qui s'enſeignoit dans les grands myſteres intéreſſoit l'univers (31). Voilà pourquoi l'on s'imaginoit que la conſervation des myſteres étoit de la plus grande importance pour le genre-humain (32). Voilà pourquoi tous les myſteres avoient d'ailleurs un cérémoniel aſtronomique ; en effet un des prêtres dans les cérémonies s'appelloit le *Créateur du monde*, un autre s'appelloit le *ſoleil*, un autre jouoit le rôle de la *lune*. Dans les myſteres de Mithras chez les Perſes, les différens ordres des initiés portoient les noms des ſignes du zodiaque & des diverſes conſtellations du ciel (33).

L'illuſtre Warburton (34) a prétendu, comme nous, que l'objet réel des myſteres étoit de révéler aux initiés le dogme de la vie future, de l'immortalité de l'ame, & des récompenſes & des peines d'une autre vie ; il ajoute que ces myſteres avoient de plus pour objet de détromper du polythéiſme & de révéler l'unité de Dieu & ſa nature. Mais tout

(31) *Clemens Alex. in Stromat. V.*
(32) Mém. de l'Acad. des Inſcript. tom. XXI. p. 104.
(33) *Euſeb. Præparat. Evangelic. Lib. III. Cap.* 12.
(34) V. Diſſertations ſur l'union de la religion, de la morale & de la politique tirées de l'ouvrage de M. Warburton ſur la divinité de la miſſion de Moyſe, & traduites de l'Anglois par M. de Silhouette Tom. I. Diſſert. V.

ce que nous avons dit juſqu'ici prouve d'une façon déciſive que c'étoit moins la nature des dieux que la nature de l'univers & ſon ſort futur que l'on y apprenoit à connoître ; d'ailleurs toutes les expreſſions figurées qui y étoient d'uſage, & tous les ſymboles qu'on y employoit & qui ſont par la ſuite devenus eux-mêmes myſtérieux & intelligibles, n'avoient été dans l'origine que le langage des myſteres & non leur objet ; ce langage lui-même dans l'origine n'étoit peut-être point particulier aux ſeuls myſteres ; c'étoit, ſuivant les apparences, le langage vulgaire & l'écriture commune au temps de leur inſtitution ; ils doivent remonter à ces âges où il n'y avoit point d'autre ſtyle que celui des comparaiſons & des allégories, & point d'autre écriture que celle des emblèmes, des ſymboles & des hiéroglyphes. Que ſignifioit ce ſerpent dont on voyoit preſque toujours Saturne, Oſiris, Iſis, Sérapis, Cérès & tant d'autres dieux liés, entourés ou accompagnés ? Que vouloit-on déſigner par ce ſerpent que dans les myſteres de Mithras & de Sabaſius, on faiſoit paſſer dans le ſein des initiés & que l'on retiroit par deſſous leurs vêtemens ? On s'en couronnoit la tête aux Orgies, on les entortilloit autour des thyrſes, on en mettoit dans les corbeilles des Bacchantes. Le ſerpent fut le ſymbole de la vie & du renouvellement continuel des êtres ; la phyſique ancienne s'imaginoit que ce reptile ſe rajeuniſſoit périodiquement de lui-même en ſe dépouillant de

ſa peau ; par-là il étoit devenu le ſymbole de la durée des êtres & de la régénération du monde ; il déſignoit le tems ſujet à des périodes réglés ; enfin il déſigna le Dieu du temps (35).

L'œuf myſtérieux des Orgies étoit le ſymbole du monde ; il étoit l'emblème de la génération active & paſſive. A Thebes on le plaçoit dans la bouche de la divinité pour déſigner qu'elle avoit créé le monde. Chez les Druides c'étoit un ſerpent qui produiſoit & qui façonnoit cet œuf, & qui ne l'avoit pas plutôt formé que jaloux de ſa production il cherchoit à le dévorer ; doctrine bizarre par laquelle on voulut ſans doute montrer qu'un ſeul & même être étoit l'auteur & le deſtructeur de toutes choſes, qu'il ne les créoit que pour les détruire, qu'il ne les détruiſoit que pour les reproduire de nouveau ; que le commencement & la fin de toutes choſes ſe touchoient (36). Quelle que fût leur doctrine, elle étoit funèbre puiſque ces ſymboles ſe gravoient ſur les tombeaux. Les Dames Romaines vêtues de blanc, & des torches à la main, portoient l'œuf en proceſſion dans les fêtes de Cérès qui étoient des jours de jeûne, de continence & de triſteſſe (37). Chez les Perſans modernes au premier jour de l'année

(35) *Voſſius des Idol. Lib. I. Part. I. Cap. 3. & 5 Sanchoniath. apud Euſeb. Præparat. Evangel. Lib. I. Cap.* 10.
(36) Montfaucon, antiquité expliquée. tom. II.
(37) *Varro de re ruſtica. Lib. I. Cap.* 2.

on ſe donne mutuellement des œufs dorés, peints & ornés ſinguliérement ; c'eſt, dit-on, parce que l'œuf marque le commencement des choſes, ils prétendent tenir cet uſage des anciens Perſes, & il y a tout lieu de le croire (38). En Moſcovie & en pluſieurs autres endroits de l'Europe ces œufs ſe donnent au temps de Pâques, & ſont regardés par le peuple comme un ſymbole de la réſurrection. C'eſt chez eux comme chez nous un uſage très-ancien dont les motifs ont pris un ton moderne (39).

Nous avons déja fait voir que le *Kteis* & le *Phallus*, ces ſymboles indécens, ſignifioient ainſi que l'œuf la ſucceſſion des êtres par la voie de la génération. Tantôt ces objets ſervoient à repréſenter Dieu comme le principe de toute génération, tantôt c'étoit la génération des êtres émanés de ce Dieu. Chaque renouvellement de période étoit regardé comme une régénération de la nature (40.) Le *Lingam*, cette figure infâme que les femmes de l'Indoſtan portent dévotement au cou, ne paroit être, comme le Phallus des Grecs, qu'un ſymbole de la génération des êtres (41).

---

(38) Voyages de Chardin.

(39) Cérémonies religieuſes tom. III.

(40) Dans les Bacchanales & dans quelques myſteres on portoit un van qui, ſuivant Servin, déſignoit la purification de l'ame. *Servius ad Virgil. Georgic. Lib. I. vs.* 166.

(41) Le *Lingam* eſt une eſpece d'amulette repréſentant

Chez les Béotiens la fête des noces de Jupiter & de Junon étoit regardée comme la fête du renouvellement du monde après le déluge (42). Les Romains avoient auſſi une fête des noces des dieux, qui ſe célébroit après le retour de l'année ſolaire, c'eſt-à-dire en Janvier. Le mois qui correſpondoit à celui de janvier s'appelloit *Gamelion*, ou mois de mariage chez les Grecs. En Egypte c'étoit toujours au retour des ſolſtices & des équinoxes qu'on célébroit la groſſeſſe & la délivrance d'Iſis (43). Ce langage nous paroît aujourd'hui myſtérieux & ſurnaturel, il ne l'étoit point autrefois pour les anciens; ils tiroient avec innocence & ſimplicité leurs expreſſions & leurs ſymboles de la nature, pour peindre & pour expliquer ſes plus grandes opérations. Les poëtes ont cherché à les expliquer par des fables obſcenes; & ce n'eſt que lorſque les mœurs ont ceſſé d'être ſimples que le ſens de ces ſymboles eſt devenu obſcur & myſtérieux : la licence en abuſa alors de toute maniere, & les myſteres ſe ſont rendus coupables d'une foule d'abominations qu'on leur a juſtement reprochées. Ce ſeroit cependant une erreur de

---

les parties de la génération des deux ſexes entrelacées, que les dévots du Dieu *Iſcburem* portent à leur cou après l'avoir acheté des prêtres.

(42) *Euſeb. Præparat. Evang. Lib. III. Cap. 2.*

(43) *Plutarch. de Iſide & Oſiride.* C'eſt d'après quelque idée ſemblable que les Juifs prétendent que les femmes ſtériles dont il eſt parlé dans la Bible ſont devenues fécondes au jour de l'an. V. *Othonis Lexicon.* p. 46, & 333.

meſurer la dépravation des mœurs, chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains, ſur les excès auxquels ces ſymboles les portoient; la religion & ſurtout l'eſprit des myſteres qui conſacroient ces uſages, pouvoient auſſi bien faire taire la pudeur & la vertu que la raiſon & les mœurs, & vaincre la répugnance de l'ame auſſi bien que celle du bon ſens. Il n'eſt point en effet de ſacrifice que l'homme ne ſoit prêt à faire en faveur de la divinité. Si l'on doutoit de cette vérité, que l'on jette les yeux ſur les proſtitutions religieuſes & ſur les ſacrifices humains dont nous voyons l'antiquité ſouillée; la même ſuperſtition ou religion dépravée qui faiſoit offrir à Carthage des enfans à Moloch, faiſoit que les femmes Babyloniennes ſe proſtituoient dans les temples, & que les Romains & les Grecs déſhonnoroient leurs myſteres. Mais la corruption qui s'introduiſit avec le temps dans les nouveaux myſteres, ne détruit point ce que nous avons dit des anciens, & prouve ſeulement qu'on en abuſa & que leur objet fut méconnu.

XI. Ainſi ne nous arrêtons point aux abus qu'on a fait de ces différens ſymboles: tenons-nous-en à la doctrine qu'ils repréſentoient, tout s'accorde à nous confirmer quelle étoit la nature du grand ſyſtème des myſteres ſur tous les êtres de l'univers; ils faiſoient enviſager la nature comme un grand fleuve qui s'écoule perpétuellement, qui reçoit ſans ceſſe de nouvelles eaux, mais qui doit tarir un

jour par la volonté de l'être ſuprême ; ils faiſoient conſidérer le temps & ſes périodes comme une ſuite de générations tous les jours créées & détruites dont la chaîne étoit entre les mains de l'éternel. Enfin la ſcience de l'univers & de ſon ſort futur étoit l'objet principal de ces fameux myſteres, ſcience importante & ſublime qui eût été utile aux hommes, ſi elle n'eût point cherché à lire dans l'avenir ; c'eſt en cela qu'elle étoit vicieuſe en elle-même & dangereuſe relativement à l'état de l'homme en ſociété ; c'eſt ce vice qui a fait perdre aux hommes le fruit de tout ce que cette doctrine contenoit d'ailleurs de bon & d'eſtimable, & des découvertes que l'on faiſoit dans les myſteres ſur l'unité de Dieu & ſur l'immortalité de l'ame.

Regardons donc les myſteres comme le dépôt funebre de la mélancolie religieuſe des premiers hommes ; ceux qui en ont fait un ſecret méritent les louanges du genre humain; mais ils les mériteroient encore plus s'ils les euſſent entiérement ſupprimés, & ſur-tout s'ils euſſent oſé éclairer les hommes ſur ce qu'ils devoient ſçavoir, en même temps qu'ils oſerent leur cacher ce qu'ils devoient ignorer. Au reſte il faut encore remarquer que ceux qui ont inſtitué les myſteres ſe ſont peu mis en peine que l'homme crût ou non à l'éternité du monde ou de la nature ; la morale n'en a pas moins profité ; il eſt vrai que d'un autre côté l'homme eſt devenu polythéiſte & idolâtre ; mais comme la morale eſt

de toute religion, chez les anciens elle eut toujours les vertus ſociales pour objet. Les anciens Légiſlateurs en cachant à la ſociété des objets redoutables, voulurent qu'on fût vertueux pour l'amour de la vertu & l'intérêt de l'aſſociation; ils ne bannirent point la gloire; mais Cicéron dit qu'elle n'eſt pas la fin de la vertu (44). Les barbares, tels que les Thraces, qui conſerverent le dogme de l'immortalité de l'ame, s'en ſervirent pour le bien de la ſociété: cette nation belliqueuſe dans la vue d'entretenir ſa bravoure prétendoit que la valeur & l'intrépidité conduiſoient ſeules à l'immortalité. Le même eſprit ſe trouve chez les Scandinaves qui diſoient qu'après la mort le palais d'Odin n'étoit ouvert qu'à ceux qui périſſoient dans les combats. Les Celtes, ſuivant Strabon, intrepides juſqu'à la la fureur, ne craignoient que la chute du ciel.

La légiſlation doit régler les mœurs des ſujets & ne jamais ſe rendre complice de leurs opinions; ſi elle fait uſage de leurs dogmes religieux ce doit être pour les tourner au profit de la ſociété. Euſebe nous dit que chez les Seres il y avoit une loi qui défendoit le meurtre, le vol, l'adultere & tout culte idolâtre „ en ſorte, dit-il, que dans cette vaſte région „ vous ne voyez ni temple, ni voleur, ni „ courtiſanne, ni meurtrier, & Mars ne les „ excite point à la guerre & au carnage " (45).

Les

(44) *Cicero de Officiis.*
(45) *Euſeb. Præparat. Evang. Lib. VI. Cap.* 10.

Les Chinois modernes ont des temples & des ſuperſtitions tolérés par le gouvernement qui eſt toujours entre les mains d'un ordre d'hommes dont l'étude de Confucius & de la morale fait l'unique religion. Au Tonquin la religion de l'état ou du gouvernement n'a ni temples, ni prêtres, ni forme de culte public; elle ne décide rien ſur le ſort futur des ames ni ſur leur immortalité: ainſi qu'à la Chine, le roi ſeul offre un ſacrifice au Souverain du Ciel (46). Suivant Kempfer la religion du Sintos la plus ancienne du Japon, croit un avenir, mais ne croit point à l'enfer: ſelon cette religion les méchans reviennent à la vie pour expier leurs crimes, il n'y a point, nous dit-on, de religion plus douce & plus paiſible, elle rejette toute mortification comme déſagréable aux dieux; elle n'a ni rites, ni liturgie, ni formulaire de prieres publiques; ſes fêtes ſe paſſent en viſites & en réjouiſſances; ſes ſectateurs s'imaginent que les dieux ſe plaiſent infiniment à voir les hommes contens & ſe livrant aux divertiſſemens: le ſeul objet des Sintoïſtes eſt d'être heureux en ce monde, cependant leur religion eſt la moins nombreuſe du Japon (47). Dans ce même pays la religion de *Siuto* eſt une ſecte de philoſophes moraliſtes, diſciples de Confucius; elle enſeigne que le ſouverain bien

(46) Hiſt. génér. des Voyages. Tom. IX. in-4. p. 119.
(47). Kempfer. Hiſt. du Japon. Livre III. Chap. 3.

de l'homme conſiſte dans le plaiſir que l'eſprit trouve à mener une vie ſage & vertueuſe, que nous ſommes obligés de ſuivre la vertu parce que la raiſon ne nous a été donnée par la nature que pour nous conduire conformément à ſes lumieres, & pour que nous montrions ce qui nous diſtingue des autres créatures. Cette ſecte veut que l'on ſoit juſte, poli, bon citoyen & que l'on conſerve ſa conſcience pure; elle n'admet qu'un ſeul Dieu maître de l'univers, & ſans obſerver de culte déterminé, elle ſe borne à le remercier des bienfaits que les hommes en reçoivent. Les *Sintos* honorent les ancêtres comme les lettrés Chinois; ils ont la plus grande indulgence pour toutes les autres ſectes. Cette religion ou ſecte, ajoute notre voyageur, eût été à la fin la dominante au Japon, ſans l'arrivée des Idoles qui furent apportées dans cet empire au premier ſiecle de notre Ere; mais elle fut obligée de céder à l'enthouſiaſme qui ſe répandit alors; & par la ſuite elle fut preſque totalement détruite avec le Chriſtianiſme (48). Une ſecte ſi tolérante & ſi douce n'étoit point faite pour plaire à des inſenſés qui croient ſe rendre agréables à leurs dieux en détruiſant tous ceux qui ne partagent point leur ivreſſe.

XII. Pour completter l'hiſtoire des myſteres nous dirons encore deux mots ſur les Hé-

(48) Kempfer. Hiſt. du Japon. Livre III. chap. 7.

breux relativement à l'eſprit de l'ancienne police qui avoit pour maxime de cacher l'avenir aux hommes. C'eſt une ſingularité qui a été depuis longtemps remarquée, que la loi des Juifs ne parle nulle part du ſort à venir des hommes; toutes les récompenſes qui leur ſont promiſes s'ils font le bien, & toutes les peines dont ils ſont menacés s'ils font le mal ou s'ils tranſgreſſent la loi, ſont purement temporelles & charnelles. Le peuple Iſraélite, le dernier des anciens peuples qui ſoit devenu fixe & ſédentaire, auroit-il été, comme les autres nations, dans le cas d'avoir beſoin d'une légiſlation qui ramenât vers la terre des eſprits trop tournés vers le ciel? La promeſſe du pays de Canaan ne tiendroit-elle pas lieu de la promeſſe de la vie future que la religion chrétienne fait aux juſtes? ne lui eſt-elle pas même ſi ſemblable ou ſi analogue qu'on a dit ſouvent qu'elle en étoit la figure? Toutes les deſcriptions que Moyſe fait aux Hébreux de ce pays comme d'une terre où couloit le lait & le miel ne ſont-elles pas les mêmes que la mythologie payenne faiſoit de ſon âge d'or ancien ou du régne futur de Saturne? La terre des Cananéens, des Hévéens, des Héthéens, vers laquelle le légiſlateur des Hébreux les fait tendre ſans ceſſe, ne ſignifie-t-elle pas, par un hazard ſingulier, *la terre de l'héritage*, *la terre des vivans*, & peut-être même *la terre du temps* ou *de l'éternité*? Ces expreſſions ne ſemblent-elles pas caractériſer la vie future? ces obſervations ſont ſi

relatives à la nature de la loi des Hébreux, & ſi conformes à l'eſprit général de la police ancienne de tous les peuples, qu'on doit au moins les préſenter, quoiqu'elles ne ſoient point ſuffiſantes pour réſoudre la queſtion; ce qu'on peut ſeulement en conclure, c'eſt que cet eſprit de réſerve & de myſtere ſur la doctrine de l'avenir fournit une nouvelle preuve de ſon antiquité à laquelle juſqu'à préſent l'on n'avoit point encore fait d'attention.

Au reſte ce ſilence de la loi des Juifs ſur l'avenir eſt d'autant plus difficile à expliquer qu'on ne le trouve point dans les écrivains ſacrés & ſurtout dans les livres prophétiques; il y eſt ſouvent queſtion des recompenſes & des peines éternelles, & encore plus de la deſtruction future du monde, événemens tout-à-fait inconnus dans les premiers livres de la Bible. La Geneſe aſſure poſitivement à Noé qu'il n'y aura plus de déluge, que l'harmonie du ciel & de la terre ne ſera plus troublée, que le genre humain ne ſera plus frappé d'une plaie univerſelle (49). Il ſemble que les premiers livres de l'écriture ſainte cherchent autant à raſſurer les hommes que les derniers cherchent à les épouvanter; ce ſont deux eſprits très-différens qu'on chercheroit vainement à concilier par

(49) V Geneſe chap. VIII. v. 21 & 22. & chap. IX. v. 11 & 15.

les voies ordinaires, il n'y a que la foi qui puiſſe concilier les écrits d'une nation chez qui tout juſqu'à l'hiſtoire eſt hors des régles ordinaires.

On peut faire une obſervation de même nature au ſujet des Rechabites, ſecte particuliere chez les Juifs, dont nous avons déja parlé; elle ne labouroit point, ne ſemoit point & n'habitoit point des maiſons, elle ſe contentoit de vivre ſous des tentes, & ſans demeure fixe, elle erroit de côté & d'autre dans la Phénicie. Demandons-leur avec Jérémie (50) les motifs de leur genre de vie; c'eſt, nous-répondront-ils, pour nous conformer à une loi de nos ancêtres, & afin de vivre longtemps ſur la terre, lieu de notre pélerinage. Une telle reponſe renferme une contradiction des plus manifeſtes; vivre en pélerin & avoir envie de vivre longtemps ſont deux choſes dont les principes ne paroiſſent point s'accorder: on ne vit en pélerin que parce que ce monde n'eſt point digne de notre attache, & parce qu'on ſoupire après un autre monde plus digne de notre affection. La doctrine des Rechabites s'étoit donc altérée; enfantée dans ſon origine par le dégoût du monde, ils avoient conſervé leurs uſages, mais les motifs étoient changés pour eux. Ce changement fut-il le fruit d'une ſage politique? c'eſt ce que nous n'entreprenons point de décider.

(50) Jérémie. chap. XXXV.

Une remarque que nous pouvons encore faire ſur les Hébreux & que nous devons joindre à celle que nous avons déja faite ſur la différence de l'eſprit de leur loi & de celui de leurs autres livres ſacrés, c'eſt que leurs hiſtoriens nous ont appris que l'on n'a commencé que fort tard à lire au peuple les prophetes & les Agiographes ou hiſtoriens ſacrés, & que juſques aux Macchabées on ne lui avoit jamais lu que la loi de Moyſe (51). Cette tradition qui n'eſt point contredite par les livres ſacrés, indiqueroit que la police des Hébreux avoit tenu juſqu'alors une conduite toute ſemblable à celle des autres nations. Mais étoit-ce par le même motif? c'eſt ce que l'hiſtoire ne nous dit point & à quoi elle ſemble même fort oppoſée.

Si les fables des Rabbins étoient dignes de notre attention nous réſoudrions aiſément ces problèmes. Ils nous diſent que le fameux Paraphraſte Jonathan qui vivoit environ un ſiecle avant la ruine du temple par Titus, ayant fait un *Targum* ou commentaire ſur la loi, voulut auſſi entreprendre d'en faire un ſur les agiographes & qu'il en fut empêché par une voix du ciel qui le lui défendit par la raiſon que l'avenir y étoit déterminé (52). Suivant Joſephe, Théopompe oſe traduire des

(51) *Buxtorf in Bibl. Rabbin. p.* 283. Hiſt. des Juifs de Prideaux. Tom. II. p. 256. & Tom. VI. Livre XVI. p. 12.

(52) Hiſt. des Juifs de Prideaux. Tom. VI. Liv. XVI. pag. 21.

choſes divines, il veut les communiquer au vulgaire, il eſt frappé de Dieu ; le poëte Théodecte eut le même ſort (53). Quelles fables puériles ! cependant quelle conformité avec l'eſprit myſtérieux que nous avons développé dans ce chapitre ! On tireroit peut-être plus de parti de la mythologie ou des fables des Hébreux que de leur hiſtoire même ; mais s'il n'eſt point ſenſé de le faire, tirons au moins de cette mythologie tout ce qu'elle a d'analogue avec celle des nations dont elle eſt, comme on a vu, un excellent ſupplément.

Il y a un peu plus de reſſemblance entre les myſteres anciens & les myſteres modernes : voici en quoi ils ſe reſſemblent & en quoi ils différent. Les uns & les autres ont le bonheur du genre humain, en un mot le ſalut pour objet ; mais chez les anciens c'étoit le ſalut dont on faiſoit myſtere au peuple : au lieu qu'aujourd'hui loin d'en faire un ſecret on le prêche à haute voix, & le myſtere n'eſt plus que ſur les voies incompréhenſibles dont la divinité s'eſt ſervie pour opérer le ſalut du genre humain. On trouve encore cette différence bien remarquable que chez les anciens ce qui étoit myſtere pour le peuple ne l'étoit point pour les hiérophantes & les initiés, au lieu qu'aujourd'hui le prêtre avoue humblement qu'il ignore les voies de Dieu, & croit avec ſimplicité des myſteres

53) *Joſeph. Antiquit. Judaic. Lib. XII. cap.* 2. §. 13.

qu'il ne comprend pas & qui ſont au deſſus de ſa portée autant qu'au deſſus de celle du peuple à qui il les annonce.

CHAPITRE III.

Des Sybilles, de leurs Oracles & de leurs Livres myſterieux.

I. APrès avoir examiné les myſteres du paganiſme comme ce que les nations avoient de plus ſacré & de plus reſpectable, nous y avons trouvé cet eſprit funebre & apocalyptique qui a fait le caractere des anciens & qui étoit celui de tous les peuples de la premiere antiquité. Nous avons vu que ces myſteres, ainſi que preſque tous les uſages & fêtes, avoient pour objet de conſerver la mémoire des anciennes révolutions du monde, & de confier ſous le ſceau du ſecret à quelques hommes choiſis le ſort qui attendoit encore l'univers à la fin des temps. Nous ne nous écarterons point de notre ſujet en portant nos regards ſur les ſybilles; le ſecret des myſteres nous conduit naturellement à parler de ces perſonnes myſtérieuſes dont les livres étoient pareillement enveloppés du ſecret le plus impénétrable (1). Ce ſecret n'auroit-il

(1). *Plutarch. in vita Fabii Maximi, & Dionyſ. Halicarn. Lib. IV. Cap.* 14.

point été fondé ſur les mêmes principes & ſur le même eſprit? La doctrine des ſybilles auroit-elle été par hazard la même que celle des myſteres? Les uns & les autres auroient-ils été réputés dangereux au peuple par les mêmes raiſons? Ce que l'on ſçait vulgairement des ſybilles ſemble déja nous annoncer que l'examen que nous en allons faire ne ſera point un écart ou une diſgreſſion. Il nous ramenera à notre premier objet & nous procurera l'avantage de connoître le véritable point de vue ſous lequel il faut continuer d'enviſager l'antiquité.

II. Les livres ſybillins ou les ouvrages des ſybilles ont été révérés chez tout les anciens; le reſpect que l'on avoit pour eux ou pour ce qui en portoit le nom, s'eſt conſervé & peut-être même augmenté dans les premiers ſiecles de notre ére chrétienne; les connoiſſances dont le progrès ſe fait toujours ſentir quoique lentement, ont enfin dépouillé ces livres fameux de toute leur autorité; on ne regarde plus les ouvrages des ſybilles qu'ont eu les anciens ainſi que ceux qui nous reſtent, que comme des ouvrages ſuppoſés en divers temps, par différens motifs, à la vérité, mais dont l'objet fut toujours de tromper les autres ou de ſe tromper ſoi-même, ſous le voile de la religion que l'homme a toujours reſpectée.

Nous nous épargnerons ici beaucoup de recherches ſur la perſonne des Sybilles que les anciens eux-mêmes n'ont jamais parfaitement connue. Autant que l'on peut entrevoir dans

leurs récits, les ſybilles étoient des femmes qui couroient le monde en débitant des oracles & des prédictions que l'on avoit ſoin de recueillir (2). Jamais les anciens n'ont été d'accord ni ſur leur nombre, ni ſur le temps où elles vivoient. Au temps d'Euripide, de Platon, d'Ariſtophane & d'Ariſtote, elles paſſoient déja pour très-anciennes, & ſi l'on excepte quelques eſprits forts de ces temps, le gouvernement & le peuple regardoient leurs oracles du même œil que ceux d'Orphée, de Muſée, de Bacis (3). Les anciens qui ne les avoient jamais vues, & qui nous ont dit que quelques-unes d'entre les ſybilles avoient vécu mille ans, ne nous prouvent par-là que leur obſcure antiquité (4).

Les Grecs expliquoient les noms des ſybilles par *conſeil & deſſein de Dieu*, & déſignoient par-là des perſonnes ſaiſies de l'eſprit de Dieu, des entouſiaſtes. Sybille étoit le même mot que *Théobule*, prononcé Siobule en dialecte Eolique (5). Mais Pauſanias a dit que ce nom venoit d'Afrique, & dans ce cas

(2) *Pauſanias Lib.* 22.

(3) Les prophéties de Muſée annonçoient les guerres & les combats. Hérodote nous dit que Xercès ayant vu que les Grecs étoient menacés par ces prophéties ſe détermina à paſſer en Europe. V. *Lib. VII.* Platon parle des ſybilles dans *Théage* & *Phedre*, Ariſtophane dans la comédie des *oiſeaux* & ailleurs. *Ariſtot. problem. XXX. Quæſt. I.* Euripide cité par *Lactantius de falſa religionis. Lib. I. Cap. 6. Plutarch. de Oraculis. Pauſanias. Lib. IX. Cap.* 31.

(4) *Ovid. metamorph. Lib. XIV. fab.* 3.

(5) *Varro apud Lactantium. Lib. I. Cap. 6.*

l'étymologie grecque donnée par Varron ne ſeroit d'aucune valeur. Ainſi il faut conſentir à ignorer la ſignification du mot *Sybille*, qui n'eſt peut-être d'ailleurs que le titre de quelque recueil d'oracles & de prophéties que l'on aura perſonnifié & dont on aura donné le nom aux prêtreſſes qui en étoient dépoſitaires dans des temps antérieures à l'hiſtoire.

Les ſybilles ont été connues des Romains dès les premiers temps & ſous les rois ; une fable vouloit que leurs livres euſſent été apportés à l'un des Tarquins par une vieille inconnue qui diſparut auſſi-tôt (6). Cela ne prouve rien, ſinon que les Romains n'en connoiſſent pas l'origine. Quoi qu'il en ſoit, ces livres furent dès-lors regardés comme ce que les Romains avoient de plus ſacré ; on les confia à la garde des citoyens les plus diſtingués auxquels on donna pour adjoints des miniſtres publics : ces dépoſitaires avoient cette charge à vie, ils jouiſſoient de privileges honorables & de l'exemption de toutes charges civiles & militaires, excepté cependant de la fonction de célébrer les jeux ſéculaires. Leur miniſtere étoit un miniſtere de paix ; ils ne devoient point eux-mêmes lire ces livres ſans ordre du gouvernement & ſans leurs adjoints : un d'eux fut puni du ſupplice des parricides pour les avoir montrés & communiqués à un

(6) *Dionyſ. Halicarnaſſ. Lib. IV. Cap.* 4. §. 1. & 2. *Horat. carmen. ſæculare. vers* 70.

étranger ; ce fut-là le ſupplice dont on puniſſoit toute infidélité à cet égard ; ce qui nous prouve le fanatiſme, la ſuperſtition ou la prudence exceſſive des Romains (7).

Ces livres ſybillins, enfermés dans un coffre de pierre & dépoſés dans un caveau du temple de Jupiter Capitolin, n'en étoient tirés que pour être conſultés dans des circonſtances critiques & ſur les beſoins de la république. Ils ſubſiſterent ainſi pendant cinq ou ſix ſiecles ; enfin ils furent conſumés dans l'incendie du Capitole qui arriva pendant les guerres civiles de Sylla & de Marius. Cette perte fut infiniment ſenſible aux Romains ; & la religion les ayant rendus néceſſaires, il fallut envoyer des ambaſſadeurs dans toutes les anciennes villes fameuſes par leurs oracles pour s'en procurer d'autres ; on alla à Samos, à Illion, en Italie, à Eritrhée, en Ionie, en Grece, en Sicile, en Afrique ; on en rapporta mille vers, & après avoir fait l'examen le plus ſoigneux pour en ſéparer l'apocryphe, on cacha de nouveau ces oracles (8). Cette ſeconde édition ne peut ſans doute avoir le mérite de la premiere. Combien ne s'étoit-il pas forgé de nouveaux oracles ſous le nom des ſybilles pendant le cours de cinq ou ſix cent ans, qu'il fut très-difficile de diſtinguer

(7) *Dionyſ. Halicarnaſſ. Ibid. Valer. Maxim. Lib. I. Cap.* 1 § 13.

(8) *Tacit. Annal. Lib. VI.* § 12. *Sueton. in vita Auguſti. Cap.* 31.

des anciens ? Il réſulta encore un autre mal qui eut de plus grandes ſuites, c'eſt que cette nouvelle recherche s'étant faite en beaucoup d'endroits, donna lieu à la publicité de ces livres juſqu'alors inconnus ; l'incendie du Capitole & les ſoins qu'on ſe donna pour réparer la perte que cet accident avoit cauſée, exciterent la curioſité & firent rechercher ces oracles par les particuliers comme par le gouvernement, peut-etre même qu'ils furent divulgués par l'indiſcretion des envoyés du ſénat ; enfin il y en eut des copies ou des fragmens vrais ou faux ; l'univers fut inondé de livres prophétiques qui ſervirent, ſuivant Suétone, de fondement à des eſpérances & à des terreurs également vaines, enſorte qu'environ 64 ans après la recherche dont on vient de parler, Auguſte étant ſouverain pontife, l'an treizieme avant l'ère chrétienne, fit faire des perquiſitions chez tous les particuliers où l'on en trouva deux mille volumes qui furent brûlés. Ce prince ne borna pas là ſes ſoins, il fit encore faire une réviſion des livres ſybillins, & après les avoir châtiés & épurés, il cacha cette troiſieme édition dans deux coffres dorés qu'il plaça ſous la baſe de la ſtatue d'Appollon Palatin. Cet acte de police ne put néanmoins empêcher qu'il ne parût encore des oracles ſybillins de tous côtés ; d'ailleurs les poëtes & les hiſtoriens les ont cités ſans aucun voile ; par-là ils devinrent auſſi connus du peuple que des ſavans.

De ce qu'après l'incendie du Capitole le

Sénat Romain envoya chercher de nouveaux vers ſybillins dans tous les endroits où il y avoit des oracles, il faut conclure qu'originairement ces oracles avoient été ce qu'étoient alors les ſybilles ; d'ailleurs Pauſanias nous apprend que les ſybilles s'étoient autrefois aſſiſes ſur le trépied à Delphes, à Claros, &c. & y avoient prophétiſé (9).

Tacite nous dit que Tibere dans les premieres années de ſon regne fit ſupprimer un livre des ſybilles ; il fit encore faire une exacte recherche chez tous ceux qui avoient de ces livres ; on en brûla un grand nombre, & l'on décerna les peines les plus ſéveres contre ceux qui garderoient de ces livres que le gouvernement s'obſtina toujours à regarder comme ſacrés & redoutables. Ce même prince refuſa de faire conſulter les livres des ſybilles ſur une inondation, voulant que le peuple ignorât les ſecrets de la religion comme ceux du gouvernement (10). Malgré toutes les précautions les ſoins de la police devinrent inutiles ; l'avide curioſité en triompha toujours ; il ſembloit au contraire que la ſévérité des loix ne fît que l'irriter ; les oracles des ſybilles parurent ſortir du ſein de la terre pour ſe réveler à l'univers ; tout le monde payen les connut ou crut les connoître ; & peu après une partie du monde chrétien encore

(9) *Pauſanias. Lib. X. Cap.* 12.
(10) *Tacit. Annal. Lib. VI.* §. 12. *& Lib. I.* §. 76.

dans le berceau les trouvant dans le plus haut point de leur publicité & de leur renommée, ne dédaigna point de les adopter, de les étudier & de les révérer. Lactance nous dit que les oracles de la ſybille de Cumes n'avoient point été connus, mais avoient été religieuſement gardés ſans aucune communication (11). En un mot les vers des ſybilles furent les ſeuls monumens de l'antiquité payenne qui eurent l'avantage glorieux d'être également chers à deux religions ennemies dont l'une étoit expirante & dont l'autre naiſſoit. Le mal de leur publicité étoit devenu ſans remede, les empereurs ne ſe laſſerent point d'en défendre la lecture; ce fut toujours en vain, & les tranſgreſſeurs leur fournirent les moyens de ſignaler leur cruauté deſpotique; ils firent une guerre ſanglante aux livres prophétiques de toutes les nations, & ces livres ſe multiplierent parce que ſous les princes méchans les peuples cherchent dans la religion & dans l'avenir des remedes à leurs maux préſens. Les livres de Triſmégiſte, ceux d'Hyſtaſpes eurent le même ſort que ceux des ſybilles : ces derniers furent toujours cités par quelques chrétiens pour convaincre les payens de la vérité de leur doctrine. Le regne de Conſtantin ayant procuré une pleine liberté au chriſtianiſme dans l'empire romain,

(11) *Lactant. de falſa religion. Lib. I. Cap. 6 & de ira Dei Cap. 23.*

cet événement qui ſembloit devoir être favorable aux ſybilles fut l'époque de leur décadence ; & lorſque l'exemplaire de leurs oracles qui ſe gardoit à Rome dans le temple d'Apollon & qui avoit toujours été regardé comme authentique, eût été brûlé par Stilicon l'an 405, après y être demeuré pendant cinq cent dix-neuf ans, les copies multipliées qui s'étoient répandues ceſſerent dès lors d'être autant conſidérées, comme ſi ces livres n'euſſent été importans que par les obſtacles & par le ſecret dont on avoit voulu les voiler. Le ſang froid prit donc la place de l'enthouſiaſme qu'on avoit eu pour les ſybilles ; cependant un reſpect d'habitude a conſervé leurs oracles juſqu'à nos jours pour être l'objet de notre curioſité & de notre critique. Telle eſt l'hiſtoire des livres des ſybilles (12).

III. Nous ne mettrons point en problème ſi les livres ſybillins que nous poſſédons ſont ceux des anciens ; ce problème eſt tout réſolu

(12) Dans notre ſiecle même on a vu des veſtiges de l'ancienne vénération de nos peres pour les ſybilles ; on en voyoit il y a quelques années la peinture dans l'égliſe paroiſſiale de St. Severin à Paris. Dans la proſe qui ſe chante aux meſſes des morts on dit encore ces paroles remarquables.

Dies iræ, dies illa
Solvet ſæclum in favilla.
Teſte David cum Sybilla,

Ce qui a été changé en 1735, dans le nouveau bréviaire du dioceſe de Paris ; on a ſubſtitué ces mots *crucis expandens vexilla.*

lu, ils ſont inconteſtablement l'ouvrage de cet eſprit apocalyptique qui avoit ſaiſi quelques-uns des premiers chrétiens ; ils ont dû être compoſés à différentes repriſes dans les premieres années de notre ère & dans les dernieres années du ſecond ſiecle de l'égliſe. On a lieu d'être convaincu que les détails évangéliques qu'on y trouve aujourd'hui n'étoient point dans les oracles des ſybilles payennes ; tout ce qui concerne Jéſus-Chriſt dans ces ſybilles modernes eſt ſi détaillé & ſi exactement décrit qu'il ſeroit ridicule de penſer que les Déiphobe, les Démophile, les Daphné, les Amaltée en ayent été mieux inſtruites qu'Iſaïe, Jérémie, Daniel & tous les prophètes Hébreux. Cependant il faut préſumer que malgré les interpolations ces oracles des ſybilles que nous avons encore n'ont point été changés pour le fond ou pour l'eſprit général. En effet comment ces nouvelles ſybilles auroient-elles pu faire en ces temps-là l'impreſſion qu'elles firent, ſi elles n'euſſent point eu une grande analogie avec les anciennes ? Ceux qui ont cherché à tromper les payens pour leur bien n'ont pu ſe promettre d'y réuſſir qu'en contrefaiſant parfaitement le génie & le caractere de leurs ſybilles : ils ont réuſſi ſans doute puiſqu'on les accuſoit moins d'en avoir ſuppoſé de fauſſes que d'avoir altéré les anciennes, & d'y avoir inſéré des blaſphèmes contre les dieux du paganiſme. Examinons donc ces nouveaux oracles ſybillins & tâchons d'y retrouver l'eſprit qui fit parler

les anciens ; en ôtant à ceux-ci tout ce qui nous préſentera un eſprit étranger au paganiſme, nous les conſidérerons ſuivant l'ordre dans lequel on nous les montre dans les huit livres où nous les voyons recueillis.

Le premier livre eſt précédé d'une introduction ſur l'unité de Dieu & ſur ſes grandeurs : on y fait de vifs reproches aux hommes de leur ſtupide idolâtrie, de leur aveuglement & de leurs crimes : on les invite à la pénitence en leur annonçant la fin du monde (*finem ævi*) & la venue du Dieu monarque (*Deum Regem*) qui condamnera les idolâtres au feu de l'enfer, & qui fera entrer les ſaints au paradis. La ſybille entre enſuite en matiere par l'hiſtoire de la création telle qu'on la voit dans la Genèſe. Adam, Eve, le ſerpent, la pomme, rien n'y eſt oublié, la terre ſe peuple, les arts s'inventent, la guerre déſole les ſociétés, les géans irritent le ciel par leurs crimes ; Dieu, ou, pour mieux dire, la ſybille s'irrite, elle prédit le déluge ; elle pleure néanmoins ſur le genre humain qui va périr ; elle ne ſe conſole que parce qu'elle ſera la nourrice d'un autre genre humain & d'un peuple ſacré. Enfin le déluge arrive ; elle ſe ſauve avec Noë ſon beau-pere dans l'arche ; les eaux couvrent la terre, le ſoleil s'éteint, le tonnerre gronde, les nations périſſent. La colombe & le corbeau annoncent la retraite des eaux ; la ſybille ſort avec Noë & ſes enfans ; Dieu leur parle & leur ordonne de vivre en paix & juſtice juſqu'au jour du

jugement qu'il annonce ; les hommes lui obéiſſent pendant quelque temps : c'eſt-là le regne antique de l'âge d'or, c'eſt celui de la race des juſtes ſauvés du déluge.

Hinc nova progenies, hinc ætas aurea prima.

Après ces ſingulieres prophéties ou plutôt ce tableau du paſſé, la ſybille prédit différens régnes de princes bons & mauvais ; ces derniers ſeront détruits par *Sabaoth* qui cependant n'exterminera pas tout le genre humain. Dieu viendra enſuite ; c'eſt Jeſus, c'eſt le Chriſt, dont elle décrit toutes les ſouffrances & les miſeres ainſi que toutes les grandeurs & les miracles. Ce livre qui commence par la Genèſe finit par l'évangile & parle toujours en ſtyle prophétique. Il apprend que S. Jean prêchera dans le déſert ; qu'Hérode perſécutera l'enfant qu'on menera en Egypte, qui parvenu à l'âge viril guérira les aveugles & les boiteux, les ſourds & les muets, il délivrera les poſſédés, il reſſuſcitera les morts, il multipliera les pains, il changera l'eau en vin ; ſa paſſion & ſes ſouffrances ne ſont pas moins bien détaillées, on n'y oublie pas même le fiel, le vinaigre & l'éponge. Les ténèbres couvriront le monde, mais au bout de trois jours Jeſus reſſuſcite ; peu après il monte au ciel. Les Juifs ſont accablés de maux, & Jéruſalem eſt détruite. C'eſt par où finit ce premier livre ſybillin qui, comme on voit, n'eſt qu'un extrait fidele de l'écriture.

Le livre ſuivant n'a rapport qu'au dernier âge du monde, il en donne les ſignes & la deſcription. Ces ſignes ſeront des tremblemens de terre, des tonnerres, des guerres, des peſtes, des famines, des crimes affreux, & le déſordre le plus complet dans le monde moral comme dans le monde phyſique. C'eſt alors que Dieu, que la ſybille appelle *Concuſſor terræ*, frappera Rome aux ſept collines, & la terre ſera réduite en une telle ſolitude qu'un homme ſera étonné de rencontrer un autre homme.

Si quis ut in terris hominis veſtigia cernat
Miretur. . . . . .

Dieu raſſemblera enſuite les hommes épars pour les faire vivre dans la juſtice & dans la paix ſur la terre dont la ſtérilité ſera égale à la félicité de ſes habitans. La ſybille retourne enſuite ſur ſes pas; elle voit encore des ſignes terribles dans le ciel & ſur la terre; elle voit les martyrs & les vierges combattre & répandre leur ſang pour la cité céleſte. La peſte & mille fléaux ravagent cependant le monde; elle ne voit par-tout que déſolation, elle n'entend que des gémiſſemens. Tous ces maux arriveront pour que la femme ne perpétue plus ſon eſpéce (*ne pariat tunc fœmina prolem*) parce que le grand jour de la ruine du genre humain approche.

Humani generis ſtrages & maxima meſſis inſtat.

Alors les faux prophètes paroiſſent, ils ſont

la guerre aux ſaints ; les dix tribus arrivent, elles précedent le grand juge qui va deſcendre ; il viendra au moment où l'on y penſera le moins, & le *Thesbite* ſera avec lui. Malheur alors aux femmes enceintes ! des ténèbres univerſelles couvriront le monde ; des fleuves de feu tomberont du ciel ſur la terre ; les montagnes & les rivieres, la terre & la mer ne feront qu'un ſeul bucher ; les aſtres brûleront eux-mêmes, & le ciel ébranlé. . . . Mais arrêtons-nous ; on ne peut rendre l'affreux tableau que la ſybille préſente ici, il eſt auſſi terrible qu'inconcevable ; & l'eſprit s'égare à la vue du triſte enthouſiaſme & de la frénéſie extravagante dont la ſybille ou ceux qui la font parler ont dû être poſſédés. Enfin c'eſt à la ſuite de tous ces maux que les anges font le jugement & que *Sabaoth-Adonaï* reſſuſcite tous les hommes. Alors notre ſybille voit Abraham, Iſaac, Jacob, Moyſe, Joſué, Elie, Jonas & Daniel marcher à la tête des juſtes. Elle décrit les vertus qui doivent faire parvenir à la félicité, & fait une peinture très-longue, quoiqu'aſſez raiſonnable, de tous les crimes qui conduiſent aux flammes éternelles. Rien ne ſera comparable au bonheur des bons ; il n'y aura plus ſur la terre ni froidure, ni hiver ; le vin, le lait, le miel y couleront éternellement ; la terre produira tout ſans culture ; les hommes exerceront toutes ſortes de vertus ſans être capables d'aucuns vices, les biens ſeront en commun, on vivra dans une égalité parfaite ; il n'y aura plus de gouvernement,

d'autorité, ni de rois ; Dieu ſeul ſera le grand monarque de ce royaume (*magnus Rex maximi regni*). Dans une ſeconde partie la même ſybille reprend le langage du premier livre ; elle reproche aux hommes leur idolâtrie, elle ſe répand en invectives contre les divinités payennes ; elle prédit la ruine de Rome & avertit de l'approche du grand Juge, (*Judicis æterni*) & elle s'écrie : „ pourquoi ô hommes, pourquoi vous amuſez-vous à bâtir „ des villes ? le jour fatal arrive, bientôt „ vous ſentirez l'odeur du ſouphre, &c. "

Le troiſieme livre beaucoup plus diffus que le ſecond, ne lui cede en rien pour la frénéſie ; la Genèſe y eſt encore rappellée avec toute l'hiſtoire des Hébreux. La ſybille ſe dit auſſi la bru de Noé, elle paſſe en revue tous les temps mythologiques qui ont ſuivi le déluge ; elle voit les guerres des Titans, Saturne, l'âge d'or, & le partage du monde entre Jupiter, Neptune & pluton. Elle voit enſuite (toujours d'un œil prophétique) la guerre de Troie & les différentes monarchies du monde, elle voit l'Ethiopie, l'Egypte, l'Aſſyrie, la Perſe, la Médie, la Grece ; Rome fixe ſurtout ſes regards & excite ſa colere, elle voit ſes deſtinées, ſes accroiſſemens, ſes victoires, ſon invincible empire qui engloutira tous les autres ; mais elle voit auſſi ſa fin qu'elle prédit en termes énergiques. Elle parcourt enſuite le monde en furieuſe ; elle interpelle tous les peuples & toutes les villes par leurs noms, & leur annonce à cha-

cun quelque fléau ; Samos ne ſera qu'un monceau de ſable ; Délos ſera ſubmergée ; Smyrne ſera renverſée ; Rhodes ſera ébranlée ; les Phéniciens n'auront plus d'empire ; la Crete ſera conſumée par le feu ; les Thraces périront, &c ; enfin ſa rage n'oublie aucun des coins du monde ,. elle dévore tout dans ſa fureur : elle emploie pour cela tous les agens phyſiques qu'elle décrit dans le plus grand détail : tremblemens de terre , comètes , éclipſes , météores , monſtres , prodiges de tous les genres , peſtes , guerres , famines , ſtérilité , ſéchereſſe , tout eſt prodigué : & le dénouement de toutes ces tragédies eſt un nouvel âge d'or , une nouvelle race d'hommes , un peuple de ſaints , un roi qui deſcend du ciel pour apporter une paix éternelle ſur la terre & pour faire paître les loups avec les agneaux.

Le quatrieme livre , après avoir fait les plus vifs reproches aux impies , & donné des éloges aux juſtes auxquels la terre reſtera en partage , ſuit le plan du précédent. La ſybille paſſe en revue les empires futurs : elle s'arrête ſur tous les peuples du monde : elle finit par les inviter à la pénitence en leur annonçant l'incendie général , la réſurrection & le jugement dernier.

Dans le cinquieme livre la Sybille ſe dit ſœur d'Iſis, & prévient qu'elle va annoncer des temps lugubres : elle prédit aux Grecs Alexandre ; aux Romains Enée , Romulus & Rémus, Céſar , Octave , Antoine & Cléopa-

tre, en les désignant chacun d'une façon mystérieuse, ainsi que Tibere, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin & Marc-Aurele, au-delà duquel elle ne va point. Elle désole l'Egypte, renverse encore Rome & Babylone; elle vole du fond de la Thébaïde dans les Gaules & chez les Bretons pour leur annoncer des jours lamentables; de-là elle revient en Ethiopie, d'où elle passe aux Indes pour avertir de l'embrasement final du monde, pour donner l'horoscope de l'univers & le thème astrologique de sa durée. La Judée seule sera épargnée, Canaan sera le siege du nouvel âge d'or. Mais l'Italie sera brûlée, il n'y aura plus de soleil pour elle; Babylone & l'Asie formeront une mer, & la Méditerranée deviendra un continent aride. Enfin après avoir volé de l'Orient à l'Occident & du Septentrion au Midi, la sybille s'éleve dans le firmament, elle disperse le soleil, la lune, les étoiles, & plonge le zodiaque avec toutes les constellations dans un nouveau chaos.

Le sixieme livre est beaucoup plus court que les autres; il n'a rapport qu'à Jésus-Christ, & n'est qu'un évangile traduit en vers, mêlé de quelques prophéties contre les Juifs.

Le septieme livre est sur le ton du troisieme & du cinquieme. La sybille débute par annoncer un autre déluge; elle menace particuliérement la Phrygie, l'Ethiopie & l'Egypte; elle prédit encore la ruine de Troie,

la ſubmerſion de la Sardaigne, & la déſolation des Gaules réduites en déſert ; Rome eſt cependant l'objet principal de ſa fureur, & l'incendie général eſt ſon terme fatal. Ces calamités horribles ſont place à l'âge d'or qui reſſemblera à l'ancien (*ut fuit tempore priſco*) & l'on verra alors des cœurs innocens & purs qui jouiront de la ſuprême félicité ſur une terre qui produira tout d'elle-même. Enfin l'on trouve une deſcription auſſi ſéduiſante du nouvel âge que celle de la deſtruction du monde avoit été effrayante & inſenſée.

Le huitieme livre eſt très-conforme aux autres. La ſeconde partie a cela de ſingulier, qu'après avoir parlé de Jeſus-Chriſt, de la Vierge, de la fin du monde & de la vie future ſous l'image de l'âge d'or, elle prêche une morale ſublime & vraiment évangélique en un ſtyle peu commun aux autres ſybilles.

IV. Nous ne nous arrêterons point à faire de longues réflexions ſur ces triſtes recueils : on ne peut les lire ſans frémir, & l'on devine bientôt quelles ont été les raiſons pour leſquelles les empereurs Romains ont fait tant d'éfforts & quelquefois ont répandu tant de ſang pour les arracher à ceux qui les publioient, & pour les dérober à la connoiſſance des peuples de leur empire que de pareilles lectures pouvoient rendre fanatiques. Indépendamment des dieux & de leur culte public que ces livres détruiſoient, ils portoient le trouble dans la ſociété, & la rempliſſoient d'un eſprit funèbre qui tendoit à la diſſoudre.

Comment en effet des ſociétés pouvoient-elles ſubſiſter avec des idées auſſi ſombres & des expectatives auſſi terribles ? Toute doctrine apocalyptique eſt par ſa nature & par ſes effets le fléau du genre humain. Il faut avouer que le chriſtianiſme a condamné ces égaremens de quelques-uns de ſes membres ; mais l'on ne peut ſe diſſimuler que ces illuſions ont été très-fatales au chriſtianiſme lui-même : la frénéſie de quelques chrétiens devenoit un crime pour tous, & ils furent cenſés coupables envers le paganiſme dont leurs livres détruiſoient les dieux imaginaires. Ils l'étoient encore envers la ſociété ; les Romains irrités faiſoient retomber ſur leurs tetes tous les maux que ces chrétiens ſybilliſtes annonçoient à leur patrie. On voit par Tacite que vers l'an 64 on les traitoit moins comme des criminels que comme des ennemis du monde (13).

Les idées lugubres des prétendues Sybilles trouvoient dans les payens mêmes des eſprits diſpoſés à les recevoir : en effet l'attente de la deſtruction du monde étoit un ſentiment preſque univerſel chez eux, les philoſophes eux-mêmes n'en étoient point exempts. L'an 139 avant Jeſus-Chriſt le préteur chaſſa de Rome & de l'Italie tous les aſtrologues, & ne leur donna que dix jours pour ſortir, parce qu'ils abuſoient des eſprits foibles par

(13) V. *Lucian. in Philopatri & Taciti Annal. Liv. XV.* §. 44.

les pronoſtics qu'ils tiroient des aſtres (14). Lucain conſole Céſar qui n'avoit pu faire les funerailles de ſes braves ſoldats tués à Pharſale, par la raiſon que le feu qui doit embraſer le monde les reduira en cendres & qu'ils auront l'univers pour bûcher & pour cercueil (15). Ovide conſole l'impératrice Livie de la mort de Druſus, en lui diſant que tout eſt périſſable, & que voilà qu'on annonce déja que le ciel, la terre & la mer vont périr. Séneque paroît avoir fait de ces événements ſiniſtres l'objet chéri de ſes méditations; on trouve un ton lugubre dans la plûpart de ſes ouvrages; on y voit une tête échauffée qui ne ſe repaît que d'horreurs & qui s'en occupe avec une joie & une fermeté vraiment ſtoïque : ce qu'il y a de plus extravagant dans ſes peintures, c'eſt qu'il dit que ces choſes ne tarderont point à arriver (16). Plutarque nous montre que de ſon temps par une folie épidémique on aimoit à s'entretenir de la fin du monde, & que chacun cherchoit l'époque de l'embraſement de l'univers dans les œuvres d'Orphée, d'Héſiode & d'Héraclite (17). En effet Lucien dans ſes *philoſophes à l'encan*, répreſente Héraclite épouvanté à la vue du prochain in-

(14) *Valer. Maxim. Lib. I. Cap* 3. §. 2.
(15) *Lucani Pharſal. lib.* VII.
(16) *Senec. quæſtion. natur. Lib. III. de Beneficiis. Lib. IV. de Conſolat. ad Marciam. Epiſt.* 91.
(17) *Plutarch. de Oracul. quæ ceſſ.* §. 9.

cendie de l'univers ; & ſon *Philopatris* eſt un tableau complet de la frénéſie de ſon temps. La philoſophie n'étoit devenue elle-même qu'une curioſité ſuperſtitieuſe pour tout ce qu'il y avoit de frappant & d'extraordinaire dans la nature. Tout étoit magie, aſtrologie, prédiction ; il n'eſt donc point ſurprenant ſi les philoſophes furent ſi ſouvent chaſſés de Rome par les Empereurs qui les confondoient alors avec les Chaldéens, les ſorciers, les aſtrologues, & qui les enveloppoient dans la même diſgrace. Jamais on n'avoit été plus ſoigneux de remarquer les phénomenes de la nature ; les cométes, les éclipſes, les météores, les tremblemens de terre, les inondations réveilloient toutes ſortes d'idées ſiniſtres dans des eſprits préoccupés de la fin des choſes. Les payens avoient l'injuſtice d'accuſer les chrétiens de tous les maux qui leur arrivoient. Si le Tibre ſe débordoit ; ſi le Nil ne fécondoit pas l'Egypte ; ſi le ciel refuſoit de la pluie ; ſi la terre trembloit ; s'il y avoit une peſte, on crioit auſſitôt : jettez les chrétiens aux lions ; on les regardoit comme les plus odieux des hommes, comme les ennemis des mœurs, des empereurs, des loix, des dieux & de toute la nature (18). En effet on ne peut nier qu'un grand nombre

(18) *Tertull. Apolog. Arnob. adv. Gentes Lib. I. Lactant. de mort. perſecutor.* §. 1. *Idem. Lib. V. Cap.* 9. *Inſtitut. Taciti. Annol. Lib. XV. Cap.* 44.

de chrétiens ne fiſſent leurs délices de leurs funebres eſpérances (19) : de-là ce goût pour le célibat & ces opinions ſur le mariage, ſur la réſurrection, ſur la fin du monde ; de-là ces héréſies & ſurtout celle des Millénaires qui ſouillerent la pureté de l'égliſe, & qu'il n'y a que le temps & l'expérience qui aient pu faire diſparoître.

V. Mais laiſſons-là ces lugubres erreurs du paganiſme & du chriſtianiſme, & les triſtes événemens qui en ont été les ſuites, pour revenir à nos ſybilles anciennes dont nous cherchons l'eſprit : il fut caché au peuple pendant bien des ſiecles, comme l'a été celui des nouvelles, il fut l'objet de la vigilance perpétuelle des gouvernemens, longtems avant qu'il y eût des évangiles & des chrétiens ſybilliſtes. Par quel endroit les oracles des ſybilles payennes pouvoient-ils être dangereux ? peut-on les ſoupçonner d'avoir eu ce ton funebre & apocalyptique que nous venons de voir dans les modernes ? Leurs poéſies pouvoient-elles repréſenter les mêmes images & avoir rapport à des objets auſſi ſiniſtres ? Nous ſçavons déjà par le témoignage de tous les anciens, que les livres des ſybilles étoient des prophéties que ces femmes avoient compoſées dans l'enthouſiaſme & du-

19. Hiſt. Eccléſ. de Fleury. Tom. I. Liv. IV. §. 2. Tom. II. Liv. VII. §. 13.

rant les accès d'une fureur divine (20). Ces livres ont donc eu cela de commun avec les oracles des ſybilles modernes. Leur objet étoit la ſcience de l'avenir, mais de quel avenir s'agiſſoit-il ? étoit-ce de celui qui a rapport aux événemens purement humains, tel que le ſort des villes, la fortune des particuliers, le deſtin des empires, ou eſt-ce de l'avenir qui intéreſſoit le monde phyſique & le genre humain en général ? Etoit-il queſtion de la fin & de la deſtruction totale de tous les êtres ? Pour peu que nous examinions les auteurs anciens, nous verrons que la ſcience des ſybilles payennes devoit avoir ces deux objets en vue. C'eſt une ſybille qui dans virgile conduit Enée aux enfers, qui lui montre le tartare, & qui le fait entrer dans les champs éliſées; elle lui dit qu'elle eſt la gardienne de la porte des morts; & qu'elle a appris des dieux quels ſont les châtimens réſervés aux méchans; elle lui fait en effet un long & horrible détail de tous les ſupplices que ſouffrent les impies; elle lui rappelle les guerres & les forfaits des Titans que les dieux ont plongés dans l'abîme; elle lui fait l'énumération de tous les crimes qui conduiſent à cet affreux ſéjour. „ Quand j'aurois „ cent bouches, lui dit-elle, cent langues,

(20) *Virg. Æneid. Lib. III. & VI. Varro de re ruſtica. Lib. I. Cap.* I. *Diodor. Lib. IV.* §. 23. *Cicero de Divinatione. Lib. II.*

„ & une voix de fer, je ne pourrois parcou-
„ rir tous les crimes & tous les ſupplices „
(21). La ſybille conduit enſuite ſon héros dans les plaines de l'éliſée, ſéjour des bienheureux; elle lui en montre les délices réſervées à peu de perſonnes; par la bouche d'Anchiſe elle lui révele les myſteres les plus ſublimes de la nature, l'origine des ames & des intelligences, leur ſort, leur révolution, leur retour à la vie au bout de mille ans; elle lui découvre enſuite les deſtins de Rome, ſes guerres, ſes combats, ſes défaites & ſes victoires, l'éternité de ſon empire. Enée voit auſſi le deſtin de tous les grands hommes que Rome verra naître de ſon ſein. C'eſt-là que le poëte avec cette dextérité qu'on a tant admirée fait prédire Auguſte & ſon glorieux empire; c'eſt lui qui, ſelon le poëte, fera renaître le ſiecle d'or; c'eſt lui dont l'empire ſera éternel & ſans bornes; c'eſt ce héros que les dieux ont ſi ſouvent promis aux Romains; déja les nations effrayées par les oracles qui l'annoncent, attendent en frémiſſant la venue de leur vainqueur (22).

---

(21) *Virgil Æneid. Lib. VI.*
Sed me cum lucis Hecate præfecit avernis
Ipſa Deum docuit pœnas . . . . . vs. 565.
Non mihi ſi linguæ centum ſint, oraque centum,
Ferrea vox, omnes ſcelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina poſſim.
(22) *Ibidem. Vers.* 798.

Si virgile dans ces prophéties antidatées de douze cent ans, n'a point tout-à-fait ſuivi ſon imagination, & s'eſt au moins conformé au ſtile vulgaire des ſybilles romaines de ſon temps, c'eſt-à-dire, environ 22 ans avant l'ére chrétienne, il faut avouer que leur doctrine avoit en bien des choſes le même eſprit qu'ont eu les ſybilles poſtérieures. Mais ſeroit-il poſſible de ne voir ici qu'un pur effet de l'imagination du poëte, puiſque dans tous les temps de la république qui l'avoient précédé, les livres ſybillins étoient déja cenſés contenir les deſtins de Rome, puiſqu'on ne les cachoit que pour cette raiſon, & puiſqu'on ne les conſultoit que dans la vue de s'inſtruire ſur cet objet (23)? Virgile ne ſuivoit donc en cela que l'eſprit d'une tradition ancienne & connue.

VI. Examinons en effet les circonſtances dans leſquelles on avoit recours aux livres des ſybilles; voyons quel uſage les Romains en ont fait dans tous les temps depuis leur fondation juſqu'au ſiecle de Virgile; ce moyen ſera peut-être plus ſûr pour connoître le caractere de ces livres myſtérieux que tout ce que les auteurs en ont écrit. On les conſultoit lorſque l'état avoit reçu quelque grand

(23) *Tit. Liv. Decad. I. Lib.* 10. *Decad. III. Lib.* 2. On appelloit les livres des Sybilles *libri fatales* ou livres des deſtinées, *fata populi Romani*, les deſtins du peuple Romain.

grand échec à la guerre; lorſqu'on craignoit quelque invaſion étrangere ; lorſque la ville étoit agitée de ſéditions ou déchirée par des guerres civiles; enfin lorſqu'on vouloit entreprendre quelque expédition importante. De plus on les conſultoit pour les tremblemens de terre, pour les météores, pour les peſtes & les famines, pour les ſtérilités, les inondations, & pour toutes les calamités publiques. On les conſultoit enfin à l'occaſion des prodiges, des monſtres & de tous les préſages extraordinaires. Tous les hiſtoriens ſont ſi remplis de ces faits qu'il eſt preſque inutile de les citer (24).

On demandera peut-être ſi les ſybilles anciennes parloient réellement de tous ces genres d'événemens civils, politiques & phyſiques dont les ſybilles modernes ſont tellement occupées; ou ſi ce n'étoit que l'inquiétude & la crainte qui faiſoient recourir à ces livres qui n'avoient d'autre mérite que d'être ſecrets & myſtérieux? Cette queſtion me paroît ici déplacée; rien ne paroît plus ſimple & plus naturel que de penſer que les ſybilles traitoient de ces divers événemens, puiſqu'on ne les conſultoit que dans les circonſtances critiques. D'ailleurs c'étoit le ſentiment uni-

(24) *Plutarch. in vita Fabii maximi. Dionyſ. Halicarn.* I. *Lib. IV. Cap.* 14. §. 4. *Valer. Maxim. Lib. I. Cap. aſ-Lib. VIII. Cap.* 15. *Tit. Liv. Decad.* I. *Lib.* 3. 9. 10. *Taciti Annal. Lib.* I. §. 76. *Lib. XV.* §. 44. *Macrob. Saturn. Lib. Cap.* 7. *&c. &c.*

verſel des anciens que les livres des ſybilles annonçoient des guerres, des combats & des révolutions. Les guerres des Grecs & des Aſiatiques, le ſiege & la ruine de Troie paſſoient pour avoir été prédits (25). On avoit un oracle ſybillin qui avoit prédit la grandeur des Macédoniens & leur future décadence (26). Les Athéniens ſe conſolerent ſur le deſtin inévitable de la perte d'un combat naval à Agos-potamos, parce qu'ils crurent la voir prédite par une ſybille (27). La bataille de Chéronée paſſoit de même pour avoir été prédite. Les Argiens & les Lacédémoniens faiſoient auſſi valoir de ſemblables prédictions des ſybilles dans de ſemblables occaſions de victoires ou de défaites. Une ſybille avoit prédit aux Lesbiens qu'ils perdroient l'empire de la mer (28).

Enfin les ſybilles paſſoient encore pour avoir prédit les révolutions phyſiques comme les révolutions politiques, puiſqu'à l'occaſion d'un tremblement de terre qui fit des grands ravages dans la Carie, dans la Lycie & ſurtout dans l'iſle de Rhodes ſous Antonin, les payens ne manquerent pas de publier que la prédiction de la ſybille s'étoit accomplie (29).

---

(25) *Pauſanias in Phocid. Cap. XII.*
(26) *Idem in Achaïc. Cap. VIII.*
(27) *Idem. Lib. X. Cap.* IX.
(28) *Plutarch. in vita Demoſth.*
(29) *Pauſanias. ibidem. Idem in Corinth. Cap.* VII. *Strabo. Lib.* I.

Il eſt vrai que les deux auteurs qui nous rapportent ces témoignages, qui tous, à l'exception du dernier, ſont relatifs à des ſiecles antérieurs à l'ére chrétienne, ont vécu dans notre ſecond ſiecle, & qu'ils ont pu parler d'après l'eſprit des ſybilles modernes qui dès-lors faiſoient du bruit dans le monde. Mais puiſque Rome réduite en monarchie ne faiſoit des efforts pour ſupprimer les prédictions des ſybilles, que parce qu'elles annonçoient toutes ſortes de révolutions phyſiques & politiques propres à allarmer les nations; pourquoi Rome dans l'état républicain avoit-elle eu la même politique, ſi les ſybilles anciennes n'euſſent point parlé ſur le même ton, & puiſque c'étoit préciſément dans les temps de criſe que le gouvernement les conſultoit? Il eſt donc comme démontré que les livres des anciennes ſybilles ne pouvoient être que des livres apocalyptiques du même genre que les modernes, & dangereux comme eux par les mêmes endroits. C'eſt donc ici le lieu de diſculper ceux des chrétiens qui ſe ſont trop livrés à ce goût auſſi funeſte que mélancolique: ce ne ſont point eux qui l'ont apporté dans ce monde, quoique quelques-uns d'entr'eux aient forgé des oracles ſybillins, ce goût ſubſiſtoit bien des ſiecles avant eux. Une ſage police l'avoit heureuſement réprimé pendant des ſiecles; elle avoit obligé la religion au ſecret, & ſans l'incendie du capitole arrivé 83 ans avant l'ére chrétienne, ni les payens, ni les chrétiens un ſiécle après eux, n'euſ-

ſent point été frappés & troublés par ces prédictions que le temps ſeul a convaincu de menſonge.

Les ouvrages des ſybilles anciennes étoient donc des livres apocalyptiques & funebres qui prédiſoient aux anciennes nations les révolutions futures du monde politique ainſi que du monde phyſique ; leur doctrine embraſſoit tous les temps de l'univers, tous les périodes & les âges qui ſe ſont ſuccédés ; enfin la vie future & la deſtruction du monde en étoit le terme. C'eſt ainſi que l'on doit en juger par l'emploi de la ſybille qui conduiſoit Enée, & par les inſtructions qu'elle lui donna ; c'eſt ſans doute parce que les livres ſybillins avoient rapport à la fin & au renouvellement des temps, que les officiers qui en étoient les gardiens préſidoient ſeuls aux fêtes de la fin & du renouvellement des ſiecles, c'eſt-à-dire, aux jeux ſéculaires : c'étoit une fonction naturellement dévolue à un miniſtere tout-à-fait apocalyptique.

VII. L'égloque de Virgile adreſſée à Pollion eſt encore un monument précieux de la doctrine des anciennes ſybilles ; elle eſt d'environ 38 ans antérieure à notre ére ; elle annonce la fin d'un période & le renouvellement des choſes. „ Enfin, dit le poëte, le „ dernier âge prédit par la ſybille arrive ; un „ nouveau cercle de ſiecles va recommencer ; „ Aſtrée revient ſur la terre, le regne de Sa„ turne va renaître ; la terre, les mers, le „ ciel, tout témoigne ſa joie dans l'attente

„ du ſiecle d'or qui va paroître. Le monde „ ne ſera plus le théâtre des crimes ; il n'y „ aura plus de guerres, la juſtice & la paix „ rendront les hommes éternellement heu- „ reux. " On ne peut point encore accuſer Virgile de ne ſuivre ici que ſon imagination, dès le temps des guerres de Marius & de Sylla, c'eſt-à-dire, plus de douze ans avant la naiſſance de Virgile: un bruit ſe répandoit déja dans l'Italie qui annonçoit une nouvelle race d'hommes, un renouvellement du monde, & la fin prochaine du période de la grande année (30). Les Toſcans qui expliquerent cet oracle, dirent qu'il devoit y avoir huit races d'hommes à chacune deſquelles, Dieu avoit marqué le temps de ſa durée; & que la fin de chaque âge étoit annoncée par différens prodiges ſur la terre & dans le ciel, que chaque race commençoit par être d'abord très-religieuſe & chérie des dieux, & qu'enſuite elle ne faiſoit que dégénérer juſqu'à la fin. Le détail de Virgile ne differe de ce ſyſtême qu'en ce qu'il fait entendre par cette nouvelle race qu'il fait prédire à ſa ſybille, moins une race d'hommes, ou un nouveau genre humain, qu'un prince qui devoit faire le bonheur du monde. D'ailleurs le ſyſtême des Etruſques ſur ces différens âges ſucceſſifs, & ſur la fortune particuliere de chacun d'eux,

(30 *Plutarch. in Sylla.*

étoit très-ancien. Platon reconnoît auſſi que chacun de ces âges commence par un ſiecle d'or durant lequel toutes les vertus ſont cultivées, la nature eſt dans toute ſa vigueur & ſa beauté, & il dit qu'il va toujours en déclinant, & finit par un ſiecle de fer pendant lequel la nature affoiblie & corrompue conduit tous les êtres à une fin générale par des maux phyſiques & moraux qui couvrent la face de la terre de calamités & de crimes. Nos ſybilles modernes ont parlé ſur le même ton; c'eſt après le déluge, c'eſt-à-dire, après l'ancien renouvellement du monde qu'elles placent l'âge d'or, & c'eſt après le futur changement du monde qu'elles en placent encore un autre, en donnant pour ſigne de l'approche de la fin du temps & de ce nouvel âge, les crimes des hommes & les déſordres de la nature.

Ce ſyſtème n'eſt guere qu'une fauſſe application du cours de la vie humaine au cours imaginaire des périodes que les hommes ont inventé pour meſurer les temps; il n'a ſervi qu'à allarmer le genre humain; lorſque ſon eſprit s'eſt troublé & prévenu à la vue de certains phénomenes & de certaines calamités, il a cru alors être à la fin d'un de ces périodes, c'eſt-à-dire, à la fin du monde. Ceci ſervira à nous expliquer la raiſon pour laquelle on conſultoit les livres des ſybilles à Rome lors des phénomenes frappans; c'eſt qu'il falloit recourir aux livres prophétiques de la fin des temps lorſqu'on voyoit les

ſignes qu'on croyoit en être les avant-coureurs.

VIII. Mais quel eſt donc ce prince ou ce monarque que Virgile annonce & dont la promeſſe eſt toujours inſéparablement unie à ce cycliſme apocalyptique? Virgile & tous les poëtes de ſon temps en font une application continuelle à Auguſte; mais ce qui doit être regardé comme un effet de la flatterie ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore dans cette promeſſe un dogme ſybillin plus ancien qu'Auguſte & que les poëtes qui lui en ont fait l'application. C'eſt encore un fait très-conſtant que les anciennes ſybilles annonçoient un nouveau roi & un nouvel empire en même temps qu'elles annonçoient un nouveau monde; c'eſt un de leurs oracles qui ſe trouve clairement conſigné dans pluſieurs ouvrages de Cicéron qui, comme on ſait, furent tous compoſés entre l'an 60 & 45 avant l'ére chrétienne (31). On voit dans Tite-Live, Salluſte, Suétone & Plutarque, que tous ceux qui jouerent alors un grand rôle dans la république & qui aſpirerent à l'empire ſe prévalurent de cet oracle & que leur parti le leur appliquoit; Catilina, Lentulus, Céſar, Auguſte enfin & bien d'autres après lui s'en prévalurent (32). Les Romains,

(31) *Cicero de Divinatione. Lib.* II. *Epiſtola ad Atticum.*
(32) *Tit. Liv. Lib.* IV. *Cap.* 1. *Salluſt. Catilin.* §. 47. *Plutarch. in vita Ciceronis, Cæſaris & Auguſti.*

ces fiers républicains, d'abord étonnés de ce que cet oracle leur annonçoit un roi dont le nom même leur étoit odieux, dégradés, avilis & fatigués de leurs diviſions, ne furent enſuite que plus diſpoſés à ſe ſoumettre à leurs vainqueurs & à leurs tyrans, à qui ils prodiguerent baſſement des hommages, des titres & même des cultes divins; la folie régnante dans ce ſiecle fondée ſur l'attente où l'on étoit de l'accompliſſement des oracles ſybillins, fit alors renaître les apothéoſes anciennes que depuis longtemps l'on ne connoiſſoit plus ſur la terre: de-là toutes ces généalogies divines, ces éloges pompeux & ridicules, en un mot ces flatteries idolâtres, par leſquelles Rome ſubjuguée s'efforça de cacher ſa honte & de juſtifier ſa baſſeſſe; de-là ce vil enthouſiaſme des poëtes & cette éloquence ſervile des orateurs qui contribuerent à encenſer & à corrompre les tyrans, & qui acheverent d'énerver l'eſprit de leurs concitoyens.

Les hiſtoriens modernes n'ont jamais fait aſſez d'attention aux maux que ce dogme ſybillin accumula ſur Rome; ils n'ont point ſenti combien il eut de part à la révolution qui ſe fit dans les idées des ſujets de cette fiere république, qui nourrie autrefois dans la haine de la royauté, ſe proſternerent à la fin aux pieds des monſtres les plus inhumains. Mais ce n'eſt point ici le lieu de ſuivre les effets de ce dogme; c'eſt ſa ſource qu'il nous importe de connoître; c'eſt ſon

caractere qu'il faut démêler. Il ne faut pour cela que nous diſtraire l'eſprit de toutes les applications que les Romains toujours indécis & incertains ont cherché à en faire pendant pluſieurs ſiecles ; il ne faut juger de ce dogme que par le caractere enthouſiaſte & apocalyptique déja empreint ſur toutes les autres parties de la doctrine des ſybilles anciennes. Si la fin des périodes annoncée par les ſignes du ciel, par les tremblemens de la terre, par les révolutions, & par les crimes des hommes, indiquoit un renouvellement dans l'univers, une nouvelle race, un nouvel âge d'or, enfin, comme dit Virgile, un nouvel ordre des choſes ; que pouvoit être ce monarque inſéparablement annoncé par toutes ces prédictions, ſinon le Dieu du période futur, Saturne, ou le Dieu de la fin des temps dont on avoit tant de fois prédit le regne heureux, & qui après avoir détruit le monde & puni les méchans devoit être le roi, le pere & le rémunérateur des juſtes ? C'eſt-là, ſans doute, le Dieu monarque (*Deus Rex*, *magnus Rex maximi regni*, & *Judex æternus*) dont il eſt parlé dans le premier & dans le ſecond livre des ſybilles modernes. Le roi des ſybilles payennes. n'eſt que le Dieu de la vie future, le même qui, ſuivant la doctrine cachée des myſteres, devoit un jour détrôner le Dieu régnant pour rétablir l'âge d'or ſur les ruines de ſon empire. Enfin ce roi n'eſt que l'Etre ſuprême enviſagé dans ſes opérations de la fin des temps, mais obſ-

curci & méconnoiſſable par une théologie allégorique, repréſenté par les diverſes nations payennes ſous des emblêmes variés, & perſonnifié ſous le nom d'un roi, d'un héros, d'un conquérant que chaque peuple ſe flattoit de voir un jour à ſa tête pour changer la face du monde en ſa faveur.

En corrompant ainſi le dogme de la deſcente du grand juge des hommes, on corrompit auſſi néceſſairement le dogme de la deſtruction du monde & de la vie future; les payens ne virent plus dans ces dogmes que les deſtructions politiques des villes, des ſociétés & des empires, & l'établiſſement de quelque grande domination qui abſorberoit toutes les autres. C'eſt parce que ces trois dogmes ſont inſéparables par leur nature que les erreurs qui réſulterent de chacun d'eux furent auſſi inſéparables, & troublerent le monde de concert & en même temps. D'un autre côté le véritable eſprit de ces ſybilles ayant tranſpiré auſſi bien que le ſecret des myſteres, on vit tout à la fois des gens qui prenant ces dogmes dans leur ſens véritable, & moral, augmenterent encore le trouble de cet âge en prédiſant de bonne foi la fin du monde, la deſcente prochaine du grand juge & le regne de la vie future. De-là le chaos énigmatique que préſentent les opinions diverſes dont le monde fut agité dans les deux ſiecles qui ſuivirent l'incendie du capitole.

IX. Les Romains n'ont point été les ſeuls

qui aient été les victimes de ces fatales prédictions. Environ 400 ans avant Auguſte, Lyſander, pour faire changer le gouvernement de Sparte & ſe faire adjuger la couronne, s'autoriſa d'un oracle de Delphes tenu fort ſecret, qui annonçoit la naiſſance d'un fils d'Apollon, mais Sparte plus heureuſe que ne fut Rome par la ſuite, vit échouer les deſſeins de l'ambitieux Lyſander (33).

Il n'eſt point de nation à qui ces dogmes aient été plus funeſtes qu'aux Juifs qui confondirent follement le particulier de notre divin Meſſie avec cette peinture vague & indéterminée du grand juge futur. Ils coururent, comme les Romains, la carriere de cette glorieuſe & dangereuſe chimere; mais devenus par ces idées les émules & les rivaux du fanatiſme & de l'ambition de cette nation puiſſante, ils en furent à la fin écraſés & anéantis (34). C'eſt cette fatale erreur dans les Juifs qui nous expliquera l'étrange aveuglement qui leur fit méconnoître Jeſus-Chriſt, & les contradictions bizarres qu'on remarque dans les opinions qui eurent cours parmi eux dans cet âge : ils ne vouloient voir qu'un roi, qu'un vainqueur, qu'un conquérant qui

(33) *Plutarch. in vita Lyſand.* Les habitans de Velitre, petite ville voiſine de Rome, s'imaginerent, au rapport de Suétone, que le roi prédit du monde étoit né parmi eux, en conſéquence ils ſe revolterent & furent exterminés.

(34) *Joſeph de bello Judaïc.* Lib. VII. *ſ.* 12.

devoit leur assujettir l'univers ; & néanmoins ils s'attendoient à voir paroître Elie qui ne doit être que le précurseur de la fin des siecles ; en demandant à voir des signes dans le soleil & la lune, ils ne desiroient que les phénomenes apocalyptiques.

Cette erreur ne s'éteignit point avec les Juifs ; elle passa dans l'esprit d'une partie de ceux qui eurent d'ailleurs le bonheur de connoître & de suivre le Messie ; c'est-là ce qui donna naissance aux chrétiens Sybillistes & Millénaires : les uns confondirent Jesus-Christ avec le grand juge idéal des nations payennes & se préparerent en conséquence à la fin prochaine du monde ; d'autres les confondant avec le roi que ce nouveau dogme avoit enfanté, s'attendirent à le voir régner mille ans sur la terre. Les uns & les autres frappés de toutes ces idées, méditerent les sybilles payennes, chercherent à les ajuster à leurs opinions, & nous transmirent les livres sybillins que nous avons, dans lesquels on voit, comme on a dit, des prédictions qui annoncent tantôt Jesus-Christ, & tantôt le Dieu de la fin des temps, & qui le plus souvent confondent ensemble le Messie véritable & le vain phantôme de toutes les nations ; sans compter les méprises continuelles sur les temps & les périodes que des calculateurs inquiets avoient inventés.

X. Il ne nous reste plus à considérer au sujet des sybilles anciennes que les usages que les payens pratiquoient après les avoir

consultées ; ces usages nous feront encore connoître l'esprit de ces fameuses inspirées. En général on remarque que les Romains se comportoient comme des gens qui regardoient tous les fléaux du monde physique & politique comme des signes de la colere des dieux ; c'est dans cette idée religieuse que le gouvernement romain après avoir consulté les livres des sybilles & demandé l'avis des pontifes, ordonnoit des jeûnes, des prieres publiques, des sacrifices, des jeux solemnels, des fêtes extraordinaires, & souvent faisoit immoler des victimes humaines. C'est peut-être-là ce qui fit instituer des combats de gladiateurs, & des jeux inhumains dont le sombre de la superstition nous expliquera mieux les motifs que la politique féroce des Romains qui vouloit, dit-on, que l'on accoutumât le citoyen à répandre du sang. En effet il y avoit de ces combats dans les calamités publiques qui faisoient craindre la fin des temps ; on les célébroit encore à la fin des périodes. On crut, sans doute, que ceux qui périssoient dans ces spectacles sanglans devenoient des victimes propres à appaiser la colere céleste & à expier les fautes du peuple. La religion en fit d'abord des sacrifices, la politique ensuite en fit des spectacles ; & le peuple attaché par la curiosité aux usages de ses ancêtres, conserva son amour pour les institutions cruelles, & satisfit sans remords sa cruauté, religieuse dans l'origine, mais dont le motif véritable fut peu-à-peu méconnu.

Mais il ne faut point regarder les uſages dans leur généralité ; il faut en examiner au moins quelques-uns dans le détail. Pourquoi par exemple, les ſybilles ordonnoient-elles quelquefois de célébrer extraordinairement des ſaturnales ou des jeux ſéculaires (35)? A la bonne heure qu'elles fiſſent inſtituer comme elles faiſoient ſouvent des fêtes toutes nouvelles, mais pourquoi déranger les anciennes, & particuliérement les ſaturnales & les fêtes ſéculaires qui par leur nature n'avoient rapport qu'à la fin & au renouvellement de certains périodes d'année ou de ſiécle ? Ne pouvons-nous pas ſoupçonner que le motif de cet uſage avoit été anciennement de préparer les hommes à la fin du monde, toute les fois que les ſignes du ciel, les calamités, en un mot les déſordres phyſiques & politiques ſembloient la leur annoncer ? Ou bien vouloit-on par là chercher à éluder les oracles, en changeant pour ainſi dire de période par la célébration anticipée des fêtes conſacrées pour l'ordinaire à leur renouvellement & à leur dédicace ? Une doctrine antique & dont nous avons parlé plus haut, pouvoit conduire à cette derniere idée ; les hommes s'étant prévenus que le tems étoit compoſé d'une ſuite de périodes, que chacun de ces périodes commençoit par un

(35) *Tit. Liv. Decad. III. Lib. 2.*

âge d'or & finiſſoit par des miſéres & des calamités ; les hommes, dis-je, ont pu penſer lorſqu'ils ſe trouvoient réduits à quelque extrémité, que l'on pouvoit écarter leurs maux en laiſſant derriere eux le période malheureux où ils ſe trouvoient pour entrer tout de ſuite dans un autre dont le commencement étoit toûjours un objet d'attente & de deſir. De-là enfin cette célébration extraordinaire & hors des temps fixés, des fêtes qui n'avoient rapport qu'au renouvellement des choſes.

On pourroit encore appliquer cet eſprit aux inſtitutions de fêtes nouvelles qu'ordonnoient auſſi quelque fois les livres des ſybilles, & dont ils vouloient que l'anniverſaire ſe célébrât à perpétuité ; en effet le principe de tout anniverſaire eſt toujours d'établir un période nouveau & de mettre à la tête de tous les temps futurs l'objet dont l'anniverſaire fait mémoire.

XI. Examinons encore un autre uſage qui a tant de rapport à cet eſprit qu'on peut le regarder comme l'explication complette de tous ces uſages. C'étoit une vieille tradition chez les Romains que pour arrêter le cours des calamités publiques, de quelque nature qu'elles fuſſent ; il falloit enfoncer un clou dans la muraille du capitole, & qu'à l'inſtant la colere des dieux s'appaiſoit (36). Cette triviale cérémonie s'eſt faite pluſieurs fois dans Rome

(36) *Tit. Liv. Decad. 1. Lib. 7.*

avec la plus grande ſolemnité ; c'étoit un antidote contre leurs malheurs publics, ſans que les Romains eux-mêmes en connuſſent l'eſprit. Pour le connoître il faut remarquer que chez les anciens peuples d'Italie & avant l'uſage de l'écriture & des archives on n'avoit pas d'autre méthode de fixer les temps écoulés que de mettre chaque année un clou dans une muraille du temple de Minerve : c'étoit une chronologie à portée de tout le monde qui fixoit les années & les périodes (37).

Selon les Rabbins les anciens Hébreux ont auſſi été dans l'uſage de remarquer les temps par des clous qu'on enfonçoit dans un rocher que l'on appelloit à cauſe de cela *la roche des clous* (38). Ainſi l'uſage où étoient les Romains d'enfoncer des clous ne pouvoit avoir d'autre motif que d'indiquer qu'on entroit dans un nouveau période & qu'on abandonnoit celui où l'on ſe trouvoit, ſoit qu'il fût achevé ou non, pour en recommencer un ſous de meilleures auſpices. Je ne dis point que les Romains en particulier ont eu ces idées, ils y a toute apparence qu'ils avoient cet uſage, comme bien d'autres ; ſans en connoître

(37) *Cicero Epiſt. ad Atticum.*

(38) *Hieroſ. Chagig. fol.* 78. 4. Les Péruviens déſignoient les périodes par des cordes nouées appellées *quipos*. On dit la même choſe des premiers Chinois. Le fameux nœud Gordien qu'Alexandre trancha & qui prédiſoit l'empire du monde à celui qui le dénoueroit, n'étoit-il pas un nœud chronique & apocalyptique ?

connoître l'eſprit ; mais cet uſage conſervé par une tradition toute machinale n'en indique pas moins qu'il y avoit eu des temps antérieurs où l'on avoit agi d'après des principes connus ; la fidélité de la chronologie de tels peuples a dû en ſouffrir, mais le caractere & la durée attribués aux périodes cycliques n'étant qu'une illuſion, on pouvoit ſe flatter d'échapper aux pronoſtics qu'ils donnoient par une autre illuſion.

On trouve chez les Juifs pluſieurs uſages & même pluſieurs faits qui ſemblent relatifs à ce même eſprit. Job accablé du poids de ſes miſeres s'écrie : *que le jour de ma naiſſance ne ſoit pas mis au nombre des jours de l'année, qu'il ne ſoit plus compté dans les mois* (39). On remarque dans le quatrieme livre des rois une célébration extraordinaire d'une eſpece de Jubilé ordonnée comme un ſigne de la délivrance de Jéruſalem aſſiégée par Sennacherib. Au même livre le ſigne que l'heure finale d'Ezéchias eſt retardée c'eſt que l'ombre du ſoleil rétrograde ; ſans doute que Dieu pour ſe faire entendre des hommes voulut bien alors agir conformément à leurs opinions. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt à cette antique façon de penſer que l'on peut ramener l'uſage où ſont encore les Juifs de changer de nom dans les temps d'infortune ou de maladie,

(39) V. Job III. vs. 6. IV. Livre des Rois Chap. XIX. vs. 29.

ce qu'ils font dans la vue de ſe rendre des hommes nouveaux & de donner le change à leurs mauvais deſtin (40). Cet uſage ſubſiſte au Japon & dans la plus grande partie de l'Aſie, où l'on change de nom ſuivant ſon âge & ſes différents états (41). C'eſt encore ce que nous voyons pratiquer aux papes en arrivant au pontificat : ils ſemblent alors dépouiller le vieil homme pour ſe revêtir d'un homme tout nouveau.

Si les ſybilles ordonnoient l'anticipation des fêtes anciennes & l'inſtitution de ſolemnités nouvelles ; ſi elles préſidoient à des periodes fictifs & imaginaires, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles préſidaſſent aux périodes réels, tels que ceux du renouvellement des ſiécles : voilà pourquoi les gardiens des livres ſybillins préſidoient ſeuls de droit à la célébration des jeux ſéculaires. Pour juger de l'eſprit qui régnoit dans ces fêtes, nous n'avons qu'à voir celui qui échauffa Horace dans ſon poëme ſéculaire ; on trouvera qu'il nous explique de la façon la plus claire les uſages dont nous avons parlé, & qu'il nous dévoile le fameux ſecret des ſybilles. Ce poëme fut compoſé pour les jeux ſéculaires qu'Auguſte fit célébrer l'an 17 avant l'Ere chrétienne. D'abord le poëte y invoque les dieux ; il invite le ſoleil à renaître ; il fait des vœux

(40) Léon de Modene. Liv. V. Chap. 7. §. 3.
(41) Hiſt. Génér. des Voyages. Tom. X. in 4. p. 758.

pour la perpétuité de l'empire ; il prie les parques d'accorder des ſiécles heureux ; il ſupplie Phébus d'appaiſer ſa colere, Diane de rendre les Romains heureux & vertueux & déja le poete voit renaître l'âge d'or (42). Il faut remarquer à ce ſujet que l'eſprit de ce ſyſtème des Romains ſur les ſiécles eſt le même que celui des ſaturnales annuelles, dont, comme nous avons vu, l'objet étoit caché pour le peuple.

XII. Une autre ſuite de la conſultation des livres Sybillins dans les temps critiques, étoit l'élection d'un dictateur, c'eſt-à-dire d'un magiſtrat ſouverain devant qui tout autre pouvoir fléchiſſoit & qui étoit pour un temps un vrai monarque abſolu. On éliſoit ce dictateur non-ſeulement à l'occaſion des guerres extraordinaires ou des ſéditions inteſtines, mais encore lorſqu'on étoit inquiété par des prodiges, ou tourmenté par des calamités naturelles, comme des peſtes, des famines, des ſéchereſſes, &c. (43). Ce dictateur ne s'éliſoit ſouvent que pour s'acquitter de certaines cérémonies ordonnées par les ſybilles ; quelquefois il ne gardoit le rang ſuprême qu'un ſeul jour & même pendant quelques

(42) *Jam fides & pax & honos pudorque*
Briſcus, & neglecta redire virtus
Audet, apparetque beata pleno
Copia cornu.
HORAT. CARM. SÆCUL.

(43) *Tit. Liv. Decad.* I. *Lib.* 7. §. 28.

heures ; & il ſe défaiſoit le ſoir de la pourpre qu'il avoit priſe le matin. Comment expliquer cet uſage , & quel motif pouvons-nous lui donner? Les Romains croyoient-ils que la divinité ſeroit plus honorée par le culte que lui rendroit un magiſtrat extraordinaire & ſouverain , que par celui que pouvoit lui rendre un conſul ou quelque autre magiſtrat? Les pontifes & les ſénateurs n'étoient-ils pas d'un ordre aſſez relevé pour remplir ces fonctions? Oui ſans doute ; rien n'empêchoit de ſe ſervir de leur miniſtere ; ſinon l'étiquette dont les livres des ſybilles étoient le répertoire. Lorſque ce code fatal fut révélé , les eſprits échauffés publierent d'après les ſybilles que Rome ne pouvoit être ſauvée que par un roi qui ſeul pouvoit la rendre victorieuſe. C'étoit cette même doctrine qui faiſoit un dictateur parce qu'elle exiſtoit longtemps avant l'incendie du capitole. On éliſoit donc réellement un roi , mais il n'étoit que paſſager , & l'on éludoit encore par-là les oracles des ſybilles dont le peuple alors n'avoit aucune connoiſſance ; on lui montroit le repréſentant du roi de la vie future , & on le lui ôtoit auſſitôt. Il en étoit de ce dictateur comme du clou ſacré , il repréſentoit le roi fictif d'un période imaginaire.

Ce que nous diſons ici du dictateur inſtallé par tous les livres des ſybilles dans tous les temps critiques, nous le dirons auſſi des divinités nouvelles que ces livres dans de pa-

reilles circonſtances envoyoient ſouvent chercher à grands fraix & avec appareil pour les inſtaller dans quelque nouveau temple de Rome (44). Eſculape & Cibele que les oracles ſybillins ont appellés à Rome jouerent alors le même rôle qu'on faiſoit jouer au dictateur ; ſi celui-ci repréſentoit le roi, l'autre repréſentoit le Dieu du période futur ; & tous les deux enſemble n'étoient produits que par le dogme du Dieu monarque de l'âge d'or qu'on eſpéroit.

On peut en dire autant des cultes renouvellés par l'ordre des ſybilles pour certaines divinités, tels que ceux de Cérès & de Vénus (45). Il en étoit de même des *Lectiſternes* ſi ſouvent ordonnés par les oracles ſybillins, qui déſignoient viſiblement l'attente où l'on étoit de la deſcente des dieux. Souvent en conſéquence des mêmes ordres on alloit chercher de l'eau à la mer pour la verſer dans les temples (46).

Tel étoit donc l'eſprit de tous ces uſages ; ils ne peuvent être plus analogues entr'eux & avec la doctrine apocalyptique des ſybilles. Chaque fois que l'on étoit menacé de quelque fléau ou tourmenté par quelque préſage, on croyoit qu'en renouvellant le période, le gouvernement & même la religion,

(44) *Tit. Liv. Decad. I. Lib.* 10. *Decad.* II. *Lib.* 1. *Dionyſ. Halicarn. Lib.* II. *Cap.* 7.
(45) *Valer. Maxim. Lib.* I. *Cap.* 1. §. 2.
(46) *Tacit. Annal. Lib. XV.*

on renouvelloit auſſi l'état de la nature, ſyſtême auſſi extravagant que dangereux, & qui ne tiroit ſa ſource que de cet eſprit de frayeur & d'égarement que nous avons vu juſqu'ici régner dans toute la religion payenne. C'eſt-là ce qui fait dire à Cicéron au ſujet de ces dogmes qu'ils étoient plus propres à renverſer la religion qu'à l'établir & à la conſolider (47). Toute doctrine de renouvellement eſt en effet une doctrine de deſtruction; elle eſt d'autant plus dangereuſe que l'eſprit de l'homme lorſqu'il ſe frappe de l'attente d'une révolution imaginaire, en fait ſouvent naître de très-réelles; c'eſt ce qui eſt arrivé, comme l'a très-bien remarqué Mr. Fréret, qui a compoſé une ſçavante diſſertation ſur les ſybilles, qui commence par une réflexion qui fera la clôture de la notre (48).

„ Dans tous les ſiecles & dans tous les „ pays les hommes ont été également avides „ de connoître l'avenir, & cette curioſité „ doit être regardée comme le principe de „ preſque toutes les pratiques ſuperſtitieuſes „ qui ont défiguré la religion primitive chez „ tous les peuples ". Ajoutons à cette reflexion auſſi vraie que lumineuſe pour l'hiſtoire celle qu'a fait M. Mallet qui nous a fait

(47) *Valeant ad deponendas potius quam ad ſuſcipiendas religiones. Cicero* Lib. II. *de Divinat.*

(48) Mémoires de l'Académie des Inſcript. Tom. XXIII. p. 187.

connoître les ſybilles du Nord, non moins apocalyptiques que celles de la Grece & de Rome. Cet eſprit mélancolique & ces dogmes funebres qui avoient toujours pour objet un avenir fâcheux, vient, ſelon cet auteur, originairement des déſordres auxquels notre monde a été expoſé (49).

Ces deux réflexions ſont en effet analogues & ne doivent point ſe ſéparer; ſi les hommes ont été inquiets, ce n'eſt point par un pur eſprit de curioſité; s'ils ont été ſuperſtitieux, ils ne l'ont point été ſans cauſe; s'ils ont eu des terreurs paniques, c'eſt qu'ils ont eu antérieurement des terreurs légitimes & fondées; s'ils ont craint d'être malheureux, c'eſt qu'ils l'avoient été autrefois. Enfin ce n'eſt que dans le ſouvenir des malheurs du monde qu'il faut chercher le principe de cet eſprit de frayeur qu'il eſt impoſſible de méconnoître chez les peuples de l'antiquité, quoique juſqu'à préſent on les ait à peine ſoupçonnés d'avoir eu ces diſpoſitions.

XIII. Autant on remarque peu cet eſprit de terreur, que je nomme *apocalyptique*, dans la Géneſe & dans les autres ouvrages de Moyſe, autant eſt-il commun dans les traditions mythologiques des rabbins & dans leurs livres apocriphes. Ils ſuppoſent que leurs premiers patriarches ont tous fait des apocalypſes, c'eſt-à-dire, ont décrit la fin des temps

(49) V. Edda, note ſur la fable VII.

& prédit les derniers jours du monde. A les entendre il sembleroit que ces premiers hommes aient réellement vécu, comme disent les sybilles modernes, dans l'attente de ce jugement dernier que Dieu leur promit après le déluge. Selon eux Adam prévit le premier que le monde seroit détruit par l'eau & par le feu; Seth son fils fut un homme très-savant dans ce genre de doctrine, & de peur que ses observations ne se perdissent dans les révolutions futures, ses enfans, suivant Joseph, eurent soin de les graver sur deux colonnes, l'une de brique & l'autre de pierre (50). Les rabbins & tous les orientaux attribuent des apocalypses à Adam, à Seth, à Enoch, à Abraham, à Moyse & enfin à Elie; plusieurs de ces livres vrais ou faux subsistoient encore dans les premiers siecles de notre Ere; les hérétiques que l'on a nommés séthiens, appuyoient leurs opinions sur des livres attribués à Abraham & à Moyse. Les Sabiens croyent encore posséder les livres de Seth ou d'Enoch, & les Guebres prétendent avoir les livres d'Abraham sur les révolutions futures (51). On a encore des fragmens de tous ces prétendus ouvrages; c'est la source dans laquelle les chrétiens judaïsans ont été puiser l'esprit des apoca-

(50) *Joseph Antiquit. Judaic. Lib.* I. *Cap.* 2.

(51) Voyages de Chardin, Tom. IX. p. 138. Herbelot. Biblioth. Orientale.

lypſes ſuppoſées qu'ils attribuoient à S. Pierre & à S. Paul, & des faux évangiles qui n'étoient pareillement que des livres apocalyptiques à bien des égards. Cette mythologie rabinique ſemble avoir pris à tâche de conſerver le ſouvenir de ce que les légiſlations des autres peuples cherchoient à enſévelir dans l'oubli, & de ce que Moyſe lui-même ſemble avoir voulu cacher; auſſi les rabbins nous diſent-ils que leur tradition orale a longtemps été un myſtere. Quelques ſçavans ont penſé que les ſybilles des payens ont pu provenir des fauſſes prophéties des Hébreux; il eſt plus ſage de croire que tous les peuples ſans rien s'emprunter à cet égard, n'ont eu de ces livres funebres que parce qu'ils avoient été enfantés par les impreſſions générales faites ſur tous les hommes par des malheurs communs & généraux.

C'eſt d'après ces principes qu'il faut expliquer tout ce que l'antiquité nous offre d'énigmatique : les malheurs du monde ont été aſſez grands & aſſez généraux pour laiſſer une impreſſion profonde & pour devenir la matiere d'une tradition continue qui n'a jamais dû ſe perdre entiérement. Avant les Sybilles il y avoit eu des ouvrages d'Orphée, de Muſée, de Bacis (52) fils d'Orphée, qui n'é-

(52) Les oracles de Bacis prédiſoient comme ceux d'Orphée & de Muſée, des révolutions. Hérodote en fait pluſieurs applications aux événemens de la guerre de Xerxès. V. *Herodot. Lib* VIII. §. 20. 77. 96 *&* *Lib.* IX. *Pauſanias. Lib. X. Cap.* 12 *&* 14

toient de même que des livres prophétiques & apocalyptiques ; avant ceux-ci il y en avoit eu encore d'autres ſans doute qui pouvoient avoir une origine plus antique & remonter juſqu'au temps où le genre-humain ne menoit qu'une vie troublée & remplie de l'attente d'un avenir que ſes maux lui faiſoient deſirer, & qu'une longue ſucceſſion d'eſprits enthouſiaſtes & frappés n'ont ceſſé de prédire de ſiecles en ſiecles & de tranſmettre juſqu'à nous. Quoique le paſſage de cette doctrine au travers d'une longue ſuite de temps, de nations & de religions, ait, ſuivant les apparences ſinguliérement corrompu les peintures des révolutions que le monde a éprouvées, cependant il n'en faut pas regarder les livres apocalyptiques comme des monumens dignes de quelque créance ; on y trouve en effet des deſcriptions phyſiques de phénomenes ſi grands & ſi extraordinaires qu'il n'eſt guère poſſible que l'imagination ſe fût élevé à de tels preſſentimens, ſi quelque tradition n'en avoit conſervé le ſouvenir. Au reſte le temps & l'expérience ont ſuffiſamment convaincu cette doctrine de faux rélativement à ce qui concerne le futur, & la police ancienne nous a donné un grand exemple de la façon dont il eſt à propos de ſe conduire à l'égard de cette doctrine ; les revolutions qu'elle a cauſées nous donnent encore de très-puiſſantes leçons.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus funebre que cette doctrine, il y a des perſonnes mélan-

coliques qui la favourent avec complaiſance ; c'eſt une maladie qui ne peut ſe détruire que par une raiſon ferme & robuſte, & dont il faudroit au beſoin que la police entreprît la guériſon. Qui eût cru que dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre on ait vu renaître encore un fanatiſme qui perſuada quelques eſprits foibles de la proximité du terme de l'univers ? Cependant nous avons vu dans Paris une foule de gens enivrés voir le prophète Elie dans un prêtre impoſteur ou fanatique (53). Des perſonnes de tous les rangs ont donné dans cette illuſion. La police des anciens a connu le danger des prédictions lugubres & effrayantes des oracles ; ſi elle n'a pu les anéantir, au moins a-t-elle voulu les cacher : la nôtre a bien fait de l'imiter & d'arrêter le cours d'un fanatiſme dont les ſuites ſont toujours dangereuſes au repos des ſociétés. Les ſectes apocalyptiques ſeront toujours capables de faire de nouveaux dieux, de nouveaux rois, de nouveaux empires ; les révolutions ſont la fin où tendent tous les fanatiſmes ; la fin du monde n'arrive point ; le grand juge ne deſcend point ; l'âge d'or ne renaît point ; mais par les extravagances des hommes la terre ſe trouve changée ; elle ne

(53) Parmi les convulſionnaires du parti Janſéniſte, l'abbé Vaillant paſſoit pour le prophète Elie, précurſeur du jugement. Lorſqu'il fut enfermé à la Baſtille bien des gens alloient pour voir ſon raviſſement au ciel.

quitte une erreur que pour ſe livrer à une autre, ſans aucun profit pour le genre-humain.

XIV. Revenons à nos Sybilles. Leur doctrine apocalyptique ayant été développée, nous croyons pouvoir hazader l'étymologie de leur nom. Nous le tirerons de la langue phénicienne, fondés ſur ce que Pauſanias le fait venir de l'Afrique (54) & ſur ce que la langue phénicienne a été longtemps en regne dans cette partie du monde. Nous penſons donc que le mot *Sybille* eſt le même que *Syba-el* ou *Subelium*, & qu'il ſignifie *retour de Dieu*, *période divin*, *révolution divine*, c'eſt-à-dire, la grande année, ou, comme on diſoit en Egypte, l'année *Eliaque*, ce qui ſignifie encore la même choſe qu'*année de Dieu*. Ce n'eſt pas que nous croyions que le période qui a fait l'objet des prédictions des ſybilles fût le période égyptien de 1460 ans, mais un période général quelconque pourvu qu'on le conçoive apocalyptique; dans ce cas les ſybilles n'ont point été des femmes, mais un nom de périodes, ou plutôt quelque titre de livre apocalyptique que l'on aura par la ſuite perſonnifié en donnant le nom de la doctrine à ceux ou à celles qui l'auront prêchée. Pauſanias parle d'une ſybille de Phénicie qu'il appelle *Saba* (55). Hyde penſe que *Sybille* eſt

(54) *Pauſanias. Lib. X. Cap.* 12.
(55) *Pauſanias. Phocid. Lib. X. Cap.* 12.

un non générique qu'on donnoit anciennement à toutes les prophéteſſes (56). Selon nous la ſybille n'eſt qu'un période perſonnifié, & c'eſt le période de mille ans, auſſi Ovide lui donne-t-il mille ans de vie (57), mais comme dans le ſyſtème des Romains on revenoit à la vie après mille ans, il n'eſt pas étonnant de voir dans Virgile & dans Horace que la ſybille eſt chargée de conduire les héros aux enfers & de les ramener (58). La fable qui fait deſcendre aux enfers & en revenir enſuite Bacchus, Orphée, Hercule, Théſée, Ulyſſe, Enée, ſemble indiquer que ces perſonnages étoient des régénérés, ſuivant le ſyſtème romain, ou des reſſuſcités. En effet Bacchus n'étoit que l'Oſiris égyptien régénéré, les autres Héros paſſoient tous pour des fils de dieux ou de déeſſes.

(56) *Hyde Cap.* XXXII. *p.* 388.

(57) Ovid. Métamorphoſ. *Lib.* XIV. *fab.* 3.

(58) Suivant Pauſanias. *Lib. X. Cap.* 12. la ſybille de *Cumes* s'appelloit *Demo*. le mot de *Cume* viendroit-il par hazard de *qumah* & *Ethecumah*, *ſurrectio* & *reſurrectio* ? *qum* ſignifie *ſurgere*, *ſtare*, ſe lever, être *ſtable*. *Demo* ne pourroit-il pas venir de *Dum* & *damam*, *ſilere*, *dumah*, ſilence, ſépulchre, enfer, eſpérance ?

CHAPITRE IV.

Des idées aſtronomiques des anciens ; des terreurs cauſées par les éclipſes, les cometes, & les autres phénomenes de la nature. De la cauſe des craintes que les météores excitoient dans les hommes.

I. MAINTENANT que nous pouvons nous flatter de connoître le génie de l'antiquité & l'eſprit de la plûpart de ſes fêtes & de ſes uſages, ainſi que celui qui régnoit dans les ouvrages pour leſquels elle avoit la plus grande vénération, il ne nous ſera point difficile de retrouver le principe des terreurs dont tous les peuples du monde ont été ſaiſis à la vue des éclipſes, des cometes, des météores, en un mot de tous les phénomenes extraordinaires. Faut-il chercher le principe de ces craintes dans la ſeule ignorance où les anciens étoient de la cauſe phyſique de ces événemens ou dans le ſouvenir & les impreſſions profondes qu'avoient laiſſés dans les cœurs des hommes les phénomenes qui avoient anciennement accompagné la deſtruction du monde ? Il n'eſt pas douteux que l'une & l'autre de ces cauſes n'aient concouru à faire trembler les nations : moins l'homme eſt éclairé, plus il eſt diſpoſé à la crainte ; mais c'eſt ſurtout à la derniere de ces cauſes qu'il faut recourir pour expliquer

les uſages ſouvent ridicules & bizarres que les peuples allarmés pratiquoient dans ces occaſions. Il eſt vrai qu'aucun peuple ne nous donnera les révolutions du monde & les impreſſions qu'elles ont faites comme le vrai motif de ces uſages ; mais n'avons-nous pas vu qu'il fut un temps où les légiſlations des peuples policés ont cru devoir cacher ſous l'ombre des myſteres une doctrine effrayante qu'elles jugerent peu propres au maintien des ſociétés ? Les légiſlateurs ſe contenterent de laiſſer au peuple ſes fêtes & ſes uſages, mais ils n'en expliquerent plus les motifs qu'à des hommes choiſis, & ils permirent qu'on donnât le change au vulgaire par des fables, des emblêmes & des allégories qui le laiſſerent dans l'ignorance des dogmes qu'on crut devoir dérober à ſes yeux. La police aima mieux l'amuſer par des cérémonies auxquelles on donna des explications plaiſantes ou ridicules, que de l'inſtruire de dogmes redoutables que le préjugé faiſoit peut-être croire à ceux-mêmes qui guidoient les autres.

C'étoit la doctrine des prêtres Etruſques, & c'eſt encore celle de toutes les prédictions qui annoncent la deſtruction de l'univers, que la fin des temps ſeroit précédée & annoncée par des phénomenes extraordinaires dans le ciel & ſur la terre : voilà la raiſon de cette terreur qu'ont eu tous les peuples du monde à la vue des phénomenes que l'on a appellés *les ſignes du ciel.* Cependant cette

raiſon n'étoit que ſecondaire ; ce n'avoit point été-là le motif de l'effroi des premiers hommes ; ce n'eſt que par la ſuite des temps qu'on a voulu lire dans l'avenir, & alors on n'y a vu que ce que l'on avoit déja vu dans le paſſé. Dans les premiers temps les metéores, les ténebres, les éclipſes, la défection des aſtres n'effrayerent les hommes que parce qu'ils leur rappelloient les anciens déſordres de la nature ; ce reſſentiment eſt enſuite devenu un preſſentiment qui a effrayé les peuples mêmes qui avoient le plus parfaitement oublié le ſouvenir du paſſé. La crainte des premiers hommes pouvoit être légitime & fondée, au moins étoit-elle excuſable ; mais celle des ſiecles poſtérieurs étoit inſenſée, déraiſonnable & dangereuſe au repos & au progrès de la ſociété. Il ne faut donc point chercher d'autre raiſon pourquoi la police ancienne enſeignant de reſpecter les uſages des peuples, en a peu-à-peu dénaturé les motifs, ou les a cachés tout-à-fait.

II. Les raiſons que les anciens nous ont donné de leurs uſages & de leurs craintes au temps des éclipſes, ne peuvent être d'aucun poids pour nous, elles ne nous préſentent aucun motif précis. C'eſt dans le Nord & dans l'Amérique que nous devons aller pour nous aſſurer que ces terreurs avoient pour motif les révolutions anciennes arrivées à notre globe & les déſordres de l'univers. On voit dans la fable VI de l'Edda, que les éclipſes ſont cauſées par un loup qui pourſuit ſans ceſſe

ceſſe le ſoleil & la lune ; ce loup les atteint quelquefois, il les obſcurcit alors, mais les deux aſtres lui échappent ; cependant la mythologie des Scandinaves leur apprenoit que tôt ou tard ces aſtres deviendroient la proie de leur ennemi ; le loup les ſaiſira tout-à-fait & ſans reſſource pour les hommes, il les dévorera, après quoi il baignera l'armée des dieux dans le ſang ; enfin le monde ſera détruit & renouvellé.

Si nous jettons nos regards ſur l'Amérique, nous verrons tout le Pérou en allarmes au temps des éclipſes. Le peuple pouſſoit alors des cris lamentables, on n'entendoit que des chanſons lugubres ſoutenues d'un bruit effroyable de trompettes, de cornets & de tambours ; à force de coups de fouets on faiſoit aboyer les chiens même ; l'idée générale étoit que le monde alloit finir & que les éclipſes annonçoient cet événement (1). Le dogme de la fin du monde avoit tant de force chez les Péruviens que comme ils s'imaginoient que cette fin qui arriveroit par le feu ſeroit précédée de pluſieurs années de ſtérilité, les grands formoient toujours d'amples magaſins de maïz pour ſubſiſter pendant la ſéchereſſe. Lorſque l'éclipſe étoit paſſée tout le monde ſe livroit à la joie la plus déſordonnée.

Nous voyons encore chez les habitans de l'Iſle Célebes des craintes qui avoient pour mo-

(1) Hiſtoire de la Conquête du Pérou. Tom. I. Chap. 1.

tif la deſtruction du monde; la tradition rappelle à ces peuples que les anciens déſordres de la nature avoient eu pour cauſe la querelle du ſoleil & de la lune; les éclipſes leur font craindre de ſemblables démêlés & leurs ſuites funeſtes; même dans les jours non ſujets aux éclipſes, ſi le ſoleil vient à être obſcurci par quelque nuage au moment où on lui adreſſe des prieres à ſon lever, on le croit irrité, & les inſulaires conſternés rentrent chez eux pour implorer leurs autres idoles (2).

On pourroit ſoupçonner que les anciens Egyptiens avoient les mêmes idées ſur les éclipſes & les regardoient comme des avant-coureurs de la ruine du monde. En effet ce Typhon qui avoit autrefois cauſé tant de malheurs, & qui devoit revenir un jour en cauſer de nouveaux, étoit regardé comme l'auteur des éclipſes; mais comme tous ces points de la théologie Egyptienne n'étoient point connus du vulgaire, on peut dire que le peuple d'Egypte, ainſi que tous ſes contemporains, ignoroit le vrai motif de ſes terreurs (3). En général les Anciens s'effrayoient des éclipſes, comme Pline le dit des Grecs & des Romains, ſans trop ſçavoir pourquoi (4). Ils ſe croyoient bien menacés de quelque grand malheur, mais on n'imaginoit point que ce

(2) Hiſt. Générale des Voyages.
(3) *Plutarch. de Iſide & Oſiride.*
(4) *Pline. Hiſt. Natur.* Lib. II. *Cap.* 12.

malheur dût intéreſſer tout l'univers ; on penſoit que les éclipſes préſageoient la mort des Rois ou des Grands, des maladies, des guerres, des calamités particulieres, mais on ne ſongeoit point à la deſtruction du monde ni au renouvellement de la guerre des Géans & de l'antique chaos. Les maux dont on étoit menacé ne regardoient qu'un prince en particulier, qu'une ville, qu'un empire, & même on ne croyoit les éclipſes occaſionnées que par quelque maléfice ou magie (5). Cependant les uſages que l'on pratiquoit alors ſans en connoître les motifs, indiquent clairement que ces terreurs avoient un motif plus général qui avoit été connu dans l'origine ; le peuple rempli d'allarmes ſe répandoit dans les rues & dans les places, muni de baſſins ou de chaudrons d'airain, de clochettes, de clairons, de trompettes, & prétendoit aller au ſecours de la lune en travail (*Lunæ laboranti*) (6). Avec tous ces inſtrumens on faiſoit un bruit exceſſif, dont on ne pouvoit pas rendre raiſon en diſant que cet appareil avoit pour objet d'effrayer & de combattre l'ennemi du monde, comme cela ſe faiſoit aux bacchanales & aux orgies ſans ſçavoir pourquoi. Plutarque dit que c'étoit pour rendre le mouvement à la nature. Enfin on crioit & l'on hurloit, on couroit çà

(5) *Plutarch. In Nicia. Idem in Emilio & Pelopida.*
(6) *Juvenal. Satyr.* VI. *vs.* 442.

& là comme dans les fêtes de Cérès avec des torches & des flambeaux. Quelques-uns tenoient leurs maiſons fermées comme dans les temps de triſteſſe & de deuil ; enfin tout le monde reſtoit pendant trois jours ſans rien entreprendre afin de voir ſi l'aſtre n'avoit ſouffert aucune altération ; & lorſque tout étoit rentré dans l'ordre accoutumé on finiſſoit par des ſacrifices (7).

Les uſages des ſauvages ſerviront à nous expliquer ceux de ces anciens, par la conformité que nous verrons entr'eux. Dans le temps des éclipſes les Lapons tirent contre le ciel ; les habitans du Paraguai décochent des fleches & crient de la maniere la plus effroyable tant que dure l'éclipſe ; d'autres peuples de l'Amérique non contens de pouſſer des cris lamentables, ont une danſe qu'ils ne peuvent ceſſer que lorſque l'éclipſe eſt finie. On retrouve les mêmes uſages chez les Canadiens & Hurons ; & rien, ſuivant l'auteur que je cite, ne retrace mieux que leurs uſages en cette occaſion ceux qui ſe pratiquoient aux bacchanales & aux fêtes de Cérès & d'Iſis. Dans la Nouvelle-Andalouſie un jour d'éclipſe eſt un jour de jeûne ; les femmes s'arrachent les chéveux & ſe déchirent le viſage ; elles croyent qu'alors la lune a été bleſſée par le ſoleil. Il en eſt preſque

(7) *Plutarch. in Emilio. Tacit. Annal. Lib.* I. *Senec. de Benef. Lib. V. Diodor. Lib.* XIII. §. 7.

de même d'un grand nombre de peuples d'Afrique qui au temps des éclipſes ſe croyent menacés de quelque danger inconnu (8).

Les idolâtres de l'Indoſtan ont des coutumes plus particulieres (9). Au moment où l'éclipſe commence ils ont ſoin de caſſer toute la vaiſſelle de terre qui leur ſert dans leur ménage, ce qui produit un très-grand bruit; quoique ce bruit ſoit conforme à celui que nous avons vu faire à d'autres nations avec des inſtrumens militaires, je ne crois pas qu'il faille en confondre les motifs. Les Indiens briſent peut-être leurs uſtenſiles dans l'idée où ils ſont que le monde va finir, alors ce ſeroit dans la même vue que les Mexicains à qui nous avons déja vu pratiquer la même choſe à la fin de chaque ſiecle. C'eſt de la même maniere qu'il faut expliquer l'uſage ſemblable qui ſe pratique chez le Mogol dans ces jours d'éclipſe ou tous les peuples du monde ont cru la nature en danger. Il paroit vraiſemblable que le bruit que faiſoient les anciens de notre hémiſphere avec leurs uſtenſiles, mais ſans les briſer, procédoit d'un même principe dont l'économie avoit adouci les ſuites. Les autres uſages que les idolâtres du Mogol joignent à

(8) V. Cérém. relig. Tom. VI. Coréal. Tom. I. Lafiteau. Mœurs des Sauvages. Tom. I. p. 227. Labat. Voyage d'Ethiopie Tom. I. p. 265.

(9) Voyages de Tavernier. Tom. IV. Livre 3. Chap. 14.

celui dont on vient de parler, répondent parfaitement à ce principe caché; chez eux un jour d'éclipſe eſt précédé de trois jours de purification, de pénitence & d'aumônes; on vient de toutes parts ſe plonger dans le Gange & dans les rivieres du pays dont les eaux ſont réputées ſacrées; on y reſte tant que dure l'obſcurité en priant & en faiſant divers ſignes qui marquent l'inquiétude autant que la dévotion; enſuite on ſe revêt d'habits tout neufs & l'on donne les anciens aux pauvres, toutes ces pratiques valent une indulgence pléniere qui lave tous les péchés commis, & qui renouvelle l'homme ainſi que la nature (10). On voit donc que ces différens uſages ont la religion pour bâſe: auſſi les mahométans, les Malabares & beaucoup d'autres peuples ſont obligés par leurs loix ou leurs uſages, de prier Dieu & de ſe purifier particuliérement aux jours d'éclipſe, parce que ces jours ſont regardés comme des jours de juſtice & de ſévérité (11).

Au Tonquin les jours d'éclipſe on ſonne les cloches, on frappe ſur des tambours, & l'empereur fait mettre tous les ſoldats ſur les armes pour ſecourir les aſtres en travail (12). Les habitans de l'iſle de Ternate ſont

(10) Voyages de Bernier, & Lettres édifiantes, Tom. X. p. 37.

(11) Reland de la religion Mahométane. p 39. Voyages de Chardin. Tom. V. Cérém. relig. Tom. V.

(12) Hiſt. Génér. de l'Abbé Lambert. Tom. IX. p. 220.

perſuadés qu'aux éclipſes du ſoleil & de la lune, le roi, ou quelqu'un de ſes parens, eſt menacé de mort : voilà pourquoi ils font de grands hurlemens. S'il n'arrive aucun des accidens que l'on avoit prévus, on fait après l'éclipſe une grande fête & une proceſſion ſuivie par un jeune homme en habits royaux accompagné d'une cour nombreuſe & très-parée (13).

Dans les plus anciens temps de la monarchie chinoiſe on regardoit les éclipſes comme des avertiſſemens du ciel. „ Le ſoleil s'eſt éclip-„ ſé, diſoit l'empereur *Ven-ti*, quel avertiſ-„ ſement n'eſt-ce pas pour moi ! Tout invin-„ cible qu'eſt l'Etre ſuprême, il eſt proche, „ il ne faut point ſe relâcher de ſon ſer-„ vice „ (14). En conſéquence ce monarque exigea qu'à cette occaſion on l'avertit de ſes fautes. Quoique les Chinois ſoient très-inſtruits des cauſes des éclipſes, ils n'en ſuivent pas moins les uſages des autres peuples ; partout la ſuperſtition & la terreur l'emportent ſur le raiſonnement ; ces uſages ſont même plus ſolemnels chez eux que partout ailleurs. Le tribunal d'aſtronomie préſente à l'empereur le calcul de l'éclipſe pluſieurs mois avant qu'elle arrive, on envoie ce théme par tout l'empire ; au jour de l'éclipſe le tribunal fait afficher ſa nature & ſa

(13) Voyages de la comp. des Indes Tom. I.
(14) Duhalde. Hiſt. de la Chine. Tom. II. p. 495.

durée. Les Mandarins de tous les ordres ſont avertis de ſe rendre dans la cour du tribunal : dès que l'éclipſe commence ils ſe jettent à genoux, frappent la terre du front, & ſur le champ on entend un bruit affreux de tambours & de timbales dans toute la ville. Tel eſt le reſpect que les Chinois ont pour leurs uſages les plus frivoles. Cette cérémonie ſe fait au même inſtant dans la capitale & dans tout l'empire, en un mot une éclipſe eſt une affaire d'état à la Chine (15). Cependant ce cérémoniel qui fait regarder un pareil phénomene comme important, le rend quelquefois très-dangereux par ſes ſuites & par les préventions des peuples. Les Chinois ont un livre appellé *Chen-chou* que le tribunal des mathématiques conſulte à l'occaſion des éclipſes & des autres phénomenes pour ſçavoir ce que le ciel demande. Quelquefois ce livre ordonne de détrôner le tyran; quelquefois il enjoint au prince de ſe corriger & de changer de conduite; enfin il preſcrit quelque réforme ſoit générale, ſoit particuliere dans le gouvernement. Ainſi la prévention où l'on eſt que l'éclipſe menace de quelques maux en fait naître ſouvent de réels. Voilà quel eſt le danger de traiter ſérieuſement les préjugés des peuples & de laiſſer ſubſiſter des livres qui contiennent des prophéties menaçantes. Nous voyons qu'une

15) Duhalde. Tom. IV. p. 229.

fois les aſtronomes Chinois complimenterent un empereur ; & le féliciterent ſur ce qu'une éclipſe qu'ils avoient annoncée n'étoit point arrivée : ils lui diſoient que le ciel avoit voulu lui épargner ce malheur (16).

La politique des Romains à l'égard des livres ſybillins étoit plus prudente que celle des Chinois à l'égard du *Chen-chou*. Au reſte ce livre ne peut être ou n'a dû être dans ſon principe qu'un livre apocalyptique pareil à celui des ſybilles, dans lequel la deſtruction & le renouvellement du monde étoient annoncés par les météores ; & peu-à-peu comme dans l'Occident, les révolutions que ce livre chinois annonçoit ſe ſont changées en révolutions politiques, & ſont devenues fatales aux peuples & à ceux qui les gouvernoient. C'eſt ainſi qu'il convient d'expliquer les idées ſouvent contradictoires attachées aux mêmes uſages & aux mêmes opinions. Tantôt nous voyons les éclipſes annoncer la mort d'un prince & la deſtruction d'une monarchie ; tantôt nous voyons qu'elles annoncent la naiſſance d'un héros & la fondation d'un empire : d'où cela vient-il ? C'eſt que dans toute doctrine apocalyptique rien n'eſt ſi proche de la deſtruction du monde que ſon renouvellement, ce ſont deux faits inſéparables, c'étoit-là le ſyſtème univerſel des anciens, & c'eſt-

(16) V. Mém. de l'Acad. des Sciences, Tom. VIII. p. 284. & l'Hiſt. générale des Voyages. Tom. VII. p. 539.

là la raiſon pourquoi les mêmes ſignes annonçoient quelquefois des événements heureux & malheureux dont on ſe réjouiſſoit chez un peuple tandis qu'on s'en affligeoit chez un autre. Cela dépendoit d'un aſpect ſous lequel on s'étoit habitué à enviſager ces ſignes : il eſt certain qu'en les enviſageant du côté de la religion l'on a pu quelquefois s'en réjouir puiſque les maux qu'ils prédiſoient devoient être ſuivis d'une vie plus heureuſe, en un mot d'un âge d'or, mais il faut avouer qu'une terreur toute charnelle l'emporta le plus ſouvent ſur cette attente flatteuſe ; nous verrons plus de peuples conſternés & rendus malheureux par les ſignes du ciel, que nous n'en verrons de réjouis, à moins que ce ne ſoit chez des peuples ou dans des ſectes fanatiques ; dont on ſçait cependant que les ſaillies finiſſent toujours par être dangereuſes.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à ce principe qu'il faut rapporter la tradition ou plutôt la fable qu'avoient les Romains ſur l'éclipſe du ſoleil qui avoit accompagné la naiſſance de Romulus, ſur celle qui avoit annoncé ſa mort & ſur celle qui avoit préſidé à la fondation de Rome (17). Il faut mettre ces éclipſes au

(17) *Dionyſ. Halicarnaſſ. Lib. I. Cap.* 17. *& Lib.* II. *Cap.* 14. *Plutarch. de fortun. Romanor. Voſſ. Lib.* II. *Cap.* 20. Les Romains avoient une fête appellée *Populifugium*, dans laquelle ils célébroient l'enlevement de Romulus : elle tombait au 7 de juillet ; on alloit ſacrifier hors de la ville

rang des conjonctions aſtronomiques ou des autres phénomenes que les hiſtoriens chinois ont aſſez ſouvent ſuppoſé dans le ciel au renouvellement de leurs dynaſties. Chez l'un & l'autre peuple le principe de ces menſonges eſt toujours cette idée qu'il doit arriver des changemens ſur la terre dès qu'il en arrive au ciel, ce qui a conduit les anciens écrivains à ſuppoſer des changemens aſtronomiques lorſqu'il en arrivoit de politiques ſur la terre.

III. Les inconvéniens de ce dogme ſe firent ſouvent ſentir aux anciens peuples, quoiqu'il n'y eût rien de motivé dans leurs terreurs. Les Lydiens & les Medes ſe faiſant la guerre depuis pluſieurs années, furent ſurpris par une éclipſe de ſoleil au milieu d'une bataille; ce phénomene épouvantant les deux parties, ils ſe retirerent & firent promptement la paix (18). Lorſque Nicias ſe préparoit à faire une retraite devenue néceſſaire, une éclipſe de lune arrêta ce général; & les

---

auprès d'un marais en criant, en s'appellant les uns les autres par ſon nom & en imitant la terreur du peuple qui prit la fuite ce jour-là. On régaloit les dames Romaines ſous des berceaux de branchages; les ſervantes étoient de la fête, & feignoient de ſe battre entr'elles. Cette fête reſſemble à celle de la défaite du ſerpent Python à Delphes, à celle des Tabernacles, enfin aux Saturnales, aux Bacchanales & aux autres fêtes commémoratives dont nous avons ci-devant parlé. V. *Plutarch. in Romul.*

(18) *Herodot. Lib. I. Diodor. Lib. XIII. Plutarch. in Nicia.*

devins lui dirent de ſuſpendre ſon voyage ; en attendant il fut battu, fait priſonnier ; & mis à mort au grand détriment des affaires d'Athénes, dont la puiſſance fut anéantie en Sicile ; c'eſt à cette occaſion que Plutarque s'écrie que *les ténèbres de la ſuperſtition ſont plus à craindre que celle des éclipſes.*

Sans l'adreſſe de Périclès les Athéniens manquoient une expédition néceſſaire par une éclipſe de ſoleil qui arriva au moment de l'embarquement. Pelopidas n'eut point tant de pouvoir ſur l'eſprit des Thébains ; perſonne ne voulut le ſuivre dans une pareille circonſtance ; ce général obligé de partir avec trois cent hommes ſeulement, périt malheureuſement à la bataille de Cynocéphale (19).

La foibleſſe de Nicias ou des devins qui l'engagerent de laiſſer écouler un mois entier pour revoir à la lune prochaine ſi cet aſtre n'avoit point ſouffert, peut ſervir à nous expliquer pluſieurs uſages des anciens aux jours des nouvelles & des pleines lunes, lors même qu'il n'y avoit point d'éclipſe : comme ce ſont-là les ſeuls jours du mois où arrivent les éclipſes, il n'eſt pas étonnant qu'ils fuſſent aſſez ſouvent réputés funebres & malheureux : Cette opinion entrainoit frequemment les mêmes uſages qu'aux jours d'éclipſes. Au déclin de la lune on étoit dans l'inquiétude de ſçavoir ſi elle arriveroit à

(19) *Plutarch. in Pericl. & Pelopid.*

ſon plein. En effet comment expliquer autrement cette ſuperſtition, particuliere aux Lacédémoniens, de n'oſer jamais ſe mettre en marche avant d'avoir vu la pleine lune ? C'étoit chez eux une loi fondamentale ; dès les premiers temps Eurotas, leur troiſieme roi, les ayant forcés à ſe battre avant la pleine lune, ſon armée ainſi violentée fut battue & ſe noya de déſeſpoir. Cette opinion changée en loi leur fit encore dans la ſuite refuſer de marcher contre les Perſes & de ſe trouver à la glorieuſe journée de Marathon parce qu'il auroit fallu partir trois jours avant la pleine lune (20). Les anciens eux-mêmes ſe moquoient de cette ſuperſtition qui a fait paſſer en proverbe *les lunes lacédémoniennes*; mais tous ces anciens qui s'en moquoient n'avoient-ils pas eux-mêmes *les cris d'Hecate* qu'on appelloit dans les carrefours lors des renouvellemens des lunes, uſage qui n'avoit lui-même d'autre principe que la même inquiétude ſur le ſort de la lune.

On voit dans Strabon que chez les Celtibériens chaque famille s'aſſembloit à toutes les pleines lunes pour courir & danſer toute la nuit à la porte des maiſons, invoquant le *Dieu ſans nom* (21), c'eſt-à-dire le mauvais principe, car c'eſt lui que les anciens déſignoient ſous les noms de *Thyphon* de *Vejovis*, de *De-*

(20) *Herod. Lib. IV. Pauſanias in Attich. Cap.* 28.
(21) *Strabon. Lib.* II.

morgon, & de *Dieux inconnus*, parce que n'oſant prononcer leurs noms ils s'étoient à la fin oubliés. Nous avons vu que les Caraïbes avoient une danſe ſemblable mais ſeulement aux jours d'éclipſe : les Celtibériens ne pouvoient donc avoir comme eux qu'un motif de terreur dans cet uſage, & c'eſt ce que confirme l'invocation du Dieu ſans nom qu'ils adoroient alors. C'eſt donc à cette inquiétude ſur les phaſes de la lune qu'il faut ramener ces uſages ainſi que toutes les aſſemblées nocturnes des femmes ſuperſtitieuſes de nos premiers ſiécles, qui ont donné lieu aux fables des *ſorcieres* & de leurs *ſabbats*. Mais nous n'en ſommes point encore aux uſages qui ont eu rapport au retour & au renouvellement des périodes.

IV. Revenons aux phénomenes extraordinaires. Les éclipſes qui par une ſuite des terreurs primitives ont fait faire tant d'extravagances aux anciens peuples, & qui ont influé ſur les événemens politiques, ont au moins ſervi à conſtater quelquefois certains points fixes de l'hiſtoire. Comme ces événemens intereſſoient beaucoup les hommes, & comme par une ſuite de leur délire ils donnoient lieu à des changemens ou à des événemens politiques, les hiſtoriens ont été obligés d'en faire mention, il n'eſt guère de peuples dont les éclipſes ne ſervent à juſtifier ou à démentir les annales ; les époques des Grecs & des Romains ſont ſouvent fixées par ces phénoménes, & ſi nous avions le

bonheur de poſſéder les anciennes annales de l'Egypte & de l'Aſie, nous aurions ſans doute dequoi fixer beaucoup mieux la chronologie : on eſt aſſuré que ces peuples de même que les Chinois, conſignoient dans leurs archives tout ce qui ſe paſſoit d'extraordinaire dans le ciel comme ſur la terre.

C'eſt-là ce qui doit faire paroître très-extraordinaire le ſilence des livres Hébreux ſur les éclipſes, quoique leur hiſtoire embraſſe une grande continuité de ſiecles ; deux ou trois de ces phénomenes, s'ils les euſſent conſignés dans leurs antiques annales, ſerviroient aujourd'hui à terminer tant de petits différens qui partagent ſi fort tous nos chronologiſtes ; mais malheureuſement le mot d'éclipſe ne ſe trouve pas une fois dans leur langue ; l'on ignore par conſéquent quelle impreſſion ces phénomenes faiſoient ſur eux, les uſages qu'ils pratiquoient en pareil cas ; cependant il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils n'en euſſent point reçu, ſoit de leurs ancêtres, ſoit des peuples voiſins dont ils aimoient tant à copier les uſages. Jérémie leur diſoit pourtant : N'ayez point peur de ces ſignes du ciel que toutes les nations redoutent (22) : ce qui ſembleroit au moins indiquer en général, ſi ce n'eſt point pour les éclipſes en particulier, que les Hébreux partageoient les terreurs que ces phénomenes cauſoient aux

(22) Jérémie. Chap. X. vs. 2.

autres nations. Le ſilence de leur premiere législation à cet égard ſemble indiquer ce que nous avons apperçu ailleurs, qu'elle avoit eu pour objet de les diſtraire de toutes les idées funebres & effrayantes ; auſſi n'eſt-ce que dans les ouvrages poſtérieurs à cette loi que quelques auteurs ont cru remarquer quelle étoit la façon de penſer des Hébreux ſur les éclipſes. Ils ont donc obſervé que dans Ezéchiel l'obſcurciſſement du ſoleil & de la lune eſt donné comme un ſigne de la mort du roi d'Egypte (23). Joël donne le même phénomene pour annonce d'une grande ruine & même pour celle de la fin des temps. On ſe contentera donc de remarquer que ces prophéties ſemblent indiquer que les Hébreux avoient ſur les éclipſes des idées fort analogues aux autres nations ; on ne peut rien dire de poſitif ſur les uſages qu'ils obſervoient dans ces occaſions, puiſque ni leurs hiſtoires, ni leur tradition orale ne nous apprennent rien à ce ſujet ; d'ailleurs les Juifs étoient dans le même cas où les Grecs & les Romains ont été ſi longtemps d'ignorer la cauſe phyſique de ces phénomenes ; ils ſe contentoient de dire que les aſtres ne donnoient plus leurs lumieres auſſitôt que Dieu le leur défendoit, & qu'ils la rendoient auſſitôt que Dieu

(23) Ezéchiel. Chap. XXXII. vs. 7. Joël. Chap. II. vs. 10 & Chap. III. vs. 1 & 15.

Dieu le leur ordonnoit (24), raiſonnement théologique & religieux qui peut encore nous expliquer les ſacrifices & les prieres que les anciens faiſoient à l'occaſion des éclipſes & des ſignes du ciel.

V. Il n'eſt point douteux que l'apparition des cometes n'ait été pour les anciens l'occaſion des plus grandes allarmes. Dès le temps d'Homere les comètes n'anonçoient que de fâcheux préſages, & tous les poëtes nous en parlent comme d'un phénoméne lugubre qui annonçoit la deſtruction des royaumes, & que l'on ne voyoit jamais impunément. Pline nous dit que du temps de Typhon il parut une terrible comète qui préſageoit les affreuſes calamités dont ce monſtre couvrit la terre (25).

L'Amérique nous fournit des exemples de pareilles terreurs. Au Pérou Atabalipa préſagea qu'il périroit bientôt un grand prince parce qu'il avoit vu une comète; la cruauté des Eſpagnols vérifia pour cette fois cette prédiction dans ſa perſonne. Dans la Nouvelle-Andalouſie les comètes cauſoient aux peuples la plus grande frayeur, & l'on faiſoit pour les chaſſer les mêmes cris & le même bruit qu'on faiſoit ailleurs pour les éclipſes (26). Lorſqu'une comète paroit en Corée, le roi

(24) Job. Chap. IX. vs. 7. & XXXVI. 32.
(25) *Plin. hiſt. natur. Lib.* II. *Cap.* 15.
(26) Conquête du Pérou & Coréal. Tom. I.

du pays fait doublèr la garde dans ſes ports, ordonne à ſes troupes de ſe tenir pretes, & fait munir ſes fortereſſes comme s'il craignoit une invaſion (27).

La triſte opinion qui faiſoit naître ce phénomene n'étoit pas cependant toujours la même quelquefois on regardoit les comètes comme d'heureux ſignes. Ce fut, dit-on, une comète qui annonça la naiſſance de Mithridate & qui fit connoître qu'il ſeroit un des plus grands capitaines de ſon ſiécle. En effet ces ſignes du ciel ne pouvoient annoncer la deſtruction ou la mort de quelque roi ou de quelque empire ſans annoncer en même temps de nouveaux rois & de nouveaux empires. Ainſi la crainte & l'eſpérance n'avoient qu'un même principe; & nous verrons toujours chez les anciens la contrariété qui en réſultoit ſans ceſſe dans leurs uſages & dans leurs opinions.

VI. Des phénomenes bien plus communs que les éclipſes & les comètes étoient pour les anciens des préſages tantôt heureux & tantôt malheureux. Les Etruſques avoient ſur le tonerre une doctrine très-profonde, ils diſtinguoient les foudres de *Conſeil* d'avec les foudres *d'autorité* & *d'arrêt*; les foudres *monitoires*, *poſtulatoires*, *confirmatoires*, *auxiliaires*, *hoſpitalieres*, étoient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuſes*, *peſtiferées*,

(27.) Hiſt. Générale des Voyages. Tom. VI. p. 530.

meurtriſſantes, *menaçantes*, *royales*, &c. On voit que ce pompeux galimathias devoit contribuer à rendre la ſcience des prêtres plus terrible (28). Mais ce n'eſt pas là le premier principe des terreurs que cauſoit le tonnerre; les prêtres ont pu quelquefois les entretenir ou les augmenter pour leur intérêt, mais il faut leur rendre la juſtice de dire que ce ne ſont point eux qui ont donné naiſſance à ces terreurs, & que ſouvent eux-mêmes ils les ont partagés avec le peuple, s'ils diſoient que les phénomenes & les météores en général annonçoient le renouvellement des différents âges du monde, cette doctrine, comme on a vu, ne leur étoit point particuliere, elle étoit univerſelle; elle avoit pour baſe l'attente de la fin des temps annoncée par les mêmes phénomenes qui avoient autrefois concouru à la deſtruction du monde.

Chez les Scandinaves ou Celtes habitans du Nord on croyoit que les coups de tonnerre étoient des coups de maſſue que le Dieu Thor lançoit ſur les Géans (29). Ce langage eſt le même que celui des Perſans modernes qui croient que les étoiles errantes ſont des coups de foudres que les anges

(28) *Senec. Quæſt. Natural. Lib. II. Plin. Hiſtor. Natur. Lib. II. Cap.* 52. Chaque fois qu'il tonnoit à Rome on indiquoit une fête pour appaiſer les dieux. V. *Macrob. Lib. I. Cap* 16.

(29) Edda. Fable *II.*

lancent dans les autres régions contre les démons qui s'efforcent de rentrer au ciel, opinions qui toutes ſont également ſorties des peintures allégoriques des anciennes révolutions de notre globe. A chaque coup de tonnerre les Braſiliens regardent le ciel en tremblant & en ſoupirant, ils croient que c'eſt *Agnian* ou le mauvais eſprit qui menace de les frapper (30). En Circaſſie, dès qu'il tonne les habitans ſortent des villages, & toute la jeuneſſe ſe met à chanter & à danſer en préſence des anciens (31). Si ces danſes & ces chants n'ont point été funebres ou guerriers dans leur principe, il faut croire que la joie de ces peuples eſt fondée ſur ce qu'ils prennent le tonnerre comme un préſage heureux, idée conforme à celle des Perſes & d'un grand nombre des peuples anciens qui croyoient que la foudre rendoit ſacré ce qu'elle frappoit, parce que chez les Mages le feu étoit regardé comme l'emblême de la divinité (32). Peut-être chez les Circaſſiens comme chez les Juifs le tonnerre annonce-t-il l'arrivée du grand monarque : en effet on dit que ces derniers ouvrent leurs fenêtres dès qu'il tonne ; cet uſage eſt, dit-on, fondé ſur ce que ce peuple toujours aveugle, après avoir méconnu le

(30) Voyages de Coréal.
(31) Voyages de Tavernier.
(32) *Hyde de religione Perſar. Cap. I.*

Meſſie, l'attend encore & le confond avec le Juge ſouverain de la fin des temps, dont l'arrivée ſera précédée de phénomenes & de météores. Chez les mêmes Circaſſiens un homme tué par le tonnerre eſt cenſé avoir reçu de Dieu une grande faveur; ſi le tonnerre eſt ſimplement tombé ſur ſa maiſon, lui & toute ſa famille ſont nourris pendant un an aux dépens du public.

VII. Ce n'étoit que pour les Hébreux que l'arc-en-ciel étoit un heureux préſage, nous voyons dans la genèſe qu'il leur annonçoit que le monde ne ſeroit plus détruit par un déluge. Chez toutes les autres nations l'arc-en-ciel au contraire étoit conſidéré comme un ſigne de pluie & de temps fâcheux : c'eſt pour cela ſans doute qu'on en avoit fait la meſſagere de Junon, cette déeſſe acariâtre & jalouſe qui, perpétuellement en querelle avec Jupiter, avoit fait tant de mal aux mortels. On regardoit donc Iris comme la meſſagere de la diſcorde. Philon dit dans Euſebe qu'Iris étoit le ſigne de la tempête (33).

Les feux qui voltigent autour des mâts & des agrêts des vaiſſeaux, étoient auſſi pour les anciens des ſignes remarquables : ils leur avoient donné le nom de *Dioſcures*, & les avoient perſonnifiés ſous celui de *Caſtor* & de

(33) *V. Voſſius de Idol. Lib. III. Cap.* 13. *Euſeb. Præparat. Evangel.*

Pollux. Si l'on voyoit les deux feux on regardoit cela comme un ſigne de beau temps ; lorſqu'il n'en paroiſſoit qu'un ſeul, on s'attendoit à une tempete prochaine ; cette opinion ſubſiſte encore chez les modernes, l'objet n'a fait que changer de nom.

Chez les peuples de l'ancien nord l'arc-en-ciel annonçoit la future défaite des dieux ; il devoit ſervir de pont aux Géans qui devoient alors les aller attaquer dans leur ſéjour ; en attendant, l'entrée de ce pont fatal étoit gardée par un dieu qui l'avoit embraſé, ce qui fait la bande de rouge que nous appercevons dans l'arc-en-ciel.

On trouve dans les idées des anciens ſur Caſtor & Pollux des veſtiges confus d'une attente vague & indéterminée : on prétendoit que ces jumaux vivoient alternativement ; lorſque Pollux perdoit la vie, Caſtor la recouvroit, & dès que Pollux revenoit au monde Caſtor rentroit dans l'empire des morts. Cette tradition laiſſoit les hommes dans une attente continuelle de l'un ou de l'autre de ces Héros, enſorte que tous les ans à Rome on faiſoit promener deux chevaux dont l'un étoit monté par un cavalier, & l'autre ſellé & bridé étoit mené en main comme pour aller chercher le cavalier qui lui manquoit (34). Cette cérémonie bizarre ſeroit inexplicable, ſi les Perſans qui attendent deux de leurs

(34) *Virgil. Æneid. Lib. VI.* Mythologie de Bannier.

prophêtes à la fin des temps, n'avoient pas auſſi l'uſage de leur tenir des chevaux tout prêts, & de les promener par la ville tous les vendredis, jour auquel, ſelon leur religion, doit ſe faire le jugement dernier. Il eſt bon d'expliquer ainſi l'ancien par le moderne, parce que les folies des modernes ont toujours leur origine dans quelque folie plus ancienne.

Cette attente vague donna lieu chez les anciens à divers événemens plus ou moins extraordinaires ou même tragiques occaſionnés par de prétendues apparitions de ces êtres chimériques; on vit Caſtor & Pollux combattre à la tête des Locriens, pour les rendre vainqueurs de l'armée des Crotoniates. Les Meſſéniens ſçurent auſſi profiter de ces idées au préjudice des Lacédémoniens: Ils choiſirent pour cela le jour où ces derniers célébroient la fête des Dioſcures, & firent partir deux jeunes hommes habillés & montés comme ces divinités; ceux-ci ſe rendirent au lieu de la fête, & tandis que les Lacédémoniens ſurpris & joyeux de la deſcente de ces dieux s'empreſſoient de ſe proſterner à leurs pieds, nos deux guerriers ſe jetterent au milieu de la foule & après avoir maſſacré à leur aiſe & ſans riſque, ils ſe ſauverent chez ceux qui les avoient envoyés (35). Cette mépriſe des Lacédémoniens vient du même principe que

(35) *Juſtin. Lib. XX. Cap* 3. *Pauſanias in Lacon.*

celle qui fut fatale aux Juifs que l'on a vu ſi ſouvent les dupes d'une multitude d'impoſteurs qui ſçurent profiter de l'attente où ils ſont de la venue d'Enoch, d'Elie & du Meſſie; il eût fallu traiter ces impoſteurs de la même maniere que l'on nous dit que l'on traite Caſtor & Pollux aux Moluques, c'eſt-à-dire les chaſſer à coups de baton, puiſque ce dogme & ſes ſuites doivent les faire regarder comme des ennemis du genre humain (36).

VIII. On ſent bien que les tremblemens de terre ont dû dans tous les temps effrayer les hommes : il n'eſt point néceſſaire de remonter aux anciennes révolutions de la terre pour chercher l'origine de la doctrine, auſſi ne voulons-nous point inſiſter ſur cet article. Des raiſons très-prochaines ont dû remplir l'homme de terreurs toutes les fois qu'il a vu ſon ſéjour ébranlé & ſon exiſtence menacée; ces événements ſont très-ſouvent la fin du monde pour un grand nombre d'infortunés. Cependant pour tous ceux qui ſont remplis des idées apocalyptiques de la ruine totale du monde, les tremblemens de terre ſont, ainſi que les ſignes du ciel, les avant-coureurs de cette terrible cataſtrophe ; ils ſont également annoncés dans toutes les prophéties de ce genre. Ainſi c'eſt dans ces funeſtes inſtans que la politique doit faire des

(36) Lettres édifiantes. Tom. XI.

efforts pour écarter les ſuites de la terreur & pour railler la ſociété ; en dépit des prédictions des fanatiques qui abondent toujours dans les temps de calamités, pendant leſquelles les peuples ne ſont que trop diſpoſés à les écouter ; ces enthouſiaſtes cauſent alors ſouvent dans les eſprits une révolution & des ébranlemens plus nuiſibles que les tremblemens de terre ne peuvent faire dans les lieux qu'ils agitent.

Au reſte les tremblemens de terre étoient toujours regardés chez les anciens comme des ſignes malheureux. L'armée des Lacédémoniens en ayant eſſuyé un dans le camp de ſon rendez-vous, au commencement d'une campagne, on la licencia ſur le champ & les ſoldats furent renvoyés dans leur province (37). A Rome les pontifes ordonnoient en pareil cas quelque fête extraordinaire, mais on ne diſoit pas le nom du Dieu qu'il falloit invoquer, de peur que les vœux ne s'adreſſaſſent à quelque Dieu qui ne pût pas y remédier ; ainſi on diſoit en parlant à cet être, ſoit Dieu, ſoit déeſſe, (38) (*ſi Deo, ſi dea*) c'étoit-là la formule. Jamais, ſelon Pline, on ne vit de tremblement à Rome ſans qu'il ne fût ſuivi de quelque grand malheur pour l'état (39).

(37) *Diodor. Lib. XII.* §. 24.
(38) *Aul. Gell. Lib. II. Cap.* 28.
(39) *Plin. Hiſt. Natur. Lib. II. Cap.* 84.

IX. Il en étoit de même des orages, des tempêtes, des ouragans, & des mouvemens inusités dans la nature de toute espece; tout ce qui arrivoit d'extraordinaire dans l'air ou sur la terre préſageoit quelque choſe; les ſingularités qui ſe montroient même dans le regne animal, étoient des avis du ciel; un chien à deux têtes, une poule à quatre pattes, un hermaphrodite, mettoient toute une nation en rumeur, arrêtoient ou ſuſpendoient ſes plus grandes entrepriſes.

Les Thraces, comme on a déja dit ailleurs, ſe rangeoient en bataille dans les temps d'orage, & tiroient des fleches contre le ciel; ils crioient à haute voix qu'ils n'avoient point d'autre Dieu que Zamolxis, & qu'ils n'en vouloient point d'autre. Auroient-ils tenu ce ſingulier langage, s'ils n'euſſent cru que les oracles annonçoient un nouveau Dieu qui étoit à craindre pour eux? Quel pouvoit être ce Dieu ſinon le juge & le deſtructeur que les nations attendoient à la fin des temps, & dont les orages & les tempêtes devoient former le cortege? Ceci nous expliquera la réponſe que font dans Suétone les devins conſultés ſur quelques phénomenes: ils dirent que la nature étoit en travail, qu'elle alloit enfanter un roi pour le peuple Romain, & que par conſéquent elle alloit changer la face de l'état, ce qui allarmoit les eſprits des républicains, & enfloit le cœur des ambitieux.

Chez les anciens Bretons & les Celtes, les

orages annonçoient la mort des grands hommes, des héros & des démons, & réciproquement la mort des grands hommes occaſionnoit des orages & des changemens dans la nature (40). Que pouvoit-il réſulter de telles idées, ſinon ce qu'on voit dans de certains pays de la Tartarie, où lorſqu'il arrive quelque calamité extraordinaire, quelque pluie ou quelque vent nuiſibles, on détrône le prince régnant, pour en prendre un autre (41)? Cet uſage reſſemble à celui du Congo où on rend le monarque reſponſable des maux naturels qui affligent les peuples (42). Les Lacédémoniens avoient encore un uſage de la même nature: à la fin de chaque période de neuf ans les éphores ſe tranſportoient la nuit en raſe campagne pour examiner le ciel; s'ils y appercevoient quelque ſigne tel qu'un feu follet ou une étoile errante, c'étoit une marque que le ciel étoit mécontent du prince, que l'on dépoſoit en conſéquence (43).

Telles étoient les ſuites politiques de ces météores, tandis qu'ils ne devoient avoir que des ſuites naturelles. Les craintes des peuples n'avoient d'autre mobile que le ſouvenir des calamités paſſées qui dans l'origine avoient

(40) *Euſeb. Præparat. Evangel. Plutarch. de oraculis quæ ceſſarunt.*
(41) Hiſt. des Huns. Tom. II. p. 79.
(42) Giſt. Général. des Voyages. Tom. V. p. 6.
(43) *Plutarch. in Agi & Cleomen.*

donné lieu à un preſſentiment des malheurs à venir. C'eſt ce qu'Horace nous apprend clairement à l'occaſion de divers événemens fâcheux : on craignoit que le ſiecle de Deucalion & de Pyrra ne revînt (44) : ce ſiecle où le monde avoit été détruit & effrayé par tant de phénomenes terribles. Qui ne ſeroit étonné de voir combien une pareille crainte avoit changé de nature, & quelle multitude d'événemens funeſtes à la ſociété elle a fait naître dans les monarchies & dans les républiques !

A la Chine tous les météores & phénomenes ſont pris en mauvaiſe part. Dès qu'on voit un parélie, on dit qu'il y aura deux empereurs, toutes les nouveautés qui paroiſſent au ciel ſont regardées comme des marques de la colere céleſte contre le prince & ſes miniſtres ; alors pour peu que les Chinois ſoient mécontens, l'on ne voit que des écrits ſatyriques, on n'entend que des diſcours ſéditieux. Il peut bien être vrai qu'on ait vu quelques ſignes dans le ciel, mais on les exagere, chacun les décrit à ſa façon, & la nation croit enfin que la dynaſtie régnante va finir, que le ciel lui-même ſe déclare ; l'enthouſiaſme, toujours contagieux, gagne de proche en proche, le tumulte s'é-

(44) . . . . . *Grave ne rediret*
Sæculum Pyrrhæ nova monſtra queſtæ.
HORAT. LIB. I. OD. II.

leve, & ſi l'on n'y remédie, c'eſt un torrent qui entraîne tout (45). On diſtingue de même qu'ailleurs dans ce pays des ſignes heureux & malheureux : les conjonctions des planetes ſont d'un bon augure pour le prince: on en ſuppoſe s'il n'y en a point de réelles ; chacun alors va complimenter le ſouverain ſur cette faveur du ciel (46).

Les autres peuples orientaux ſont dans la même erreur ſur les conjonctions, leurs hiſtoriens en ont remarqué deux fameuſes, l'une qu'ils placent au déluge, & l'autre au temps de l'irruption de Gengiskan. Tamerlan eut auſſi le même avantage ; auſſi lui donne-t-on quelquefois le titre de *Saheb-Keran*, c'eſt-à-dire, maître d'une conjonction favorable (47). Mais ſi ces conjonctions furent favorables pour ces indignes conquérans, quels fléaux n'apporterent-elles pas aux nations ! On a donc eu raiſon de donner à ces princes féroces les mêmes ſignes qu'au déluge qui avoit tout détruit : ainſi en ſuppoſant qu'une conjonction ſoit un ſigne heureux, il n'eſt point décidé pour qui : à en juger d'après le principe du dogme qui ſert de baſe à ces idées, ce ne peut être que pour un prince à venir ; auſſi les uſurpateurs ſavent-ils com-

(45) Lettres édifiantes. Tom. XXI. XXIV. & XXVI.
(46) Duhalde. Hiſt. de la Chine, regne *Thuen-hio*. Ve. Empereur.
(47) Biblioth. Orientale.. de d'Herbelot au mot *Keran*.

munément ſe ſervir des préjugés des peuples pour ſe faire valoir. Si l'on n'a ſuppoſé ces ſortes de phénomenes qu'au renouvellement des dynaſties, il faut alors que l'aſtronomie & la chronologie abandonnent leurs calculs pour ſe régler ſur les ſyſtemes des hiſtoriens & pour ſe mettre d'accord avec les préjugés des peuples. Demander à de tels peuples des annales fidèles, c'eſt renoncer au bon ſens, c'eſt ignorer la folie des peuples & la flatterie des aſtrologues, c'eſt méconnoître que l'extravagance du clou ſacré des Romains a été commune à preſque tous les anciens peuples. Tels ſont pourtant les fondemens ſur leſquels on nous bâtit des chronologies.

CHAPITRE V.

De l'Aſtronomie des Anciens & de leurs idées aſtrologiques : de leur maniere aſtrologique d'écrire l'Hiſtoire ; du culte des Aſtres, ou du Sabianiſme.

I. IL eſt ſans doute étonnant que dans une contrée policée telle que la Chine, où il ſemble que l'art du gouvernement ſe ſoit plus perfectionné que partout ailleurs, on ait laiſſé au peuple des préjugés capables de le porter toujours aux révolutions & aux convulſions les plus funeſtes ; mais la ſurpriſe doit en-

core augmenter en voyant que c'eſt le gouvernement lui-même qui dans ce pays, comme dans bien d'autres, entretient & perpétue des idées dont les ſuites ne peuvent être que pernicieuſes à lui-même & à la ſociété gouvernée. L'aſtronomie, ou pour mieux dire l'aſtrologie eſt à la Chine une affaire d'état (1). Le tribunal d'aſtronomie y eſt ſubordonné au tribunal des Rites, c'eſt ſouvent l'obſervatoire & l'école des préjugés, Tous les 45 jours les aſtronomes vont préſenter à l'empereur la carte de l'état du ciel, avec les changemens qui doivent arriver dans la température de l'air, les pluies, les chaleurs, les ſéchereſſes, &c. Pour faire cette carte ils ne ceſſent d'obſerver jour & nuit tout ce qui ſe paſſe dans le ciel; ils y ſont intéreſſés, vû que la moindre négligence ſeroit punie de mort: dès qu'ils apperçoivent quelque choſe d'extraordinaire, il doivent en avertir l'empereur & lui en expliquer les préſages, afin qu'il puiſſe ſe conformer aux volontés du ciel. C'eſt d'après toutes ces obſervations que l'on compoſe le calendrier impérial qui de la cour ſe répand dans tout l'empire; on

(1) V. *Duhalde. Hiſt. de la Chine. Tom. II. p.* 576 & *Tom. III. p.* 336 & 342. Les Jéſuites ne ſont tolérés à la Chine qu'en faveur des almanachs qu'ils font: ils ne manquent point de les remplir de prédictions aſtrologiques adoptées au goût des princes & de la nation. C'eſt le ſeul emploi qui leur reſte dans un empire où il ne leur eſt plus permis de prêcher, ni de faire des proſélytes.

y indique les jours heureux & malheureux. Ce calendrier eſt une choſe ſi importante qu'il n'y en a qu'un ſeul dans la Chine, & qu'un particulier n'en pourroit pas faire un autre ſans ſe rendre coupable de leze-majeſté. Bien plus les princes étrangers ne peuvent ſe ſervir de l'almanach impérial à moins de s'avouer tributaires.

Rien ne paroit plus bizarre que cette conduite qui donne tant d'importance à ce qui n'eſt parmi nous d'aucune valeur (2) ; mais ſi nous examinons le principe de ces uſages, nous reviendrons de notre ſurpriſe. L'étude du ciel dans les premiers ages du monde renouvellé & échappé aux revolutions phyſiques, n'a dû être qu'une étude inquiette, dictée par la terreur, en un mot apocalyptique ; tous les changemens qui ſurvenoient dans la machine de l'univers devoient allarmer tous les eſprits. Les légiſlations les plus prudentes ont donc bien fait de faire l'aſtronomie une ſcience d'état, comme on a vu ailleurs des myſteres & des oracles des ſybilles ; mais comme le gouvernement en ôtant au peuple la parfaite connoiſſance de ce qui ſe paſſoit dans le ciel, avoit encore la foibleſſe de s'y intéreſſer lui-même,

(2) De tous les almanachs les plus accrédités en France parmi le peuple ſont *l'almanach de Liege* & le *meſſager boiteux* de Suiſſe. La raiſon de cette préférence eſt ſans doute les prédictions dont ces calendriers ſont remplis ; elles doivent les rendre précieux aux femmes & aux ignorans.

même, comme il crut y voir les arrêts & les volontés ſuprèmes, la connoiſſance de l'avenir, le ſort futur des empires, il jugea néceſſaire de faire du recueil des obſervations & des prédictions un ſecret pour le peuple. C'eſt ſans doute de cette derniere raiſon que vient l'importance du calendrier impérial de la Chine : ſi les aſtronomes de l'empereur n'avoient le privilege excluſif de faire des prédictions, l'empire ſeroit bientôt inondé de libelles aſtrologiques ou de prédictions contradictoires, contraires au gouvernement dont l'intérêt eſt d'amuſer le peuple par des prédictions arrangées à ſa fantaiſie & qui ne troublent point les eſprits de la nation. Peut-être même l'eſprit de cette défenſe étoit-il autrefois plus étendu ; peut-être que dans l'origine la loi portoit, non qu'il n'y eût qu'un ſeul calendrier dans tout l'empire, mais que ce ſeul calendrier demeurât dans les mains de l'empereur. Je ſerois d'autant plus tenté de le croire que cette politique en eût été plus ſage, & que d'ailleurs on voit que la poſſeſſion du calendrier eſt un droit impérial, tellement attaché au trône que les uſurpateurs en ſe ſoulevant contre l'autorité ſuprème, ne manquent jamais d'en faire un en leur nom, ce qui leur tient lieu de manifeſte.

L'homme eſt toujours frappé des folies qui ſont éloignées, & ne fait point attention à celles qui ſe paſſent ſous ſes yeux. Le calendrier, en Europe même, a été chez quel-

ques peuples un ſujet de diſputes & de diviſions. En Allemagne la reforme du calendrier eſt miſe au nombre des droits reſervés à l'empereur. Malgré cette prétention le calendrier romain réformé par le pape Grégoire XIII. ne fut admis que fort tard & après bien des débats par les états proteſtans d'Allemagne qui ne conſentirent qu'avec de la peine à recevoir une nouveauté utile, parce qu'elle tiroit ſa ſource d'un pontife qui leur eſt odieux; en Angleterre mëme dont les habitans ſe piquent d'une raiſon plus éclairée, ce n'eſt que depuis peu d'années que l'on conſent à compter comme les autres peuples de l'Europe. Il faut toujours des combats pour arracher quelque choſe à l'opinion & au préjugé (3).

II. On ne voit point que chez les anciens Egyptiens, chez les Grecs & chez les Romains il y ait eu des calendriers populaires; on remarque au contraire que chez eux l'aſtronomie étoit une affaire d'état. L'ordre ſacerdotal en Egypte étoit dépoſitaire du ſecret des planetes, ou chargé de la fonction d'aſtronomes; c'eſt-à-dire, pour parler le langage de ces temps avec Diodore de Sicile, les prêtres étoient aſtrologues & aruſpices (4). C'eſt par ce moyen qu'ils connoiſſoient l'ave-

(3) *Pfeffinger Corpus Juris Publici.* Tom. III. pp. 370—374.
(4) *Diodor. Lib. I. Sect.* 2. §. 24. & 29. *Herodot. Lib. II. Strabo. Lib. XVII.*

nir & qu'ils en inſtruiſoient les rois qu'ils ne quittoient jamais. Ces prêtres avoient des tables aſtronomiques dreſſées depuis un temps immémorial ; ils y marquoient au juſte les révolutions des planetes & tous leurs mouvemens, de plus ils tenoient regiſtre de tous les phénomenes & prodiges ſinguliers, ils étendoient les influences des aſtres ſur les êtres ſublunaires ; ils déterminoient les biens & les maux que leurs différens aſpects annonçoient aux hommes ; ils prédiſoient les années d'abondance & de ſtérilité, les maladies, les tremblemens de terre, les déluges, l'apparition des cometes, ſcience qui, ſelon Diodore, étoit gardée dans le plus grand ſecret.

Il en a été de même dans la Chaldée ; d'anciennes familles étoient conſacrées à l'étude & à la contemplation des aſtres, & ſe tranſmettoient par un droit héréditaire leur ſcience & leur ſecret. La réputation des Chaldéens dans ce genre de connoiſſance a été cauſe que chez les anciens leur nom étoit devenu ſynonyme de devin, de prophéte, d'aſtrologue ; c'eſt ce qui fait voir que l'aſtronomie n'étoit encore chez eux qu'une ſcience prophétique. Ils étoient en même temps de grands théologiens ; car la connoiſſance du monde phyſique embraſſoit celle de ſon origine & celle de ſa fin. Perpétuellement occupés de la contemplation du ciel, ils paſſoient pour être les hommes les plus inſtruits de l'avenir & les mieux initiés dans

les ſecrets du deſtin. Ils avoient ſoin de faire des recueils exacts de toutes leurs obſervations ; ils prétendoient que les apparitions des éclipſes & des cometes, que les tremblemens de terre, les météores & tous les changemens qui arrivoient dans la nature étoient des préſages heureux ou malheureux, non ſeulement pour les empires & les nations entieres, mais encore pour les rois & les moindres particuliers. Aſſidus, comme les pretres d'Egypte, auprès de la perſonne des princes, il falloit qu'ils fuſſent toujours prêts à interpréter leurs ſonges & leurs rêveries ; & ces ſouverains auſſi cruels que crédules, les condamnoient à la mort lorſqu'ils ne réuſſiſſoient pas. On ſent bien qu'il falloit être bien mal-adroit pour ne pas ſatisfaire ces déſpotes ſtupides ; la ſottiſe ne devoit point en générale être le défaut des prêtres Chaldéens, puiſqu'ils étoient les maîtres d'en dire afin de n'en point faire. Quoiqu'il en ſoit, la conduite de ces rois crédules faiſoit que le peuple devoit attacher une très-grande importance à la ſcience frivole de ces prêtres ; en vain lui en faiſoit-on un myſtere, le ſacerdoce étoit le dépoſitaire du ſort des rois, il n'avoit qu'à dire au peuple qu'il avoit vu un ſigne dans le ciel qui menaçoit le ſouverain, cela ſuffiſoit pour produire une révolution. En effet l'empire aſſyrien dont l'origine ſe perd dans la nuit des temps, fut détruit 770 ans avant notre ère par les Medes

appellés par les prédictions de Beleſis, le plus célébre des prêtres Chaldéens (5).

On peut préſumer qu'il en étoit de même chez les anciens Indiens. Diodore nous dit qu'au commencement de chaque année les Brachmanes ſe rendoient à l'aſſemblée des états & y donnoient des prédictions de pluies, de ſéchereſſe, de vents, d'orages, de maladies, &c. pour toute l'année (6). Voilà donc encore le calendrier de la Chine retrouvé dans l'Indoſtan; mais la ſcience de ces ſages Brachmanes ſe bornoit-elle à ces différens points? Non ſans doute ils avoient auſſi leur ſecret; ils étoient ſacrificateurs, & on les regardoit ſuivant Diodore, comme les amis des dieux, parce qu'ils avoient des connoiſſances ſur l'autre vie, ainſi leur aſtronomie étoit apocalyptique.

Chez les Etruſques, où les ſages, ſelon Pline, étoient ſans ceſſe occupés de l'étude de la nature & de ſes phénomenes, il y a tout lieu de penſer qu'ils étoient très-verſés dans l'aſtronomie, mais à l'exemple de toutes les autres nations on a lieu de ſoupçonner que c'étoit moins la ſcience de régler les temps que celle de deviner les changemens futurs qui avoit rendu ces prêtres Toſcans ſi fameux. A Rome c'étoit le college des pontifes qui régloit le calendrier; il indiquoit au peuple le commencement de l'année & des

(5) *Diodor. Lib. II.* §. 19.
(6) *Diodor. Lib. II.* §. 25. & *Strabo. Lib. XV.*

mois, les jours de fête, d'assemblée, de barreau, enfin les jours heureux & malheureux: ces pontifes faisoient ces choses d'une façon très-grossiere & toujours à leur fantaisie, pour abréger ou allonger le temps des magistratures, suivant qu'elles leur étoient agréables ou déplaisantes. Le calendrier que les Romains appelloient leurs *fastes*, fut très-long temps un secret; les prêtres seuls connoissoient l'ordre des temps; cela dura jusqu'a ce qu'un greffier nommé Flavius divulgua le mystere 304 ans avant notre ere chrétienne; ainsi le calendrier ne fut plus un secret religieux; il ne fut plus permis aux prêtres de le disposer suivant leurs intérêts; & le peuple sçut si bon gré dans ce temps à Flavius qu'il le fit Edile, quoiqu'il fût né d'un affranchi, pour l'avoir délivré de cette tyrannie pontificale. Par la suite les empereurs en qualité de souvrains pontifes réformerent les erreurs d'astronomie qui défiguroient le calendrier; c'est ce qu'on fit faire successivement à Jules Cesar, à Auguste, à Claude; à Marc Aurele, &c. Ainsi chez les Romains le calendrier fut dans tous les temps un dépôt de religion & un appanage de la puissance souveraine; il contenoit des jours heureux & malheureux & l'on justifioit ses prédictions par des observations & des événements antérieurs que les pontifes avoient consigné dans les annales (7).

(7) Mémoire de l'Acad. des Inscriptions. Tom. I. p. 67. *Tit. Liv. Décad. I. Lib. 9. Aul. Gell. Lib. VI. Cap. 9.*

III. Que l'on parcoure donc tous les temps & preſque toutes les nations ; on verra que l'aſtronomie a été partout une ſcience religieuſe & un ſecret d'état ; nous avons vu qu'elle étoit encore un myſtere du gouvernement à la Chine, il en eſt de même au Japon & dans tous les pays qui ont conſervé leurs anciens uſages. L'aſtronomie n'y eſt point cultivée pour elle-même ou pour perfectionner les connoiſſances phyſiques, mais ſeulement dans la vue de connoître l'avenir & par une ſuite de cette inquiétude que nous avons remarquée dans tous les peuples de la terre. L'aſtrologie eſt la fille naturelle de la crainte ; elle eſt devenue peu-à-peu la fille adoptive de la fourberie & la proie de la charlatanerie, à qui la gloire de l'invention n'en peut pas même reſter. Jamais les hommes n'euſſent ſongé à lever les yeux au ciel pour lire leur deſtin à venir dans les aſtres s'il n'étoit point arrivé autrefois quelque événement dans le ciel qui eût intéreſſé le genre humain, & qui eût laiſſé de profondes impreſſions dans les eſprits. Je ne cherche point à juſtifier ici l'aſtrologie, mais j'en ramene l'origine à un principe raiſonnable, & non comme a fait la foule des moraliſtes ; à la folie & à la ſtupidité des hommes. Le genre humain n'eſt déraiſonnable que lorſqu'il ſe croit intéreſſé à l'être : cette vérité eſt applicable, non ſeulement à l'aſtrologie, mais encore à tous les égaremens humains ; il n'en eſt aucun qui n'ait

eu un principe ſenſé, légitime & raiſonné; penſer autrement, c'eſt méconnoître l'homme & ſa nature, c'eſt le dégrader, c'eſt avoir quelque intérêt à le faire paſſer pour ſtupide & pour méchant. Les hommes ſeront toujours auſſi raiſonnables que leur légiſlation, ou leur police voudra qu'ils le ſoient; il ne tenoit qu'aux légiſlateurs anciens de ramener tout-à-fait les peuples à la raiſon, & d'effacer dans leur eſprit toutes les ſuites des anciennes frayeurs. On ne peut nier que la police ancienne n'ait eu ce ſage point de vue, mais les légiſlateurs étoient effrayés eux-mêmes; car je ne parle point ici de ceux qui ſe ſont fait un principe de rendre les hommes aveugles; ce ſont ces terreurs qu'avoient eux-mêmes les guides des nations qui ont nui à toutes les inſtitutions les plus ſages ſur le ſecret des myſteres; ſur les oracles des ſybilles & ſur les calendriers prophétiques. En vain ont-ils donné le change aux peuples en leur cachant la nature des événemens à venir; on découvre toujours ce que l'on croit avoir un grand intérêt à connoître, & c'eſt, comme on a vu, ce qui eſt arrivé au ſecret des myſteres; d'ailleurs la police a toujours laiſſé au vulgaire l'idée qu'il exiſtoit une ſcience prophétique qui avoit l'avenir & les événemens les plus importans pour objet; cette idée ſeule a ſuffi pour rendre cette ſcience plus dangereuſe & pour éveiller la curioſité des hommes. On ne voit plus dans le calendrier chinois que des prédictions ſur la pluie & le

beau temps, ſur les jours propres à ſe baigner ou à ſe couper les cheveux, mais il n'en faut pas davantage pour éterniſer la ſcience prophétique; dès que l'on ſait que les aſtres reglent les plus petits événemens, on ſe doute bien qu'à plus forte raiſon ils doivent régler les plus grands. Que faut-il de plus pour rendre les révolutions humaines auſſi périodiques que celles des aſtres? C'eſt ce qui ne s'eſt vu que trop ſouvent ſur la terre au grand étonnement de tous ceux qui ont ignoré le principe général de toutes les erreurs humaines & la chaîne non-interrompue qui les les a liées depuis le renouvellement du monde. Que des politiques ſuperficiels diſent après cela qu'il eſt des erreurs innocentes ou utiles aux hommes : trompez-les une fois dans leurs principes, leur conduite ne deviendra plus qu'une longue chaîne d'égaremens.

C'eſt cette malheureuſe ſcience de l'avenir qui a déterminé certains points fixes dans les ſiécles où l'eſprit humain retombe, pour ainſi dire, dans l'enfance ou dans la frénéſie; alors la face politique & religieuſe de l'univers eſt forcée de changer, parce qu'au lieu des chimeres qu'on attendoit, la force de l'imagination, de l'enthouſiaſme amene des révolutions réelles dont le principe n'eſt autre choſe que quelque fantôme perſonnifié qui ſe montre à l'inſtant fixé par un fanatiſme inquiet, ce qui donne un nouveau crédit & de nouvelles forces à ce fanatiſme lui-même qui, diverſifié, amenera encore par la ſuite

des temps d'autres révolutions, triſte harmonie dans les erreurs des hommes & que la légiſlation la plus ſage ne pourra jamais détruire ſi elle ne commence par en connoître elle-même le principe & la ſource.

Je ne dis point ceci pour l'Europe qui ſemble de jour en jour s'éclairer des lumieres de la raiſon ou de la philoſophie ; cependant il ne ſeroit peut-être point inutile de décrier aux yeux du public les prédictions auxquelles même parmi nous il donne ſa confiance & qui ne ceſſent de nuire à ſon repos ; pourquoi permettre qu'on trouble & qu'on amuſe le vulgaire par des menſonges publics ? Ce reſſort n'eſt point fait pour notre politique, que dis-je ! elle le mépriſe ; mais notre politique ne devroit jamais négliger les occaſions de rendre les hommes de plus en plus raiſonnables, elle ne fait peut-être pas aſſez d'attention que c'eſt à elle qu'eſt reſervée l'inſtruction de la partie la moins éclairée dont les erreurs ſont toujours les plus funeſtes à l'état : rien n'eſt plus ridicule que de proſcrire & perſécuter des ouvrages qui ne ſont faits pour être lus & compris que par des ſpéculateurs paiſibles & déja éclairés, tandis qu'on laiſſe entre les mains des ignorans & des foibles une foule d'ouvrages & de prédictions capables de les troubler & d'allumer la frénéſie. Les ouvrages de Bayle ſont beaucoup moins dangereux que l'almanach de Liege, les centuries de Noſtradamus ou les commentaires ſur l'apocalypſe.

C'eſt aux ſciences & aux arts, en un mot à la philoſophie qu'eſt reſervée l'inſtruction des claſſes ſupérieures & même de ceux qui gouvernent les hommes ; ceux qui refuſent d'entendre ſa voix ſont des malades inſenſés qui frappent leur médecin. Ce ſont pourtant ces lumieres qui ont enfin banni de nos climats les terreurs frivoles dont ils ont été agités dans les temps de ténebres & d'ignorance. Ce goût pour l'aſtrologie & cette curioſité puérile qui infectoit, il n'y a pas un ſiécle, les ſouverains & les hommes les plus éclairés d'ailleurs, n'eſt plus aujourd'hui que l'appanage de quelques femmelettes & des génies retrécis. En effet il n'y a pas un ſiécle que l'Europe étoit ce qu'eſt encore la Chine ou le Japon : nos hiſtoriens étoient auſſi exacts à rapporter les phénomenes ou leurs préſages que Tite-Live & les autres écrivains de l'antiquité ; ſouvent même les nôtres montroient plus de crédulité. Graces à Bayle ; au moins les gens de la bonne compagnie ne craignent plus les cometes, & les prédictions aſtrologiques ne ſont de quelque poids qu'auprès des perſonnes chez qui les lumieres de leur ſiécle ne pénetrent jamais.

IV. Quoiqu'il en ſoit, il fut un tems où les phénomenes étoient regardés comme les points les plus importans de l'hiſtoire ; il y eut même des nations chez qui l'hiſtoire ne contenoit que les phénomenes qu'elles avoient remarqués ; telle eſt, ſelon Kempfer, l'hiſtoire du Japon qui ne s'étend que très-peu

ſur les événemens civils, on n'y dit que très-peu de choſes de la vie des empereurs, de leurs vices & de leurs vertus, & de leur adminiſtration, on ſe contente de donner leurs noms, leurs généalogies, les périodes que la fantaiſie leur a fait inſtituer, mais en récompenſe cette hiſtoire ne fait grace au lecteur ſur aucune comète, météore, tremblement de terre, apparition, miracles, calamités qui avoient été antérieurement annoncés (8). Suivant le pere Charlevoix les faſtes de l'empire ſe compoſent à la cour du dairi, qui comme on ſait, eſt une cour purement ſacerdotale; on les y conſerve ſoigneuſement, & on ne les communique que fort peu. Autrefois le calendrier s'y faiſoit auſſi, mais aujourd'hui il eſt fait par des particuliers; cependant c'eſt le dairi qui doit le revoir & l'approuver. Les prêtres d'Egypte & de Chaldée écrivoient autrefois les annales de leur nation (9). Si nous avions ces annales ou celles des pontifes de Rome qui en faiſoient un myſtere, peut-être n'y trouverions-nous rien de plus inſtructif que dans celles des Japonois; au lieu d'y voir l'hiſtoire de l'homme & des nations, nous n'y verrions que l'hiſtoire des météores, des prodiges &

(8) Kempfer. Hiſt. du Japon. Livre II. chap. 3. & Charlevoix. Liv. préliminaire. chap. 6 & 8.

(9) *Joſeph contra Appion. Lib. I. Cap.* 2. Mémoir. de l'Acad. des Inſcript. Tom. I. p. 67.

des phénomenes opérés par la colere des dieux, & qui rendent toujours le ſacerdoce plus redoutable & plus révéré.

Il ſemble en effet que tous les premiers peuples ne ſe ſoient intéreſſés au préſent que par rapport à l'avenir; ils étoient plus occupés des mouvemens du ciel que de ceux de la terre; ils avoient bien moins en vue de faire paſſer à la poſtérité les événemens moraux que les événemens phyſiques; le ſpectacle de l'univers étoit le ſeul qui eût le droit de les intéreſſer, & qui, ſelon eux, fût digne d'occuper les races futures. Les criſes de la nature, les combats des élémens, les changemens & les périodes des aſtres leur paroiſſoient des événemens bien plus importans pour le genre humain que l'hiſtoire des hommes, des villes & des empires. Il y auroit une certaine grandeur dans cette façon de penſer ſi la philoſophie l'eût fait naître; mais produite par la foibleſſe & les craintes de l'homme préoccupé de vaines chimeres, cette grandeur n'eſt dans le fond qu'une petiteſſe dont les ſuites ſont devenues pernicieuſes. Les premiers docteurs des hommes ſe rendirent aſtrologues & prophètes au lieu d'être hiſtoriens; plus ils contemplerent les cieux, plus ils négligerent la terre, & la ſociété fut enſévelie dans une nuit ſi profonde que pour connoître ce qui a précédé l'âge de l'hiſtoire, il faudroit aujourd'hui être autant inſpiré que pour connoître l'avenir. En vain les colonnes Sériadiques ſeroient-elles parvenues juſqu'à

nous, nous n'y verrions, ainſi que dit Joſeph, que les obſervations aſtronomiques des premiers hommes, par leſquelles ils préſageoient les déluges & les incendies futurs; nous n'y verrions rien ſur l'homme, ni ſur l'état de ſociété.

Il en étoit de même ſans doute de ces monumens énormes que les premiers peuples ont olé conſtruire avec tant d'efforts pour tranſmettre à la poſtérité ce qu'ils croyoient alors mériter de lui être tranſmis. Ces pyramides, ces tours ſi élevées, ces ſouterrains ſi profonds, ces labyrintes immenſes n'ont peut-être d'abord été conſacrés qu'à l'hiſtoire des phénomenes & non à celle des hommes. Enfin il ſemble que l'antiquité vivement affectée du paſſé & toujours préoccupée de l'avenir, a dû par cette même raiſon négliger le préſent; c'eſt-là une des principales cauſes des ténebres qui enveloppent pour jamais les premiers âges du monde renouvellé. La ſcience du ciel utile à de certains égards chez les peuples policés pour étendre la ſphere de l'eſprit humain & pour régler les actes & les événemens publics par la connoiſſance des temps, ne ſervit aux anciens, qu'à retrécir leur génie, qu'à détourner leurs regards de deſſus l'homme pour les plonger dans un avenir inconnu, & pour les livrer à de vaines ſuperſtitions qui, loin de former le cœur & l'eſprit, les rendoit plus aveugles & plus corrompus. Que dis-je! de ces obſervations inquiettes, on ne retira pas même le

fruit de voir les temps mieux connus & leur ordre mieux obſervé ; on oublia bientôt que l'étude du ciel devoit être relative à l'homme ; on ne s'en occupa que pour nourrir ſes chimeres ou pour de vaines conſidérations ; elle devint totalement inutile, & à la fin ſi pernicieuſe à la ſociété, qu'il fallut en faire un myſtere ; il ne reſta plus aux peuples que des opinions ridicules & contradictoires, qu'une profonde ignorance ſur les phénomenes les plus ſimples & les plus communs de la nature ; enfin le genre humain fut infecté d'un levain de fanatiſme qui le diſpoſa à fermenter ſans ceſſe au moindre ſujet qu'on appercevoit, ſoit dans le ciel, ſoit ſur la terre.

V. Cet eſprit de terreur qui, comme nous l'avons fait voir ailleurs, avoit oppoſé tant d'obſtacles à la réparation du genre humain & au progrès des ſociétés, eſt donc auſſi une des principales cauſes de l'aridité & du ſilence de l'hiſtoire, occaſionnés par la diverſion que la ſuperſtition fit aux eſprits ; on ne préſuma point que l'hiſtoire de l'homme, que ſes démarches, que ſes pas & ſes progrès en tout genre puſſent devenir un jour les objets les plus déſirés & les plus intéreſſants pour le genre humain. On vécut pendant une longue ſuite de ſiécles dans une diſtraction perpétuelle ; on parcourut ſans y penſer les eſpaces du temps : & après s'être occupé ſans relâche de chimeres, après s'être aſſoupi dans un chaos de viſions, de rêveries & d'erreurs, après s'être repu de

prédictions & de pronoſtics ſur l'avenir, l'homme au réveil de ſa raiſon ſe trouva ſur la terre comme un être tombé des nues, ſans ſçavoir d'où il venoit, ſans connoître ſon ſéjour, ni les cataſtrophes dont il étoit anciennement le théatre, ignorant totalement l'origine & les progrès de ces ſociétés ſi nombreuſes, & ne ſachant que penſer de tous les uſages qu'il voyoit établis & univerſellement reſpectés; il ne vit donc en lui-même qu'un vieil enfant incapable de rendre raiſon de ſon âge & des motifs de ſa conduite.

Que l'on conſulte les premieres hiſtoires, tout nous y peint cette ancienne diſpoſition des peuples; ils étoient tous réduits au ſeul orgueil & au ſeul preſſentiment de leur haute antiquité, ſans en connoitre les véritables preuves. Pluſieurs nations ont été aſſez ignorantes pour n'avoir point eu de leur antiquité toute l'idée qu'ils devoient en avoir: il ne faut point avoir lu avec réflexion l'hiſtoire des Grecs & des Romains pour juger que ces deux peuples étoient bien plus anciens ſur la terre qu'ils ne le penſoient eux-mêmes; ils ont pu même avoir des ſiécles floriſſants avant l'époque qu'ils s'étoient donnée. Les Grecs ont ignoré l'âge de l'inſtitution des jeux olympiques; ils n'ont pu les compter que de l'an 776 avant l'ère chrétienne; ils avoient cependant, comme quelques autres peuples, la vanité de vouloir dater du déluge; mais ce déluge ils ne le

plaçoient que 1500 ans avant notre ère, c'eſt-à-dire 800, 1500, ou même 2000 ans plus tard que quelques autres peuples ne l'ont placé, c'eſt qu'il leur ſuffiſoit de dater du déluge pour paroître aſſez anciens, & que la vanité ſe concilioit avec l'ignorance pour ſe jouer conjointement de la ſuite des ſiécles, dont on s'embarraſſoit bien moins alors que de l'événement mémorable qui ſervoit de baſe à toutes les traditions des peuples.

Rome de ſon côté n'a pu ſe donner que 754 ans d'antiquité, cependant une infinité de ſoupçons & même de preuves nous montre que cette ancienne capitale du monde avoit une origine beaucoup plus antique qu'elle ne croyoit elle-même. Elle commence ſon hiſtoire par le regne de ſept rois; la Chine en compte pareillement ſept avant ſa premiere dynaſtie; le Japon compte ſept eſprits ou génies qui ont commencé à gouverner pluſieurs autres peuples. Ce qu'il y a de ſingulier dans la conformité d'hiſtoires ou de fables, c'eſt que le ſeptieme roi eſt toujours enlevé, ou chaſſé, ce qui ſemble indiquer que ces ſept perſonnages ſont tous aſtrologiques, & que le ſeptieme a rapport au cruel Saturne qui termine les périodes. Le Japon ne peut dater que de l'an 660 avant notre ère; cependant les uſages de ce fameux empire & la nature de ſon gouvernement prouvent qu'il ne doit point le céder pour l'antiquité aux plus anciens peu-

ples connus & à la Chine elle-même. Mais ſi depuis cette époque les annales du Japon ſont encore dans le genre aſtrologico-hiſtorique, que doit-on penſer de ſes annales antérieures?

VI. Nous devons donc mettre le goût pour l'aſtrologie au rang des cauſes qui ont dérobé aux ſiécles futurs la connoiſſance des ſiécles paſſés. Par la ſuite des temps, les guerres, les deſtructions, les mêlanges des nations, les révolutions arrivées dans l'écriture & dans le langage ont produit le même effet, mais il ſemble que tout d'abord l'homme s'eſt mépris ſur l'objet de ſes études, c'eſt-là une des plus fortes raiſons de la nouveauté de l'hiſtoire; de ſorte qu'il a bien pu arriver que les premieres guerres ou révolutions ne nous aient rien fait perdre ou du moins très-peu de choſes, puiſqu'il pourroit auſſi ſe faire qu'il n'y eût encore rien dans les archives publiques ou dans les annales ſacerdotales, ſinon des chimeres myſtérieuſes & des obſervations phyſiques, mariées avec l'hiſtoire, & faites dans le goût des anciens ſyſtêmes.

Il y a auſſi lieu de croire que le genre hiſtorique ne s'eſt formé que chez les nations libres, & ſeulement lorſque de ſimples particuliers ont oſé faire les fonctions de prêtres, ou lorſque des hommes tels que les Hérodote, les Thucydide, les Tite-live, s'embarraſſant peu des principes de ces corps politiques ou ne les connoiſſant pas, ſe ſont

aviſés de faire l'hiſtoire des hommes & des nations au lieu de faire l'hiſtoire des météores : mépriſe ſinguliere, mais ſi heureuſe qu'on doit leur en ſçavoir un gré infini, & leur pardonner tout ce qu'on remarque encore en eux de foibleſſe ou de crédulité ; c'étoit la faute de leurs ſiécles & de leurs premiers modeles, bien plus que de leur génie particulier. Cette mépriſe tôt ou tard devoit produire les plus heureux effets, c'étoit de faire de l'homme même la véritable école de l'homme ; les légiſlations nouvelles ne ſe ſont perfectionnées que par l'étude des légiſlations anciennes ; les gouvernemens nouveaux n'ont pu ſe corriger que par la connoiſſance qu'ils ont eue des gouvernemens anciens. Enfin il eſt réſulté pour l'homme une façon de raiſonner plus grande plus vraie & plus utile. Voyez la maniere dont Polype parle de la république romaine ; voyez le chercher dans les événements paſſés la cauſe des événemens dont il étoit le témoin, & ſe ſervir du même moyen pour percer avec autant de ſagacité que de ſageſſe dans la nature des événements à venir. D'une autre part conſiderez la méthode des anciens pour expliquer des événements ſemblables ; plus religieux qu'éclairés les uns les expliquent par l'effet des faveurs ou de la colere du ciel : ſi une bataille eſt perdue c'eſt que l'oracle l'avoit annoncé ; ſi un gouvernement a été changé c'eſt que la choſe avoit été prédite ; ſi un empire avoit fini ;

c'eſt que les aſtres avoient fixé ſon terme. Le ciel étoit le livre où l'on cherchoit l'explication du paſſé comme du futur; l'homme étoit totalement oublié, quand il s'agiſſoit d'expliquer les effets de ſa conduite, il n'étoit pour rien dans l'hiſtoire. De cette façon de raiſonner & d'écrire l'hiſtoire il ne pouvoit rien réſulter d'utile & d'inſtructif pour les races futures, les ſociétés demeurerent dans l'enfance, l'expérience des ſiécles antérieurs fut perdue pour elles, & elles furent forcées de régler leurs démarches ſur leurs caprices, les intérêts & les volontés des gens gagés pour obſerver le ciel, au lieu d'obſerver les vices & les vertus, les avantages & les deſavantages des races précédentes, ſeule école capable de former & de diriger l'eſprit humain.

VII. Si nous voulions donner un nom à ce ſyſtême des anciens peuples qui les portoit ſans ceſſe à la contemplation du ciel, qui leur faiſoit remarquer tous les phénomenes, qui leur faiſoit tenir regiſtre des moindres variations dans la nature, je ne ſçais s'y l'on pourroit en trouver un plus convenable & plus analogue à ce qui nous reſte d'anciennes traditions ſur la religion des premiers peuples, que celui de *Sabianiſme*. Le ſabianiſme eſt une des plus anciennes religions du monde; cela doit être puiſque dans les premiers temps connus ce n'étoit déja plus qu'une religion altérée, corrompue, & convertie en une idolâtrie aſtrologique. Une autre preuve de ſon antiquité c'eſt qu'elle ſem-

ble avoir été universelle ; on en retrouve les vestiges par toute la terre, & dans les endroits où son esprit ne regne plus on retrouve au moins ses usages & son étiquette. On n'a parlé du sabianisme que comme d'une idolâtrie ; il ne suit point de-là que cette religion ait toujours été idolâtre, mais nous pouvons en conclure que l'histoire ne remonte que jusqu'à un temps où tout en elle étoit déja changé & corrompu. Le goût qui déterminoit les premiers hommes à considérer la marche des cieux, à étudier les temps & les actes de religion suivant le nombre des planetes & leurs différentes places, les a insensiblement conduits à abuser de ces usages fort innocens en eux-mêmes. Ce n'étoit point une idolâtrie de régler la marche des astres; il faut des signes de ralliement aux sociétés, & les astres en donnent qui sont universels; le vice n'étoit donc point dans l'étiquette ou dans les usages périodiques mais dans la nature du culte même.

Nous avons déja dit que la premiere religion des hommes, toute pure qu'elle pouvoit être du côté de la morale & des idées simples qu'elle donnoit de la divinité, ne laissoit pas d'être souillée d'un vice apocalyptique, qui faisoit qu'elle considéroit les astres & leurs phases sous des points de vue toujours redoutables, parce que l'on effrayoit la société sous prétexte de l'instruire sur l'instabilité des choses de ce monde. Voilà le premier vice du sabianisme primitif, vice qui

ayant mis enſuite les légiſlations; dans la néceſſité de cacher les vrais motifs de la plûpart des uſages & des fêtes, a donné lieu d'imaginer que les aſtres qui n'étoient que les annonces des ſolemnités en étoient les jets, ce fut ainſi que les aſtres furent adorés. Cette chûte étoit auſſi naturelle qu'inévitable à une religion dans laquelle le retour des périodes céleſtes amenoit toujours une fête, dans laquelle le déclin des aſtres & leurs éclipſes annonçoient la crainte, le deuil & la triſteſſe. L'oubli où l'on tomba bientôt des événemens paſſés qui avoient donné lieu à ces uſages, fit qu'on chercha à les expliquer par les vertus qu'on attribua à ces aſtres & par le pouvoir de leurs influences; il fallut bien finir par reſpecter & adorer l'armée des cieux qui décidoient ſouverainement des deſtinées de la terre & qui ſembloit être l'objet unique de la religion.

Au reſte il paroit que cette ancienne religion qui s'occupoit ſi fort de la marche & du retour périodique des aſtres, a pour cette même raiſon été appellée *Sabianiſme*. Ce mot paroît venir de la même racine que nous avons trouvée aux ſybilles, c'eſt-à-dire de *Siba*, retour, révolution; quelques-uns l'ont dérivé du mot *Tſiba* qui ſignifie *Armée*, ils fondent leur étymologie ſur ce que les Sabiens adoroient l'armée des cieux, mais il y a apparence que ce n'eſt que par un jeu de mots qui concilioit leurs noms avec leurs ouvrages, d'ailleurs ce mot lui-même ſignifie encore *période*, *terme*, *fin*, *temps pré-*

cis & déterminé. Ainſi de façon ou d'autre le ſabianiſme annonce une religion dans laquelle les retours & les périodes des aſtres étoient l'occaſion des fêtes & des aſſemblées religieuſes. Religion d'abord apocalyptique & la ſource primitive & commune de toutes les terreurs vagues dont tous les peuples, devenus par la ſuite idolâtres & aſtrologiques, ont été agités à l'aſpect de tous les phénomenes & météores de la nature.

L'examen des uſages & de la conduite des Sabiens confirmera ce qui vient d'être dit de l'eſprit de leur religion. Ils ſaluoient le ſoleil à l'aurore, à midi & au ſoir. Ils célébroient l'entrée de cet aſtre dans ſes douze maiſons & ſurtout dans le ſigne du bélier; c'eſt alors qu'ils commençoient leur année qui étoit ſolaire. Ils avoient cependant des temples pour chaque planete, & célébroient des fêtes pour leurs conjonctions; ils prioient ſept fois le jour en leur honneur, & les regardoient comme les arbitres du ſort des choſes humaines; ils jeûnoient au mois de février qui étoit le dernier de leur année. Tous leurs livres ſont apocalyptiques & n'ont rapport qu'aux influences des aſtres; ils les attribuent à Adam, à Seth, à Enoch, & ils diſent que pendant toute l'éternité les mondes doivent être ſucceſſivement détruits & renouvellés, & prétendent que chaque période doit être de 36425 ans. Cette ſecte étoit fort livrée à la contemplation du ſyſtème du monde, de la théologie phyſique & prophétique, à la ſcience des Taliſmans, aux enchantemens,

à la théurgie. Les Sabiens croient que la réſurrection ſe fera au bout de 9000 ans. Les Perſes ſuivoient le ſabianiſme avant d'embraſſer le magiſme ; ç'eſt des Sabiens beaucoup plus anciens qu'eux que les mages ſemblent avoir emprunté un grand nombre de leurs dogmes ; en effet le ſabianiſme paroît être la ſource commune de toutes les religions anciennes, il ſemble être venu d'Ethiopie, d'Arabie ou de Perſe. Les Sabiens avoient des jeûnes & des macérations que les Perſes n'ont point adoptés. Mais les uns & les autres admettoient le dogme de deux principes qui, comme on ſçait, eſt un des plus anciens dans l'univers. En effet ſi je voulois donner une époque à ce dogme je ne l'attribuerois à aucun ſiecle particulier, mais je ne craindrois point de me tromper en diſant qu'il eſt né dés le lendemain du déluge. Les hommes épouvantés par la deſtruction de leur ſéjour, par le renverſement des ſociétés, par les maux dont ils ſe virent aſſaillis de toutes parts, n'oſerent en accuſer la divinité devenue leur unique reſſource, & dans les bras de laquelle ils ſe jetterent pour trouver de la conſolation dans l'excès de leurs peines ; ils ne purent accuſer de leurs infortunes accumulées qu'un être infiniment méchant, qu'une puiſſance ennemie de tout ordre, de toute harmonie, de tout bien, en un mot qu'un être malfaiſant qui aimoit à ſe repaître du ſpectacle d'une nature déſolée & du déſeſpoir des hommes. Ainſi les premiers peuples

tomberent dans l'erreur des deux principes par religion, par piété, par reſpect pour la divinité à qui ils ne purent conſentir d'attribuer leurs maux. Quelques auteurs ont cru que le paganiſme étoit ſorti de l'athéiſme dans lequel les déſordres arrivés dans la nature avoient plongé les hommes. Rien de moins fondé que ce ſentiment: l'athéiſme ne peut jamais conduire au paganiſme ou à l'idolâtrie, d'ailleurs un infortuné dénué de tout ſecours, dont la miſere eſt exrême, eſt bien éloigné des idées de l'athéiſme qui le priveroient de ſon Dieu, des conſolations qu'il en attend & des bienfaits qu'il en eſpere. Plus l'homme eſt malheureux & plus il devient religieux & ſoumis à la providence. Les hommes ne furent ſans doute jamais plus malheureux qu'après le déluge, nous devons donc en conclure que jamais ils ne furent plus religieux, & que leur reſpect pour la divinité, ne leur fit imaginer le ſyſtême des deux principes que pour ne point lui attribuer les maux dont ils gémiſſoient.

Quoiqu'il en ſoit, l'on trouve encore des Sabiens, que l'on nomme auſſi *Zabiens* ou *Tſabiens* vers le golphe perſique. Leurs opinions ont été adoptées en tout ou en partie par ceux que l'on nomme en Orient *Chrétiens de St. Jean*, par les *Séthiens* & les *Mandaïtes* (11).

(11) V. Sur les Sabiens les cérémonies religieuſes. Tom. VII. & Hyde *de religione Perſarum.*

Fin du Livre troiſieme.

L'ANTIQUITÉ

DÉVOILÉE

PAR SES USAGES.

LIVRE QUATRIEME.

De l'eſprit Cyclique de l'Antiquité. Des dogmes qui ont été les ſuites de cet eſprit ; & des uſages auxquels il a donné lieu.

CHAPITRE PREMIER.

De la maniere dont les premiers hommes ont diviſé les temps, & de l'eſprit général qui a fait naître ces diviſions.

I. C'EST, ſans doute, une entrepriſe nouvelle que de vouloir montrer que c'eſt un eſprit de terreur, que l'on avoit juſqu'ici ſi peu ſoupçonné dans l'antiquité, qui a ſervi de baſe à preſque toutes ſes opinions, ſes

inſtitutions & ſes uſages ; cependant on oſe ſe flatter d'avoir déja prouvé cette vérité, par les témoignages ci-devant épars, mais que nous avons accumulés dans les livres qui précedent. Plus nous irons en avant, & plus nous verrons que l'eſprit que je nomme *apocalyptique* ſervoit de fondement à la premiere religion des hommes après le renouvellement du monde, & a influé ſur toute leur conduite. Tout chez eux porte l'empreinte d'une terreur primitive, dont les ſuites ſe ſont perpétuées d'âges en âges, & dont le genre humain eſt encore bien loin d'être parfaitement remis. Tout ce que nous avons vu juſqu'à préſent nous montre que les hommes ont été ſi vivement frappés de la deſtruction de leur ancienne demeure, que non-ſeulement ils en ont longtemps conſervé le ſouvenir, mais encore qu'ils ont longtemps cru qu'ils avoient une nouvelle deſtruction à craindre. Rendus inquiets & devenus défians contre une nature dont ils avoient déja ſi rudement ſenti les coups, ils ont vécu dans des allarmes perpétuelles ; toutes les nouveautés que le ciel & la terre leur montroient leur ont fait aprehender des maux nouveaux & de nouvelles cataſtrophes ; l'expérience d'une longue ſuite de ſiecles n'a pu raſſurer leurs eſprits, parce que leurs uſages & leurs traditions ont perpétué des idées dont les motifs réels étoient depuis longtemps diſparus.

Nous allons ici faire connoître que ce ca-

ractere d'inquiétude a encore été entretenu chez les anciens par la fin & le renouvellement des périodes. Soit que ces périodes fuſſent naturels, c'eſt-à-dire, aſtronomiques & déterminés par le cours des aſtres, ſoit qu'ils fuſſent ſyſtématiques & imaginaires comme ſont les périodes inventés par l'aſtrologie & la cabale, on verra encore dans ce nouveau tableau combien les hommes ont pris à tâche de ſe rendre malheureux en idée, quand ils ne l'ont point été en effet, & combien aux ſujets réels qu'ils avoient eu de trembler & de gémir ſur leur ſort, ils ont ajouté d'opinions ſiniſtres & déraiſonnables, de calculs illuſoires, de conventions chimériques, qui ont multiplié à l'infini les occaſions d'allarmes & de frénéſie. La plûpart de ces ſyſtèmes calculés paroîtront peut-être des inventions modernes en comparaiſon de cette haute antiquité qui fait ici l'objet eſſentiel de nos recherches ; mais l'examen particulier que nous ferons enſuite des uſages qui ont été généralement conſacrés à ſe préparer à la fin de certains périodes ou à célébrer leur retour, nous fera appercevoir que ſi les ſyſtèmes calculés n'appartiennent point à la premiere antiquité, l'eſprit de ces ſyſtèmes n'eſt pas moins ancien qu'elle, & qu'il n'appartient aucunement aux calculateurs qui ſont venus dans des ſiecles poſtérieurs. Nous le connoîtrons encore par l'analogie que nous trouverons entre les idées apocalytiques que les anciennes ſectes de

philoſophie s'étoient faites ſur les propriétés des périodes, ſur les effets qu'ils produiſoient ou devoient produire dans l'univers : par-là nous démêlerons l'état de l'eſprit humain, & nous verrons s'il fut tel que nous avons cru devoir le ſuppoſer au temps des criſes ou des révolutions de la nature.

II. Commençons par préſenter les périodes connus ou admis par les anciens & par les différens peuples du monde. Un période eſt une révolution complete d'un certain eſpace de temps meſuré par le mouvement des aſtres. On conſidere ce temps d'une façon meſurée lorſqu'on n'enviſage dans un période qu'une certaine portion du temps déterminé par certains points fixes du mouvement général, & par quelques inſtans remarquables de la durée totale. On le conſidere auſſi d'une façon illimitée lorſqu'on enviſage, par exemple, cette durée totale & le temps qui embraſſe le commencement & la fin de tous les êtres, de toute la nature, ou de l'univers entier. Ce période n'eſt pas, ſans doute, le plus facile à connoître; voilà préciſément la raiſon pourquoi les hommes ont fait tant d'efforts pour y parvenir; ils ne ſe ſont point laſſés de calculer, quoique ſouvent leurs calculs ſe ſoient trouvés trop lents; mais à meſure que des ſiecles étendus ſe ſont développés devant eux, ils ont agrandi la ſphere de leur imagination, ils ont augmenté leurs calculs, ſoit en faiſant de nouvelles obſervations pour rectifier les anciennes, ſoit en

inventant de nouvelles formules. La néceſſité où ces contemplateurs ont été ſi ſouvent réduits de recourir à ces expédiens doit faire préſumer que l'on n'a pas eu tout d'abord ſur la durée générale du monde des idées fort grandes & fort étendues : ce n'eſt point dans les premiers temps qu'on a eu l'audace de déterminer cette durée, comme on a fait par la ſuite, par des milliers ou par des millions d'années. Le premier ſentiment des hommes effrayés & preſque exterminés par les ſecouſſes & les convulſions de la nature, ne leur laiſſa point une telle ſécurité ; ils ne doivent guere compter ſur la durée du monde. En effet ce que les coutumes & les inſtitutions traditionelles nous ont tranſmis du génie & du caractere des premieres familles, ne nous montre que des hommes dégoutés du monde, & faiſant ſi peu de cas de leur exiſtence que leur façon de vivre n'étoit que proviſoire, & que ceux qui ne vivoient point à l'aventure ne vivoient pourtant que dans l'attente d'une autre vie & d'un autre monde que leur condition malheureuſe leur faiſoit deſirer à chaque inſtant. C'eſt à ce ſentiment primitif qu'il faut attribuer cette attente indéterminée d'une fin tantôt prochaine & tantôt éloignée, & ces ſyſtêmes des périodes & des cycles qui ſucceſſivement détruits l'un par l'autre, forment cependant une tradition apocalyptique non-interrompue que nous allons voir ſortir de la nuit des temps & ſe tranſmettre juſqu'à

nous, pour paſſer ſans doute encore à notre poſtérité, à moins que les progrès de la raiſon & les ſoins d'une police éclairée & amie du repos des hommes, ne ſuppriment totalement ces calculs funebres non moins ridicules que dangereux.

Avant de parler du période de la durée générale, il convient de commencer par les périodes de détail, ils ont été d'autant plus connus qu'ils ont quelque choſe de plus réel : ce n'eſt que par ces périodes ſimples que les hommes ont été conduits à en imaginer d'autres plus grands & plus compoſés qui embraſſoient tous les périodes poſſibles, pour n'en former qu'un ſeul qui pût contenir tous les termes de la durée & tous les deſtins de l'univers. Les hommes échappés au déluge ne furent point de longtemps raſſurés ; délivrés aujourd'hui, ils s'attendoient à périr le lendemain ; ce lendemain écoulé, ils ne ſe crurent point en ſûreté le jour ſuivant ; les jours qui vinrent enſuite purent augmenter la ſécurité, mais ils ne firent point diſparoître la crainte qu'une foule d'événemens fâcheux ſervit ſans doute à entretenir. Echappé de la premiere huitaine, on craignoit encore pour l'autre ; échappé de cette lune on ne fut pas ſûr de la ſuivante ; on ſe tenoit toujours prêt à périr, la religion y réſignoit l'homme. Enfin une ſaiſon s'écoule, on craint un nouvel incendie pour l'été, une nouvelle inondation pour l'hiver. D'ailleurs la ſubſiſtance eſt devenue difficile & preſque impoſſible ;

tout eſt dérangé dans la nature ; on voit l'année entiere s'écouler, & l'on craint pour la ſuivante, la révolution du ſoleil s'eſt faite, mais continuera-t-il encore à ſe montrer ? il a quelquefois percé les nuages, mais ces nuages ne l'obſcurciront-ils plus ? Obſédé & découragé par ſa miſere, l'homme n'a plus la force d'eſpérer, la crainte eſt le ſeul ſentiment qui lui reſte, il craint donc ſans ceſſe, il craint pour la ſeconde année, il craint pour la troiſieme ; enfin la crainte en lui devient habituelle, & de race en race elle établit un dogme qui annonce que le monde eſt toujours prêt à périr ; la religion adopte cette idée, dès-lors les hommes ne menent qu'une vie proviſoire ; ils cherchent leur ſubſiſtance comme les bêtes ; ils prient avec la ferveur des anges, & calculent les temps avec inquiétude. Il ſe forme des opinions & des ſyſtêmes ; l'un imagine un période de trois ans : un autre en imagine un de quatre ou de ſept, l'événement les détrompe, on en eſt quitte pour attendre un autre période qui détrompe encore. On combine le mouvement des lunes, enſuite celui du ſoleil & de la lune, tantôt ſéparément, tantôt tout enſemble ; on allonge les périodes que l'expérience a montré trop courts ; on change de formule ; ce qui étoit d'abord l'effet de l'inquiétude devient l'effet de la curioſité ; ce qui étoit le fruit de l'erreur, devient une ſcience curieuſe & importante ; & depuis le période de 24 heures, au bout deſquelles les premiers hommes

hommes s'attendoient à périr avec le monde; on parvient à la fin de périodes en périodes à des cycles de 15, de 18 & de 36 mille ans, auſſi extravagans que les premiers, bien moins excuſables qu'eux, mais auſſi moins dangereux par l'éloignement du terme. Ce ſont ces différens périodes que nous allons examiner dans ce livre.

III. Les périodes les premiers connus furent ceux qui ſont déterminés par les révolutions des aſtres les plus viſibles; ces révolutions ſont les plus communes & les plus propres à être remarquées par tous les hommes: tel eſt le période d'un jour, le période d'un mois, le période d'une année. Le jour eſt ſans contredit le premier période connu, il eſt renfermé entre deux levers ou deux couchers du ſoleil; les nations pour leur commodité ont encore cherché à diviſer ce période en pluſieurs autres parties qu'ils ont appellées des *heures*; mais comme cette ſouſdiviſion n'a rien de déterminé par la nature, elle a varié en certains temps & chez différens peuples. Le jour cependant eſt ſuſceptible d'une diviſion naturelle qu'aucune nation n'a méconnue; c'eſt celle qui le conſidere comme formé de deux parties, l'une éclairée par le ſoleil, & l'autre abandonnée aux ténebres; on a même encore généralement ſouſdiviſé en deux chacune de ces parties: enſorte que le période naturel du jour peut être conſidéré comme compoſé de quatre autres périodes auſſi naturels; ſçavoir 1°. depuis le lever du

ſoleil juſqu'à ſon midi, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps où cet aſtre eſt à la plus grande élévation; 2°. de ſon midi à ſon coucher, où le jour ſenſible finit pour faire place à la nuit; 3°. du coucher du ſoleil à l'heure de minuit, temps où cet aſtre eſt dans ſon plus grand éloignement & la nuit dans ſa plus grande obſcurité; 4°. enfin de ce point juſqu'à l'autre lever du ſoleil.

Ce ſont-là en effet comme les quatres phaſes du jour; cependant ce fut un uſage preſque général chez les anciens de fixer le commencement du période journalier au coucher du ſoleil; cet uſage paroît aſſez ſingulier & aſſez peu naturel pour devoir partir de quelque idée ſyſtématique. Les Chinois qui placent le commencement du jour à minuit, & prétendent que c'eſt à cette heure que le chaos fut débrouillé, nous offrent, à ce que je penſe, la ſolution de ce problème. On peut donc croire que le ſouvenir de l'état horrible & ténébreux où avoit été la nature, avant que l'ordre, l'harmonie & la lumiere euſſent été rendus au monde, eſt ce qui a déterminé les anciens à conſidérer la nuit comme le principe de toutes choſes. Héſiode dit, que le chaos fut fils de l'Erebe & de la Nuit, mere des Dieux. En conſéquence on a commencé le période journalier par la nuit, comme pour perpétuer le ſouvenir des actes de l'origine ou plutôt du renouvellement du monde.

Pour peu que l'on faſſe attention à la na-

ture & à la diſtribution du culte journalier que les hommes rendent à la divinité, il eſt difficile de ne pas ſe confirmer dans cette conjecture. En effet, les prieres & les lithurgies journalieres préſentent chez tous les peuples anciens & modernes cette alternative réguliere de complaintes & de louanges, de craintes & d'actions de graces ; les complaintes & les terreurs forment le caractere des offices nocturnes, comme les louanges & l'allégreſſe appartiennent au jour & ſurtout au retour de la lumiere ; nous prions & nous pleurons le ſoir, mais nous chantons au matin & nous nous livrons à la joie. Tout dans le détail de cette diſtribution ſemble être formé ſur un plan commémoratif, qui s'eſt tranſmis au travers de tous les âges & de toutes les révolutions arrivées dans les religions du monde. Il ſemble qu'à l'occaſion du déclin du ſoleil & de la chûte du jour on nous avertiſſe encore que nous avons quelque choſe à craindre, que nous ſommes, ainſi que la nature, menacés de quelque danger. L'aurore & le retour de la lumiere au contraire ne nous invitent qu'à la joie & à l'eſpérance, il ſemble que le retour du ſoleil ait diſſipé toutes les craintes que ſon abſcence nous avoit données ; on diroit qu'il nous rappelle encore qu'autrefois le monde a été renouvellé, & qu'il nous annonce dans l'avenir quelque révolution heureuſe dont le retour du ſoleil eſt l'image prophétique (*ſol juſtitiæ*). Rien ne paroît ſans

doute plus grand qu'un tel plan de religion : nous verrons ailleurs ſur quoi il eſt fondé, & nous nous déciderons ſur ſon origine & ſon antiquité par l'examen que nous ferons des uſages propres au période journalier.

IV. Le ſecond période naturel que les hommes n'ont pas tardé de connoître, c'eſt le période lunaire auquel on a donné le nom de *mois*. Ce periode eſt compoſé de l'eſpace de temps renfermé dans une révolution de la lune. On peut meſurer différemment cette durée, ſelon qu'en conſidérant la marche de la lune on n'a égard qu'à ſon mouvement particulier, ou ſelon que l'on combine ce mouvement avec celui du ſoleil qui eſt le principe de ſes phaſes. Si l'on conſidere uniquement le temps que la lune met à parcourir le zodiaque pour revenir à un même point du ciel, ce temps contient près de 28 jours, & c'eſt ce qu'on appelle le mois *periodique* ; mais ſi l'on conſidere la marche de la lune relativement à l'aſpect du ſoleil & dans ſes conjonctions avec cet aſtre, ſon période eſt de plus de 29 jours, c'eſt ce qu'on appelle le mois *ſynodique*.

Le période lunaire eſt ſuſceptible, ainſi que le période journalier, d'une diviſion naturelle en quatre autres périodes, ceux-ci ſont indiqués par les différents aſpects que préſente cette planete lors des phaſes déſignés par les noms de *nouvelle* & de pleine lune, & par les deux quartiers, le premier ou

croiſſant & le ſecond en decours. Il n'a point été impoſſible aux anciens qui ont ſubdiviſé le période lunaire en quatre autres périodes de trouver un nombre de jours entiers qui pût s'accorder avec la révolution complette de la lune; le mois périodique & le mois ſynodique ſont incommenſurables l'un avec l'autre, & ſont compoſés chacun de jours entiers & de fractions de jours, qui ne peuvent ſe ſubdiviſer en aucun période de jours complets : le nombre de ſix qui n'auroit donné que 24 jours auroit été trop petit; le nombre de huit qui en auroit donné 32 auroit été trop grand; il a donc fallu prendre pour la commodité de la ſociété le terme de ſept qui donne 28, nombre qui eſt le plus conforme à la durée du mois périodique, & le plus voiſin du ſynodique.

Les premieres nations ne comptoient le mois que du jour que l'on avoit apperçu le croiſſant de la lune naiſſante; auſſi-tôt qu'il étoit vu l'on indiquoit la *Neoménie*; il n'eſt donc pas étonnant ſi la plûpart ne donnoient au mois que 28 jours. Qu'on applique ceci à la fable Egyptienne qui dit qu'Oſiris a régné 28 ans, ſelon les jours de la lune, & qu'il fut déchiré en 14 pieces, ce qui indique le nombre des jours depuis la nouvelle juſqu'à la pleine lune (1). Macrobe dit que le nombre de 7 & de 28 regle le

(1) *Plutarch. in Iſide & Oſiride.*

cours de la lune, & que ce ſont les quatre phaſes qui déterminent la ſemaine. (2). Varron dit que le cours de la lune eſt compoſé de quatre ſemaines (*quater ſeptenis diebus*). Ariſtide le Samien avoit dit avant lui la même choſe (3). Le mois des Japonois eſt de 28 jours; ils célebrent des fêtes le 1, le 15 & le 28. Parmi nous le mois eſt ſuppoſé de 29 jours, 12 heures, 44 minutes. La Néoménie arrive le premier jour, & les jours de travail ſont les 2, 3, 4, 5, 6 & 7. Le premier quartier arrive le 8 à 9 heures 11 minutes du matin, ce qui fait le dimanche, & les 9, 10, 11, 12, 13 & 14 ſont des jours de travail; la pleine lune arrive le 15, à 6 heures 22 minutes du ſoir, le 15 eſt encore un jour de fête, & les jours de travail ſont les 16, 17, 18, 19, 20 & 21. Enfin le dernier quartier arrive le 23 à 3 heures 33 minutes du matin, mais il faut fêter le 22, & les jours de travail ſont le 23, 24, 25, 26, 27 & 28.

Ainſi la diviſion naturelle du mois en quatre parties nous donne le période que l'on appelle *ſemaine*; c'eſt un période de jours entiers qui contient le plus exactement qu'il eſt poſſible, le quart d'une révolution lunaire; diviſion puiſée dans la nature & indiquée dès les premiers temps par les qua-

(2) *Macrob. Somnium Scipionis.*
(3) *Aul. Gell. Lib.* III. *Cap.* 10.

tre différentes phaſes de la lune. Le même principe qui à l'occaſion du lever & du coucher du ſoleil a conſacré à certains actes religieux les quatre points les plus remarquables de la révolution annuelle du ſoleil, c'eſt-à-dire les deux ſolſtices & les deux équinoxes, eſt ce qui a pareillement fait conſacrer à la religion les quatre points les plus remarquables de la révolution lunaire, c'eſt-à-dire, chaque ſeptiéme jour du cycle hebdomadaire. Il eſt vrai que l'origine de ce cycle a donné lieu à d'autres ſyſtêmes, la plûpart myſtérieux & aſtrologiques; mais pour fixer tout-à-fait nos idées à ce ſujet, il ſemble qu'il ſuffit de remarquer que les quatre fêtes lunaires ſont aux quatre fêtes ſolaires ce que les quatre phaſes de la lune ſont aux ſolſtices & aux équinoxes que l'on peut regarder comme les quatre phaſes du ſoleil. Si cette façon de raiſonner n'a point de juſteſſe & de vérité, on ſera reduit à avancer ce paradoxe, que l'ordre des fêtes a réglé le cours des aſtres, & il faudra rejetter ce que le bon ſens, l'expérience & la tradition univerſelle nous apprennent, lorſqu'ils nous diſent que c'eſt au contraire le cours des aſtres qui a réglé l'ordre des fêtes (4). Il eſt vrai que le nombre de qua-

(4) La Genèſe nous dit que Dieu mit deux grands luminaires dans le ciel pour ſéparer le jour d'avec la nuit & pour déterminer les temps des aſſemblées publiques [*c'eſt ce que ſignifie Moadim*] & pour régler la ſuite des jours & des années. *Geneſ. Chap.* 1. *vs.* 14.

tre ſemaines ne rempliſſant point exactement toute la révolution lunaire, les fêtes périodiques de ſept en ſept jours n'ont pu long temps concourir avec les phaſes de la lune qui avoient donné lieu à l'inſtitution de ce cycle; de mois en mois la fête lunaire devoit retarder & ne plus atteindre la phaſe lunaire à laquelle la fête devoit être attachée; mais il y a tout lieu de croire que les anciens ont obvié à cet inconvénient inévitable de la même maniere ou à-peu-près que nous obvions au retard de l'année civile à l'égard de la véritable année ſolaire, en ajoutant un jour à la durée de la quatrieme année vulgaire. Les anciens ont dû ſe ſervir d'un moyen ſemblable pour ramener les fêtes lunaires ſous les phaſes lunaires correſpondantes. Les Hébreux entre autres, qui ont toujours fait uſage de la ſemaine, ont été obligés de ſe ſervir de tels moyens, puiſque leurs fêtes annuelles étant doublement déterminées par un ſabbat & par une pleine lune, l'impoſſibilité que cet accord arrivât naturellement a dû les forcer à intercaler dans toutes les ſaiſons quelques jours à quelques ſemaines. Nous ignorons quel a été à cet égard la méthode dont ils ont uſé, leur hiſtoire n'en parle point, elle ne dit pas même qu'ils en aient ſuivi aucune; mais que nous fait le ſilence de leur hiſtoire, puiſqu'il eſt démontré que cette méthode leur étoit abſolument néceſſaire, & que l'uſage en étoit indiſpenſable?

De toutes les fêtes lunaires celle de la nouvelle lune a été chez tous les peuples la plus ſolemnelle ; celle de la pleine lune la ſuivoit en dignité, & les deux autres ont été inférieures à celles-là. Il ne s'enſuit pas que les Grecs fuſſent moins religieux de ce que les jours de la nouvelle & de la pleine lune étoient réputés malheureux. En effet, nous avons vu qu'en conſéquence du ton funebre des premiers hommes, le jour religieux & le jour malheureux étoient des ſynonymes ; parce que toutes les fêtes n'ont été dans l'origine que des jours de deuil & de triſteſſe dans leſquels on ſe rappelloit les anciens malheurs du monde. Chez les Hébreux toutes les fêtes lunaires qu'ils appelloient *Sabbats*, étoient des jours deſtinés à rapeller la mémoire de la création de l'univers ; ces fêtes étoient donc puiſées dans le principe général qui avoit fait conſacrer toutes les fêtes à la commémoration de l'hiſtoire du monde, & à louer le créateur & le conſervateur à l'occaſion du retour de tous les périodes aſtronomiques. Ce genre de commémoration étoit particulier aux Hébreux, nous ne le trouvons chez aucun des anciens peuples, mais l'eſprit de cet uſage n'eſt pas ſi éloigné que l'on pourroit le penſer, de celui qui régnoit dans les autres nations ; c'eſt ce dont nous trouverons encore de nouvelles preuves dans l'examen que nous ferons des uſages & des opinions qui appartiennent à tous les périodes ſabbatiques ou ſepténai-

res ; car ces expreſſions qui ont le même ſens ne ſont auſſi qu'un ſeul mot *.

Comme les premieres ſociétés ſe ſont bien plus ſervies du cours de la lune que du cours du ſoleil pour régler les temps, les actes & les cérémonies, il eſt facile de voir pourquoi le petit cycle lunaire qu'on nomme *ſemaine*, eſt anciennement connu & a été univerſellement reçu ou au moins reſpecté par toutes les nations, c'eſt auſſi à la fréquence de ſon retour qu'il faut attribuer ſa célébrité & toutes les idées religieuſes & ſuperſtitieuſes que les peuples ſe ſont formées du nombre de ſept : un temps qui ramenoit conſtamment les hommes à des actes de religion ne pouvoit manquer à la fin d'être ſoupçonné de quelque vertu ſecrette & myſtérieuſe, mais pourquoi ne lui a-t-on donné que des

* Chez les anciens Orientaux le nom de la fête qu'ils nommoient *Sabbath* & qui s'ecrivoit *Sbh*, avoit de la conſonnance avec ceux de *Sba*, *Sibath*, & *Sbauth*, qui ſignifie *ſept*, & qui s'ecrivoient *Sba* & *Sbath*. L'effet de cette conſonnance a été de confondre les noms & de donner à celui de *Sabbath* la même ſignification de *ſept*. C'eſt par-là que que le mot *Sabbath* eſt devenu la racine du mot Latin *Septem* & du mot françois *ſept*, mots qui ne différent que par le changement du B. en P. C'eſt à tort qu'on fait venir le *ſeptem* des Latins de l'*Epta* des Grecs ; il eſt vrai que l'on pourroit auſſi ſoupçonner ce mot Grec de venir de l'Orient : mais la ſuppreſſion d'une premiere radicale qu'il faudroit admettre pour cela eſt une choſe inouie : il eſt plus raiſonnable de penſer que *ſept* & *ſeptem* ſont des mots Celtiques originaires de l'Orient & que l'*Epta* des Grecs a une autre ſource inconnue. V. *Macrob. ſomnium Scipionis.*

propriétés funebres apocalyptiques & climatériques ? Cela ne dénoteroit-il pas que les fêtes ſepténaires ont été des jours conſacrés à quelque mémoire lugubre ? C'eſt ce que nous verrons par la ſuite.

VI. Le troiſieme période ſimple & naturel que les hommes ont connu eſt celui que l'on appelle *année*. Ce période eſt formé par l'orbite entier du ſoleil autour de la terre, qu'il parcourt environ en 365 jours. Les hommes ont pu être fort long temps ſans connoître la durée de ce période auquel on a donné ſucceſſivement 360 jours, enſuite 365 & enfin 365 jours un quart & quelques minutes ; mais cela ne dit point que les hommes ſe ſoient jamais mépris ſur le période annuel, ſur l'ordre des ſaiſons, ſur l'été & l'hiver, ſur la chûte des feuilles, & des pluies, & ſur les débordemens périodiques (5). Chez les peuples les plus ſauvages ces choſes ont été des moyens ſûrs de diſtinguer la ſucceſſion des années. Si les auteurs romains ont écrit que Romulus n'avoit compris que dix de nos mois dans ſon année ; fait que Plutarque traite de fable, & ſi des auteurs de toute nation l'ont répété d'après

(5) Les Chinois avant Fohi, au lieu de dire une année, diſoient *un changement de feuilles*. Dans la langue des Negres *pluie* ou *année* ſont des mots ſynomymes. V. *Hiſt. Génér. des Voyages. Tom.* III, *p.* 201. Nous retrouvons le même langage dans les poëtes Latins qui diſent des moiſſons, des vendanges, des hivers, &c. pour des années.

eux, c'eſt une preuve nouvelle que tout ce que les Romains ont écrit de leur fondateur n'eſt que fable, & que la plûpart des hiſtoriens ont ſans jugement répété une abſurdité. Si la chronologie ancienne eſt une mer de contrariétés & d'incertitudes, ce n'eſt pas que les hommes dès les premiers temps n'aient connu le période ſolaire au moins d'une façon vulgaire, & cette méthode leur auroit ſuffi pour tenir compte des années s'ils euſſent eu du goût pour l'hiſtoire, mais ce goût ſuppoſe une certaine diſpoſition d'eſprit & un plan ſuivi de connoiſſance que les premieres générations n'ont point eu & n'ont pu avoir. La ſcience du paſſé ſuppoſe un caractere de curioſité & un ſentiment de prévoyance pour l'avenir qu'on ne peut inſpirer à des êtres malheureux juſqu'à l'excès qui ne faiſoient aucun cas de ce monde & n'avoient aucune idée de ſa durée : on avançoit dans les années, mais on ne les comptoit pas ; on les obſervoit à la vérité, mais ſeulement pour les beſoins preſſants ; & l'on étoit bien loin d'imaginer qu'il y auroit des générations futures avides de connoître cette ſuite des temps antérieurs, & l'ordre chronique des faits qui s'y étoient paſſés. Cette diſpoſition de l'eſprit des premiers hommes eſt la premiere de toutes les cauſes qui ont rendu la chronologie des premiers âges ou obſcure, ou incertaine, ou fauſſe : les deſtructions des monumens & des bibliotheques arrivées lors des révolutions politiques

qui ont changé ou même anéanti des nations, ne ſont que des cauſes infiniment poſterieures, & ces monuments ne nous auroient vraiſemblablement rien appris ſur les premiers âges des hommes échappés aux malheurs.

Le période ſolaire préſente, ainſi que les deux périodes précédens, une diviſion remarquable en quatre autres périodes plus petits; ils ſont naturellement indiqués par les deux ſolſtices & les deux équinoxes. Les hommes ont facilement remarqué quels étoient les temps de l'année où le ſoleil étant le plus élevé ſur leur tête rendoit les jours plus longs & les nuits plus courtes, & les temps où cet aſtre étant plus bas rendoit les jours plus courts & les nuits plus longues; enfin ceux où étant à une hauteur moyenne, le ſoleil rendoit la durée du jour égale à celle de la nuit. Ils ont auſſi remarqué que la variété des ſaiſons étoit une ſuite de ces quatre poſitions du ſoleil, & que toutes ces variations avoient un retour périodique & régulier. Ils ont donc diſtingué dans l'année quatre autres périodes qui différoient les uns des autres par l'aſpect du ciel & par la température de l'air; ils nommerent *ſaiſons* ces quatre périodes, & les diſtinguerent par les noms d'*été*, d'*hiver*, de *printemps* & d'*automne*. (6).

(39) Les Sabiens & les plus anciennes nations ſemblent avoir placé en Mars le commencement de leur année. Les Egyptiens le plaçoient à la fin de l'été, & nous à la fin du ſolſtice d'hiver.

Chez toutes les nations anciennes le renouvellement de l'année ſolaire a toujours été célébré avec la plus grande ſolemnité; & quoique le goût de célébrer les périodes ne ſubſiſte plus, on le retrouve néanmoins dans la plûpart des uſages civils, & même dans le cérémonial des fêtes religieuſes que l'on célebre vers ce temps. Il en eſt de même des quatre périodes compris dans le période ſolaire; le retour de chacun d'eux a ſervi de point fixe aux anciens pour y placer les autres fêtes annuelles qui ont toutes été réputées plus célebres que les fêtes lunaires & même que les néoménies : on les appelloit les *fêtes des ſaiſons*; on avoit auſſi des bacchanales conſacrées pour l'inſtant de ces retours. L'examen de pluſieurs de nos fêtes qui concourent avec les ſolſtices & les équinoxes, ou qui les avoiſinent, & celui des uſages qui s'y pratiquent peuvent nous faire entrevoir que leur eſprit primitif ne s'eſt point totalement perdu, quoique leur inſtitution ſemble moderne, ainſi que les noms & les motifs qu'on leur donne : on y découvre un eſprit qui ſemble n'avoir jamais voulu s'éteindre, & qui pour ſe perpétuer s'eſt déguiſé ſous mille formes qui ont trompé les peuples & leurs légiſlateurs eux-mêmes.

Au reſte l'eſprit général des anciennes fêtes annuelles les avoit toutes établies avec une alternative conſtante de deuil & d'allégreſſe; on pleuroit à la fin de chaque ſaiſon, & l'on ſe réjouiſſoit à leur renouvellement; les mo-

tifs, il eſt vrai, ſe ſont à la fin trouvés enveloppés d'allégories preſque impénetrables qui n'étoient qu'une ſuite de l'ancien langage & des anciens rites devenus inintelligibles, faute d'une application convenable. On a tout expliqué par des fables; on diſoit que l'on pleuroit la mort d'Oſiris, d'Adonis, d'Atys, ou l'enlevement de Proſerpine; enſuite on prétendoit que c'étoit tantôt leur naiſſance, tantôt leur retour à la vie que l'on célébroit par des tranſports de joie. Apollon, Bacchus, Mithra, & bien d'autres ont auſſi été les objets de ces larmes périodiques & de ces réjouiſances annuelles; mais nous en avons déja aſſez vu pour ſavoir à quoi nous en tenir ſur ces motifs mythologiques; lorſque nous en ſerons à l'examen des uſages de ces fetes annuelles, nous nous confirmerons entiérement dans l'idée que c'eſt aux premiers hommes qu'il faut demander la raiſon de ces uſages; ils nous les expliqueront à leur ordinaire dans cet eſprit funebre & apocalyptique que reſpire toute leur conduite.

Il y a encore pluſieurs autres années qui ſont de l'invention des peuples ou des légiſlateurs, dont le commencement ne ſe rencontre point avec celui de l'année ſolaire; de ce nombre ſont les années *civiles*, les années *eccléſiaſtiques*, les années *paſchales*, celles d'*anniverſaires*. Cette multitude bizarre d'années différentes ſouvent adoptées à la fois par un même peuple, n'a pas peu contribué à met-

tre de la confuſion dans l'inſtitution primitive des fêtes annuelles. Tous les peuples du paganiſme & pluſieurs des peuples modernes nous montrent une multitude de fêtes qu'on ne ſoupçonneroit point d'avoir été annuelles dans leur inſtitution, & qui néanmoins ſont telles; c'eſt par leurs uſages que l'on peut les reconnoître, ils ſont les mêmes que dans les fêtes véritablement annuelles. Quoi qu'il en ſoit, ces années ſuperflues compriſes dans une autre année, n'ont ſervi qu'à multiplier inutilement les fêtes; joignons encore à cette cauſe un eſprit de curioſité & d'imitation qui a fait que les nations ſe ſont mutuellement emprunté des fêtes dont l'appareil les frappoit, & les ont adoptées ſans égard au période auquel elles convenoient; en effet telle fête convient à un peuple, qui ne convient nullement à un autre, lorſque ces peuples ont une année différente. On peut dire en général que depuis plus de deux mille ans la diſtribution des fêtes chez tous les peuples du monde eſt ſans goût, ſans ordre, ſans motif, ſans eſprit légiſlatif, & n'eſt qu'une ſuite du concours d'une infinité de hazards & de faux principes. Cette ſimplicité primitive qui avoit fixé le nombre, l'ordre & la dignité des fêtes par le retour des phaſes lunaires & ſolaires, a certainement quelque choſe de grand & de ſublime; il en eſt de même du motif commun à toutes ces fêtes, qui eſt de louer & de bénir le Dieu conſervateur de l'univers à l'occaſion du renouvellement de chaque

chaque période ; rien n'eût été ſi noble que ce plan s'il n'eût pas d'ailleurs été défiguré par des opinions apocalyptiques qui rendirent la religion dangereuſe & qui en firent un chaos inexplicable par la multitude des fables que ces opinions firent éclore ; ainſi, comme on a vu, elle rendit l'homme ſauvage. Il ſeroit à ſouhaiter que le plan primitif de l'inſtitution des fetes fût rétabli par un eſprit également religieux, philoſophique & économique ; les fetes n'occuperoient plus qu'un ſeptieme de l'année chez certains peuples chez qui elles en abſorbent un grand quart, au préjudice de l'induſtrie publique & particuliere. Mais en voilà aſſez ſur le période annuel dont nous examinerons ailleurs les uſages pour en connoître parfaitement l'eſprit.

VII. Nous venons d'expoſer la formation des trois périodes ſimples & naturels, qui ont été reçus & connus dès les premiers temps ; les autres plus compoſés n'ont été imaginés par la ſuite que d'après ceux-là, & ne ſont pour la plûpart fondés que ſur des convenances & ſur des ſyſtêmes purement arbitraires. Le période *ſeculaire* n'eſt, par exemple, qu'un période de commodité pour l'hiſtoire, à cauſe de la régularité du nombre ; cependant les Romains en célébroient le retour avec la plus grande ſolemnité. Les périodes diviſés de celui-là tels que ceux de 50 & de 52 années ſont auſſi de pure fantaiſie, & n'ont rien de réels dans la nature, cependant pluſieurs peuples modernes en célebrent

le retour par des uſages imités en partie des anciens jeux ſéculaires.

Il faut mettre au nombre des périodes qui n'ont rien d'aſtronomique ces périodes ſi célébrés chez les Hébreux, je veux dire ceux de la ſeptieme ſemaine, du ſeptieme mois, de la ſeptieme année & de la ſeptieme ſemaine d'années. Ce ſont ces deux derniers qui portent le nom de *Jubilé*, nom que des peuples modernes ont adopté & qu'ils ont donné à la fête ſéculaire qu'ils tiennent des Romains. Puiſque le nom de cette fête des Hébreux dont on ignore tout-à-fait l'eſprit & le motif, a été donné au période ſéculaire, dont on peut dire que l'eſprit eſt connu, cela ne pourroit-il pas ſervir à nous indiquer que les Hébreux n'ont établi leurs Jubilés que pour célébrer la fin & le renouvellement des périodes qui leur étoient propres, & que c'eſt dans une eſpece de ſabianiſme apocalyptique qu'il faudroit chercher l'explication des uſages ſinguliers qui diſtinguoient chez eux les années jubilaires? Autant la loi de Moyſe qui, comme nous avons vu, ne préſente aucune idée apocalyptique, eſt-elle oppoſée à ce ſoupçon, autant la tradition Rabbinique ſur la fatalité du nombre de ſept & de tous les périodes ſepténaires y eſt-elle favorable. On ſçait d'ailleurs que les Mexicains qui avoient une eſpece de Jubilé, n'en commençoient la célébration que par des uſages funebres, parce qu'ils s'attendoient, à la fin de tous ces périodes jubilaires, au retour du chaos & à la deſtruction du monde.

Perſonne n'ignore combien les opinions que l'on a eues ſur le période de ſept mille ans ; que l'on attribuoit à la durée du monde, ont été funeſtes au repos des ſociétés. Vers le commencement de notre ère une chronologie obſcure qui comptoit alors 6000 ans depuis la création du monde, donna lieu à des cerveaux creux de penſer que le monde alloit finir puiſqu'on entroit dans le ſeptieme milliaire. La plupart ſe préparerent à ce grand événement par d'aſſez bonnes œuvres, car c'eſt le propre des opinions apocalyptiques de porter d'abord à la reforme des mœurs ; mais comme le principe de ces opinions étoit vicieux, ces bonnes mœurs ne tarderent point à ſe défigurer par un eſprit de vertige & d'enthouſiaſme qui enivra un grand nombre de fanatiques, & qui fit qu'ils troublerent les ſociétés par une foule de prédictions ſiniſtres. Le progrès des années devoit ſans doute les détromper & réprimer leur délire ; mais lorſque l'imagination eſt allumée, elle ne peut, ni ne veut ſe calmer & la vanité l'empêche de reconnoitre qu'elle s'eſt égarée. On interpréta donc les anciens calculs, on y en ajouta de nouveaux : on attendit 70 ans, on crut enſuite qu'en ajoutant aux 6000 ans autant d'années qu'il y a de jours dans l'an, on rencontreroit le terme qu'un petit nombre d'atrabilaires avoit la frénéſie d'enviſager avec plaiſir ; on attendit donc, quoiqu'avec impatience, les 365 ans

(7). On crut devoir enſuite attendre les 500 années; cependant le monde alloit toujours ſon train; & de ce que l'univers & la nature étoient bien réglés, on ne manqua pas d'y ſoupçonner du dérangement; il eût fallu la chûte du ciel pour en prouver l'harmonie. Des calculs auſſi malheureux ne laiſſerent pourtant pas de dégoûter les calculateurs; leur nombre diminua, & l'on ſe fit en général un point de religion de ne plus calculer; cependant quelques-uns ne perdirent point encore l'eſpérance de la deſtruction du monde; ils conçurent qu'il falloit attendre les 1000 ans de la ſybille qui manquoient en effet pour completter la grande ſemaine de 7000 ans. Enfin le ſeptiéme milliaire étant expiré ramena encore la même frénéſie; l'onzieme & le douzieme ſiecles en furent troublés; la fin du monde fut annoncée partout. On crut devoir d'avance ſe détacher des biens d'ici bas, on les porta aux pieds de nouveaux prédicateurs du royaume prochain du ciel (8), & l'on crut en cela imiter les premiers fideles qui avoient porté les leurs aux pieds des apôtres. Ce temps d'extravagance paſſa encore après avoir

(7) *Auguſtin de Civitate Dei. Lib.* XVIII. *Cap.* 53.

(8) On aſſure qu'il exiſte un acte paſſé entre S. Bernard, l'abbé de Clairvaux, & un ſeigneur de la maiſon de Châtillon, par lequel le ſaint promet à ce dernier de lui procurer dans le ciel, cent fois autant d'arpens qu'il en donneroit à ſon abbaye.

dupé une multitude de gens crédules qui céderent leur fortune à des hommes qui avoient renoncé à la fortune ; mais il reſta néanmoins d'un levain apocalyptique qui depuis le dixieme ſiecle n'a ceſſé de fermenter juſqu'à nos jours. L'antechriſt, diſoit-on, étoit né en 1105, un concile ſuffit à peine pour tranquiliſer les eſprits. Pierre Jean chef des Begards ; fixoit la fin du monde en 1335 ; Arnold, Eſpagnol, la recula juſqu'en 1345 ; Vincent Ferrier hermite, l'annonça en 1403 un Mainfroy de Verceil prêcha l'approche du jugement en 1418. Après ceux-là il n'y eut pas une ſucceſſion moins continue de calculateurs & de prophètes. En 1524 Bodin nous dit qu'on annonça le déluge ; & l'on vit alors de nouveaux Noé conſtruire des arches. Les derniers calculateurs ont fixé la fin du monde en 1700 ; d'autres ſont revenus en 1734 ; & les convulſionnaires Janſéniſtes ne ceſſent encore de nos jours d'effrayer par les menaces d'une deſtruction prochaine du monde, annoncée, comme on l'a déja vu, par la venue du prophète Elie. Cette fin eſt encore par d'autres fixée à l'an 1789, ou à 1800, ou à 1994 ; cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques eſprits foibles & mélancoliques, ſi une police éclairée que le fanatiſme élude ſouvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des ſociétés.

VIII. Il ſeroit inutile de chercher dans l'hiſtoire l'origine & les opinions ſur la fa-

talité du nombre *ſept* ſorti de la nuit des temps, & connues des anciens comme des modernes En général le nombre ſepténaire étoit un période redoutable; de là auſſi le ſyſteme abſurde des *années climatériques*; les anciens rédoutoient la fin de tous les périodes ſepténaires, ils craignoient la 7e année la 14e, la 21e, la 49e, la 63e, par la même raiſon qu'on a redouté la fin des périodes imaginaires de 70 ans, de 490 ans de 700 & enfin de 7000 ans. Par une ſuite de ce ſyſtème des rabbins & des autres docteurs Orientaux, on a débité qu'il y avoit ſept modes ſucceſſifs, & qu'ils exiſteroient chacun 7000 ans : ainſi la fatalité de l'univers ſe trouvoit toute renfermée dans le grand période de 49000 aps; notre monde eſt le deuxieme au compte des cabaliſtes, parce que la premiere lettre de la genèſe vaut deux dans les nombres (9). Tels ſont les preuves & les titres de ces beaux calculs. Quelques-uns diſent plus ſimplement qu'il ne devoit y avoir que 70 générations après le deluge & la défaite des géans; mais qu'entendent-ils par une génération? C'eſt ce qu'ils ont eu la prudence de nous taire.

Ces ſyſtèmes des différens âges du monde ont été différemment calculés ſuivant les temps & les lieux : mais depuis long temps on

---

[9] V. Baſnage. hiſtoire des Juifs. Liv. III. Chap. 27. §. 1. Liv. IV. Chap 6. §. 1. & Chap. 12. §. 10.

a un goût décidé pour le nombre ſept. Saint Auguſtin (10) trop homme de génie pour donner des calculs, qu'il paroît au contraire mépriſer & condamner, n'a pas craint cependant de dire que le Meſſie avoit mis fin au cinquieme âge; que l'on étoit dans le ſixieme, & que le ſeptieme ameneroit la diſſolution de toutes choſes. Ce ſentiment n'a ſans doute point de meilleur fondement que les autres, mais s'il eſt apocalyptique, il n'eſt point millénaire: puiſqu'il a la prudence de ne point fixer la durée de ces âges.

Nous avons encore un livre qui eſt entre les mains de tous les citoyens, & qu'on a ſoin de renouveller tous les ans; on nous y apprend comme une vérité indubitable que la durée du monde comprend ſept âges, que le premier a duré 2284, le ſecond 1267 ans, le troiſieme 430 ans, le quatrieme 962 ans, le cinquieme 470 ans, le ſixieme 587 ans, & que depuis 1750 nous ſommes dans le ſeptieme qui ſera terminé par la fin du monde. Une pareille inſtruction eſt inſenſée puiſqu'elle roule ſur la folie du nombre ſept; elle eſt ridicule par la diſtribution inégale & arbitraire des âges. Lorſqu'on déraiſonne il faut au moins déraiſonner ſuivant les principes que l'on veut adopter; or jamais les anciens n'ont admis que des âges égaux & un période formé de pluſieurs ré-

(10) *S. Auguſtin. de Civitate Dei. Lib.* XXII. *Cap.* 30.

volutions plus petites, mais égales ; c'eſt que les derniers calculateurs ont mis des ères & des époques hiſtoriques en place des anciens périodes reçus ; ils ont cru bien faire, & n'ont fait que mettre le ridicule à la place de la folie. Enfin cette inſtruction eſt dangereuſe, parce que la brièveté des âges expirés donne lieu de croire que l'age préſent qui eſt déja fort ancien, ne tardera pas lui-meme à finir. Quelle imprudence dans un livre approuvé par le gouvernement qui ſouffre que l'on repaiſſe l'eſprit des peuples avec de telles abſurdités (11) ! Il s'en faut pourtant bien que l'uſage où l'on eſt tous les ans de préſenter au public cet abſurde cycliſme, puiſſe être regardé comme un monument de l'eſprit ou de la crédulité de notre ſiecle ; il eſt une ſuite de l'imagination déréglée des ſiecles antérieurs ; il s'eſt conſervé par le reſpect que tous les peuples ont pour leurs erreurs dès qu'elles ſont anciennes ; enfin il ſubſiſte par la force de l'habitude qui retient ou fait que l'on tolere des uſages dont on n'apperçoit point les conſéquences.

Rien n'auroit dû plus dégoûter de ces funeſtes prédictions que l'incertitude & l'irrégularité des formules qu'on ſe faiſoit pour connoître la durée du période Si le plus grand nombre de ceux qui s'entêtoient du

(11) V. l'Almanach Royal. p. 32. ſous le titre d'*Abrégé Chronologique ſur la diviſion des Ages du monde.*

nombre de ſept, déterminoient la durée du grand période à 7000 ans, des eſprits plus fins & plus ſubtils le fixoient à 7777 ans. En fait de nombres ſabbatiques il n'y en a point de mieux conditionné ſans doute; c'étoit auſſi une des grandes années reçues des anciens (12). D'un autre côté ſi les uns embraſſoient de vaſtes périodes de pluſieurs milliers d'années ſepténaires, d'autres ſans s'élever ſi haut, & ſans vouloir jetter leur vue ſi loin dans l'avenir, attendoient le jugement dernier & la fin du monde chaque ſeptieme jour; de ce nombre ont été les Manichéens; ils jeûnoient & ſe mortifioient pour cette raiſon tous les dimanches, tandis que les autres chrétiens ſe réjouiſſoient. La différence de ces uſages venoit, ſelon les apparences, de ce que les premiers regardoient le dimanche comme la fin du période ſepténaire, au lieu que pour les ſeconds c'étoit au contraire le jour de ſon renouvellement; d'ailleurs comme ceux-ci conſacroient le ſamedi au jeûne, on peut dire que les uſages étoient au fond les mêmes; & qu'il n'y avoit que les jours de tranſpoſés.

Chez tous les peuples mahométans c'eſt auſſi un article de foi que le jugement dernier & la fin du monde arriveront au ſeptieme jour d'une ſemaine; mais ſelon leur façon de diſpoſer les ſept jour, ce ſeptieme

(12) *Plutarch. de opinion. philoſoph. Lib. II. Cap.* 32.

eſt le vendredi ; c'eſt en partie ce qui en fait chez eux le jour le plus religieux de tous (13).

Tant de chimeres renouvellées de ſiecles en ſiecles à l'occaſion du nombre ſept, ſemblent indiquer que le ſeptieme jour a dû être un jour redoutable dès les premiers temps. On n'auroit point eu des opinions ſi lugubres ſur les grands périodes qui en ſont arrivés ſi leur principe n'eût été lugubre lui-même ; c'eſt ce que nous examinerons plus particuliérement quand nous jetterons les yeux ſur les fêtes ſabbatiques ou hebdomadaires. Au reſte ces opinions étranges ont été univerſelles ; tous les peuples ont eu du reſpect pour le nombre ſept. On trouve juſqu'au Japon l'emblême d'un jubilé d'un million d'années ; car comment nommer autrement ce qu'on y appelle le Dieu *Amida* monté ſur un cheval à ſept têtes qui ſont, dit-on, le ſymbole de ſept mille ſiecles (14)? On ne peut douter que cette repréſentation ne ſoit une image cyclique, ſurtout quand on voit ce Dieu couronné du cercle d'or des révolutions ; c'eſt là viſiblement l'image du maître des périodes, & ſur-tout du Dieu de la fin des temps : Dieu terrible que les Japonois ne ceſſent en effet de prier, en répé-

(13) D'Herbelot Biblioth. Oriental. p. 405 & 494. Voyages de Chardin. Tom. VII.

(14) Charlevoix Hiſt. du Japon. Tom. I. Livre Préliminaire, Cap. 13 & 14. Cérémonies Religieuſes. Tom. VI.

tant des milliers de fois par jour l'*Amenda* qui eſt comme le roſaire du pays, priere qui eſt ſurtout en uſage dans les funérailles. C'eſt auſſi pour ce Dieu redouté que les dévots pénétrés du néant du monde, ſe font murer tous vivans dans des cavernes, ou vont ſe noyer en pleine mer. Un autre uſage qui décele encore que le nombre de ſept a dû être primitivement funebre, c'eſt qu'au Japon les funérailles durent ſept jours, que l'anniverſaire ſe fait au ſeptieme mois & ſe réitére tous les ſept ans. les funérailles des empereurs duroient auſſi ſept jours à Rome: & en Egypte on pleuroit les morts pendant 70 jours.

CHAPITRE II.

Autres idées des anciens ſur les nombres, les cycles & les périodes apocalyptiques de la grande année.

I. Les périodes ſepténaires n'ont point été les ſeuls qui aient été regardés comme myſtérieux & redoutables. Nous avons déja dit que dans l'eſprit des anciens c'étoit une opinion univerſelle qu'il y avoit eu une grande année qui renfermoit en elle le principe & la fin de tous les êtres, ou au moins leurs changemens & leurs renouvellemens ſous une nouvelle forme; mais quelle étoit

la durée de cette grande année ? C'eſt ce que les peuples ont cherché en vain à connoître, & c'eſt ſur quoi les ſpéculateurs ont été tres-peu d'accord ; dans l'incertitude où ils ont été là-deſſus, ils ont donné le nom & le caractere d'une grande année à une multitude de périodes qui pour la plûpart n'ont rien d'aſtronomique, & qui ſe contrediſent les uns les autres.

(1) Cenſorin obſerve qu'on nomma quelquefois *grande année* non-ſeulement le luſtre qui chez les Romains ſe renouvelloit tous les cinq ans accomplis, mais encore la révolution de quatre ans qui ramenoit la célébration des jeux Capitolins. Nous obſerverons ici que le luſtre en particulier nous préſente une image apocalyptique & funebre, puiſqu'il ſe terminoit par des purifications & des expiations générales ; c'étoit alors qu'on faiſoit le dénombrement, on payoit le cens, & l'on renouvelloit les contrats. Tous ces uſages ſemblent dérivés de l'eſprit cyclique & jubilaire, & doivent faire ſoupçonner que l'eſprit primitif en étoit apocalyptique ; pourquoi en effet auroit-on donné à ce luſtre le nom funebre de grande année ?

Le même auteur remarque que les Grecs ont donné ce nom à différens périodes qu'ils ont ſucceſſivement inventés à meſure qu'ils ont perfectionné leur calendrier ; en allon-

(1) *Cenſorinus de Die Natali. Cap.* 18.

geant leurs cycles luni-ſolaires ils ont adopté ſucceſſivement de grandes années de deux ans, de quatre & de huit. Il ne ſeroit pas raiſonnable de chercher un eſprit apocalyptique dans ces divers périodes inventés pour les ſeuls uſages aſtronomiques, puiſque d'ailleurs la religion n'a point rendu ces périodes remarquables par la célébration de leur renouvellement. Le nom de *grande année* a donc été donné improprement à ces différens périodes des Grecs; ce nom eût plutôt convenu à ces autres périodes religieux qui ſe terminoient par les fêtes du retour de Bacchus qui avoit lieu tous les trois ans, par les jeux olympiques tous les quatre ans, par les jeux iſthmiques, &c. Nous avons vu en effet que toutes ces fêtes étoient des commémorations, non des dieux ou des héros, mais de l'hiſtoire du monde, & nous avons prouvé qu'elles ne préſentoient dans l'origine que des idées funebres; nous y trouverions ſans doute à découvert l'eſprit de terreur qui les avoit fait établir, ſi la mythologie & la police n'avoient réuni leurs efforts pour altérer & défigurer les motifs de toutes ces antiques ſolemnités, dans la vue de rendre les ſociétés plus calmes & plus raſſurées.

(2) On voit dans Plutarque que divers philoſophes & aſtronomes Grecs donnoient à

(2) *Plutarch. de opinion. philoſoph. Lib.* II. *Cap.* 32.

la grande année les uns 16 ans, d'autres 19, pluſieurs 59. Diogene croyoit qu'elle étoit compoſée d'autant d'années qu'il y a de jours dans l'an, c'eſt-à-dire de 365. Quelques-uns de ces périodes peuvent paſſer pour des cycles aſtronomiques, mais le dernier n'eſt fondé que ſur quelque chimere. C'étoit, au reſte, une façon de penſer adoptée par tous ces calculateurs, & ſurtout par ceux qui cherchoient à connoître dans les aſtres bien d'autres choſes que des mouvemens phyſiques, que ce n'étoit que par un langage vulgaire qu'on pouvoit donner le nom d'*année* à une ſimple révolution du ſoleil dans ſon orbite: la véritable année, diſoient-ils, étoit celle où tous les globes céleſtes après avoir achevé leurs revolutions, devoient ſe rencontrer enſemble & ſe retrouver au même point dont ils étoient partis au commencement des choſes (3). Voilà ce qu'on devoit entendre par la véritable année que, pour diſtinguer de l'année vulgaire, ils nommoient la *grande année*, l'*année parfaite*, *l'année héliaque*, *l'année de Dieu*. Chaque fois qu'elle ſe renouvelloit Platon nous dit qu'elle amenoit un nouvel ordre de temps, & changeoit la face du monde. La difficulté étoit de fixer la durée de cette vaſte année; les uns vouloient qu'elle fût déterminée par l'entiere révolu-

(3) *Cicero de natura Deorum. Lib. II. Idem Somnium Scipionis.*

tion des étoiles fixes ; le plus grand nombre prétendoit que c'étoit par les révolutions combinées des ſept planetes ; & pluſieurs, arrêtés par le défaut de théorie, aimoient mieux ne la déterminer que par la combinaiſon du période ſolaire avec une ou deux planetes ſeulement, ou ſimplement avec quelques-unes des conſtellations.

C'étoit par ce dernier moyen que l'Egypte fixoit ſa grande année : c'étoit le ſever héliaque de la canicule au premier jour de Thoth, premier mois de leur année, phénomene qui n'arrivoit qu'au bout de 1461 années Egyptiennes de 365 jours. Le retour de ce cycle caniculaire s'appelloit *renouvellement*, & ſe célébroit avec la plus grande ſolemnité. L'expérience ayant fait connoître que cette grande année ne rempliſſoit point encore les conditions que l'on avoit imaginées, & n'avoit d'autre pouvoir pour changer la nature que celui que l'imagination lui prêtoit ; il fallut bien encore agrandir ſes idées & reculer le terme de ce renouvellement, toujours ſi vainement calculé ; c'eſt ſans doute ce qui fit inventer en Egypte une autre grande année de 36525 ans pour la révolution du zodiaque. Au moins ce période n'eſt-il pas ſujet à être ſouvent démenti par l'événement ; l'honneur de ſes inventeurs paroît bien à couvert ; cependant ce terme n'a point beaucoup coûté à inventer, pour le trouver on n'a fait que multiplier la premiere grande année de 1461 ans par le nombre 25.

Ces 36525 années Egyptiennes ſont égales à 36500 Juliennes. On voit par-là ce qui a décidé les inventeurs de ce période à multiplier par le nombre 25 c'étoit la fantaiſie d'avoir un cycle rond, formé d'autant de cycles ſolaires qu'il y a de jours dans l'année, étrange méthode qui fait bien voir que ce n'eſt pas dans l'aſtronomie que ces ſavans étoient le plus occupés. Au reſte cette méthode fait encore voir que ſi ceux-ci ont augmenté la grande année à 36525 ans, lorſqu'elle étoit auparavant fixée à 1461 ans, il y a tout lieu de croire que ceux qui l'avoient antérieurement fixée à 1461 ans, n'avoient eux-mêmes été que des amplificateurs,, & qu'avant eux on avoit eu pour terme des nombres plus petits, comme nous l'avons déja fait remarquer des Grecs & des Romains. D'où il ſuit qu'en remontant aux premiers temps de cette progreſſion, on doit trouver le temps où les hommes, en voyant le ſoleil ſe coucher le ſoir, craignoient qu'il ne ſe levât pas le lendemain matin; en un mot un temps où on étoit à chaque inſtant dans l'attente de la deſtruction de l'univers.

II. Les Sabiens, comme on a vu, avoient une grande année aſſez ſemblable à celle des Egyptiens; elle étoit de 36425 années; on ne peut aſſurer ſur quelle théorie ils l'avoient calculée, ou ſi elle avoit la même ſource que l'année Egyptienne; ce qu'il y a de certain c'eſt ce qu'ils lui donnoient les mêmes caracteres; c'étoit, ſelon eux, le temps d'une

révolution

révolution complette du monde, qui devoit être ſuivie du renouvellement des êtres & de la reſurrection. Quelques Sabiens ſe ſont bornés à 9000 ans; ce période a été peut-être un des dégrés qui ont conduit à celui de 36000 ans. Ces 9000 ans étoient auſſi, ſelon la doctrine des mages, le temps de la duré des combats des deux principes; & c'étoit à la fin de ces termes que Pluton, ou Typhon, ou Arimane devoient être déſarmés & détruits pour jamais; après quoi l'homme rétabli dans toute ſa félicité, devoit habiter une terre heureuſe, applanie & renouvellée (4).

Entre ces années de 36000 ans & de 9000 ans il y en avoit une autre fixée à 18000. Plutarque (5) la met ſur le compte d'Héraclite; c'étoit, ſelon les apparences, un des échelons du période de 36000 ans. Le premier élement de ces ſyſtèmes étoit ſans doute le nombre neuf, peut-être même le nombre trois; on voit en effet chez les anciens une multitude d'actes & de faits réglés par le période de neuf jours & de neuf années: c'étoit une eſpece de ſemaine: on voit partout que ce ſont de petits nombres qui ont ſervi à la génération des grands. La guerre des Titans contre Jupiter avoit duré neuf ans. Jupiter viſitoit Minos tous les neuf ans. Homere,

(4) *Plutarch. de Iſide & Oſiride.*
(5) *Plutarch. de opinion. philoſoph.*

Héſiode, & preſque tous les poëtes qui ont ſuivi ont ſouvent conſacré le nombre neuf à une infinité d'actes de la vie humaine (6). Il n'eſt pas inutile de remonter à la premiere génération de ces grandes neuvaines que nous penſons être le nombre de trois. Je ne répéterai point ce que l'on ſait déja de l'eſtime où ce terme étoit chez les anciens. En voici l'origine ; *Salut* & *trois* s'exprimoient chez eux par un ſeul & même mot (7).

Telle eſt donc l'origine de ce reſpect religieux pour le nombre de trois & pour tous les nombres qui en ſont dérivés, tels que neuf jours, neuf ans, neuf mille ans, 18000 ans & enfin 36000 ans. Il eſt bon de faire connoître par-là que ſi les craintes & les eſpérances apocalyptiques des anciens ont eu quelques principes fondés, il n'y a eu rien de plus arbitraire & de plus chimérique que l'application qu'ils faiſoient de ces opinions à certains périodes calculés.

Les Etruſques avoient auſſi leur grande année, mais on ne connoît point ſa durée. Conſultés ſur les phénomenes qui arriverent au temps de Sylla, ils repondirent à-peu-

(6) V. les Mémoires de l'Académie des Inſcript. Tom. XVIII. p. 23.

(7) *Salom* & *Salum*, paix, *Salos*, trois, *Salus*, ſalut, *Salvus*, ſauvé. Voyez Bochart ſur ces alluſions communes entre les langues Hébraique, Phénicienne, Carthaginoiſe & Latine. *Chanaan Lib. II. Cap.* 16. où il cite le témoignage de S. Auguſtin, qui étoit Carthaginois.

près comme auroient pu faire quelques Rabbins, que le monde étoit ſujet à diverſes révolutions ; qu'il devoit y en avoir huit ; que les dieux avoient fixé la durée de chacune, dont la meſure étoit le période de la grande année, & qu'ils en avertiſſoient les hommes par des ſignes dans le ciel & par des changemens ſur la terre (8).

Les anciens n'ayant point eu de meilleure théorie, il n'eſt point ſurprenant de voir leurs ſingulieres variations. Ainſi les unes fixoient le grand période à 2484, à 3000, à 5552, à 9977, à 10800 & 10884 années, d'autres l'eſtimoient de 12000. de 12854, de 12954 ou de 15000 ans. Pluſieurs enfin s'élevoient juſqu'à 100000, 300000, 350635, 470000, ou même 1. 753200 & 6. 570000 années. On en trouvera le détail dans l'excellent mémoire de M. de la Nouze contenu au Tome XXIII des Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions.

III. Ces variations ſont grandes ; mais que ſeroit-ce ſi nous paſſions aux Indes, à la Chine, au Japon ! Chez tous les peuples de ces contrées on a eu la même folie de calculer les années de la durée du monde, d'en détailler les différens âges & de faire l'hiſtoire de la ſucceſſion des mondes ; mais on a eu plus d'adreſſe en ce que ces Indiens ne ſe ſont formé que des termes énormes, & qu'ils

(8) *Plutarch. in vita Syllæ.*

ne comptent que par des millions d'années.

Je ne parlerai point des cycles vraiment aſtronomiques qui ont été trouvés pour l'uſage de la ſociété : ceux qui les ont fait n'ont point ordinairement été des apocalyptiques ; quand l'eſprit de l'homme ſe trouve dans une diſpoſition qui lui permet de s'appliquer aux ſciences exactes, il s'éloigne dès-lors de cette diſpoſition qui ne s'occupe que d'objets vagues & indéterminés. Cependant je n'entrerai point dans ces détails étrangers à mon ſujet.

Quelqu'idée que les anciens peuples d'Aſie aient eue de leur grande année, ils lui ont tous donné le même caractere depuis Héſiode juſqu'à nos jours ; l'hiver de cette grande année étoit un déluge, & ſon été devoit être l'embraſement du monde. „ Les déluges pé-
„ riodiques, dit Béroſe, arrivent lorſque
„ toutes les planetes ſont dans le ſigne du
„ capricorne, réunies toutes en ligne droi-
„ te ; & les embraſemens périodiques arri-
„ vent lorſqu'elles ſe trouvent réunies de la
„ même maniere dans le ſigne du cancer "
(9). Il n'eſt pas difficile de remarquer que les phénomenes de cette grande année correſpondent à ceux de l'année commune qui ſert de baſe à ce ſyſtême, le capricorne eſt le premier ſigne de l'hiver, ſaiſon communément pluvieuſe ; & l'écreviſſe eſt le premier ſigne de l'été, ſaiſon de chaleur & de

(9) *Senec. Quæſtion. Natur. Lib.* III.

ſéchereſſe. On voit encore par-là pourquoi la plûpart des nations craignent un embraſement du monde & ne craignent plus un déluge. Cette opinion ne prouve rien, ſinon que les anciens peuples ont commencé leur année vulgaire par l'hiver de même qu'ils ont commencé leur jour par la nuit. Les Banians diſent que le monde a été détruit trois fois, par le déluge, par le vent, par les tremblemens de terre, & qu'il le ſera bientôt par le feu qui eſt le quatrieme élément; ils ajoutent que chaque âge a ſon dieu différent chargé de régir le monde (10).

On diviſoit encore la grande année en quatre âges comme on diviſe l'année commune en quatre ſaiſons; on comptoit un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain & un âge de fer. Ces âges ſi fameux dans la mythologie font voir l'antiquité de ce ſyſtème. On comparoit encore les phénomenes de la durée du monde avec ceux de la vie humaine: la nature en ſe renouvellant avec une grande année, étoit cenſée d'abord dans un état de foibleſſe & d'enfance; elle arrivoit par dégrés à un état de perfection & de beauté ſuivi d'un état de force & de vigueur, d'où elle ne faiſoit enſuite que déchoir par une grada-

(10) V. Hiſt. de la religion des Banians par Henry Lord. *Arnob. adv. Gentes. Lib. I.* Chez les Mexicains le ſiecle étoit diviſé en quatre parties, c'eſt-à-dire en un printemps, un été, un automne & un hiver ſuivi de la fin du monde. Hiſtoire générale des Voyages. Tom. XII. p. 529.

tion insensible qui la menoit à la vieillesse, puis a la mort. Il en étoit du moral comme du physique : le genre humain commençoit par l'innocence ; il devenoit peu-à-peu capable des vertus les plus héroïques, son esprit développoit successivement toutes les sciences & tous les arts ; son heureux naturel se corrompoit ensuite, son ame ainsi que son corps s'affoiblissoient, ils étoient sans force, sans génie ; sans vertus ; enfin l'homme n'étoit plus qu'un être vicieux & déréglé, il oublioit tous les principes de la science & de la sagesse ; le désordre général arrivoit à son comble, tout finissoit par se dissoudre. C'est encore le système des Siamois qui attendent un nouveau Dieu & un nouveau monde, parce que le monde actuel est, selon eux, fort avancé dans sa corruption (11).

IV. Tel est cet ancien système dont il semble que les sybilles & tous les apocalyptiques de l'antiquité n'ont fait que donner le développement en cherchant à en faire de fausses applications. Cependant les apocalyptiques modernes different beaucoup des anciens dans un point essentiel : les premiers annoncent une fin totale & absolue de l'univers qui ne sera suivie que d'un renouvellement spirituel & mystique ; au lieu que les anciens n'admettoient point une destruc-

(11) Histoire Générale des Voyages. Tom. IX. p. 296.

tion ſans retour : ſelon eux le monde ne périſſoit que pour renaitre, ce n'étoit que flux & reflux réglé de proſpérités & de malheurs de vertus & de vices, de force & de foibleſſes. Ces viciſſitudes du monde n'étoient pas même regardé s de quelques-uns comme un mal ; les déluges & les embraſemens périodiques n'étoient que des purgations qui nettoyoient le monde & lui rendoient ſa jeuneſſe, ſa vigueur & ſa beauté dans le genre moral comme dans le phyſique. Voilà la doctrine conſtante de Platon & d'une foule d'anciens écrivains : ſi la naiſſance conduiſoit à la mort, la mort elle-même n'étoit qu'une renaiſſance ; le monde ne ſe renouvelloit que pour dégénérer, il ne dégénèroit que pour ſe renouveller, il paſſoit par pluſieurs âges il ne faiſoit que changer & ne périſſoit jamais. „ Tout change & rien ne périt, dit „ Seneque, rien ne s'anéantit abſolument „ dans l'univers ; mais tout eſt ſujet à croître & à décroître, ſelon divers périodes ; „ tout ceſſe & tout recommence, tout meurt „ & tout renait, l'hiver ſuit la belle ſaiſon, la nuit chaſſe le jour, & le jour „ chaſſe la nuit ; cette partie du ſoleil ſe „ leve & cette autre ſe couche ; à peine cet „ aſtre a-t-il quitté ſa ſtation qu'il tend à „ y revenir " (12). La grande année eut-elle été compoſée de pluſieurs milliers ou

(12) *Senec. Epiſt.* 36.

millions d'années, ce période immenſe n'étoit conſidéré que comme une petite portion de la durée du monde dont l'homme ſelon ce ſyſtème, ne pouvoit embraſſer ni le commencement, ni la fin; cependant on croyoit ce même monde ſujet à des changemens univerſels qui étoient réglés par les révolutions des aſtres. On voit cette doctrine exprimée dans Ovide par ces mots:

Nec perit in tanta quicquam, mihi credite, mundo:
Sed variat, faciemque novat, naſcique vocatur.
. . . . . *Sic ad ferrum veniſtis ab auro*
Sæcula, ſic toties verſa eſt fortuna locorum.

OVID. Metamorph. Lib. XV. fab. 4. (13).

S'il y a peu de vérité dans ce ſyſtème, on ne peut lui refuſer une certaine grandeur; eſt-il une erreur plus ſublime! elle a été la ſuite de l'agrandiſſement de l'eſprit humain & de la ſécurité rendue à ſon état & à la nature entiere. L'ancienne révolution du monde qui fit penſer dans le temps que

(13) Ces vers ont été ainſi traduits ou paraphraſés.

Crois-moi, rien ne perit dans ce vaſte univers,
Rien ne s'anéantit, tout ſe ſurvit, tout change,
Et de ces changemens l'alternative étrange
Renouvelle à nos yeux tous les êtres divers.
Dans ſon immortelle carriere,
La terre ſe ſaut du noir Chaos,
En s'y replongeant toute entiere,
Doit y trouver des cieux nouveaux.
Mais l'homme ivre d'orgueil, foible en ſa connoiſſance
Sujet à s'égarer quand il ſonde le temps,
Dans les épaiſſes nuits des changemens
S'imagine du monde avoir vu la naiſſance.

la fin de toutes choſes étoit arrivée, ne s'étant point trouvée une fin abſolue, on la crut différée ou retardée, on lui donna des périodes qu'on agrandit toujours à meſure que les ſiecles s'accumuloient ſur les ſiecles, enfin ces périodes ſe trouvant toujours en défaut; on vint à s'imaginer que le monde n'auroit point de fin abſolue, qu'il pouvoit bien changer, mais qu'il ne périroit jamais. Cette doctrine auroit été capable d'effacer à la fin tout eſprit apocalyptique de deſſus la terre & d'épargner aux hommes une multitude de fauſſes terreurs; mais la doctrine des changemens étoit elle-même dangereuſe & terrible pour le genre humain, elle étoit capable de produire les mêmes effets, & elle les produiſit en effet; ainſi cette erreur de l'éternité du monde fut inutile & dangereuſe. Qu'importe en effet au genre humain lorſqu'il ſe voit détruit, de ſavoir que la matiere n'eſt point anéantie, qu'elle ſurvit à ſa premiere forme, & qu'elle en doit prendre une ſeconde? l'homme actuel n'en eſt pas moins détruit, & l'homme futur ne peut ni le conſoler dans ſes malheurs, ni le raſſurer dans ſes craintes. Les millénaires qui adoptoient un regne terreſtre de Dieu ſur la terre renouvellée, n'ont pas moins troublé le monde que les apocalyptiques décidés pour une fin totale & abſolue de tout être & de toute forme.

Il eſt étonnant que preſque toutes les religions pour contenir les hommes & mo-

dérer leurs paſſions dans la vue de les rendre heureux dans ce monde & dans l'autre, aient toujours préſenté au genre humain le dogme d'une fin totale ou au moins d'un changement univerſel, & que les hommes n'aient point de dogme qui les affecte d'une plus grande terreur que celui de la fin du monde & du jugement univerſel; chaque homme n'a-t-il donc pas ſa fin devant ſes yeux, & ſon ſort n'eſt-il point décidé à ſa derniere heure en bien ou en mal? C'eſt ſans doute un caprice de l'eſprit humain d'être moins affecté des vérités communes que des vérités extraordinaires, il n'eſt point de jour qu'on ne voie ſes concitoyens, ſes parens, ſes amis, paſſer de cette vie dans l'autre; on ſait qu'ils vont dès-lors recevoir le prix du bien ou du mal qu'ils ont fait; cependant la ſociété eſt tranquille, les eſprits ne ſont point émus. Mais prêche-t-on la fin du monde, annonce-t-on l'approche du jugement dernier & du royaume éternel, auſſitôt les hommes tremblent, la tête leur tourne; les nations troublées ſont capables des plus grandes frénéſies, & la ſociété eſt preſque diſſoute. Néanmoins chaque homme dans ce moment général ne ſera-t-il pas pour ſon compte ou pour lui ſeul comme il eſt dans ſon exiſtence actuelle? Pourquoi donc préfere-t-on dans la morale un dogme que ſon éloignement devroit rendre foible, & que tant de fauſſes prédictions auroient dû preſque anéan-

tir, à un dogme inſtant & prochain, dont nul homme raiſonnable ne peut douter ? Il ſemble qu'une religion amie du genre humain devroit autant inſiſter ſur cette vérité, qu'elle devroit être ſobre, & reſervée ſur l'autre.

V. Un des caracteres attribués par les anciens à la grande année étoit de montrer à l'univers le *phenix*, autre dogme apocalyptique enveloppé ſous une allégorie qui eſt devenue par la ſuite fabuleuſe & inintelligible. On ſe repréſentoit le phénix comme un oiſeau rare & unique, de la forme d'un aigle, qui lors des renouvellemens du période ſortoit de l'Arabie, ou des Indes, ou d'un paradis terreſtre ſitué vers l'Orient, ſe montroit aux hommes, & ſe renouvelloit lui-même de ſes propres cendres, après s'être brûlé ſur un bucher de parfums & de bois aromatiques qu'il avoit l'inſtinct de conſtruire, après quoi il portoit ſon ancienne dépouille en Egypte dans la ville d'Héliopolis ſur l'autel du ſoleil (14). Les temps de ſon apparition ont varié ſuivant la nature des périodes que l'on adoptoit, communément l'on attendoit ſon retour tous les 500 ans : les rabbins toujours d'un eſprit plus borné que les autres dans leurs fables, mêmes, font de l'aigle une ſorte de phénix qu'ils diſent ſe renouveller tous les dix ans

(14) *Herodot. Lib.* I. *Tacit. Annal. Lib. VI.*

un objet d'attente ſi important que nous en ferons un chapitre particulier (16).

Si les hommes ſe ſont ſi ſouvent trompés ſur la fin du grand période, & ſe ſont cauſé d'inutiles allarmes, ils ont dû auſſi ſe tromper de même ſur ſon retour & ſe donner de fauſſes joies ſur le renouvellement de la félicité primitive. Auſſi a-t-on publié à diverſes repriſes qu'on avoit vu le phénix, ſurtout lorſque les nations étoient dans quelque poſition heureuſe, ou ſe flattoient au moins d'être bientôt fortunées. Tacite nous dit que dans le conſulat de P. Fabius & de Lucius Vitellius, l'an 787 de Rome, on publia qu'on avoit vu le phénix en Egypte. Si l'on fait attention au temps de cette annonce on ſera tenté de l'attribuer à quelques chrétiens qui après l'aſcenſion de Jeſus-Chriſt arrivée vers l'an de Rome 786, s'attendoient de voir dans la nature un renouvellement favorable (17).

Pline rapporte d'après un autre, que ſous le conſulat de P. Licinius & de Cn. Cornelius, l'an 97 avant l'ère chrétienne on comptoit 215 ans depuis une apparition du phénix (18). Ajoutez ces 215 ans à l'an 97, vous aurez l'an 312 avant l'ère vulgaire, qui eſt préciſément l'ère des Seleucides; des

(16) Kempfer. Hiſtoire du Japon Liv. I. Chap. 10.
(17) *Tacit. Annal. Lib.* VI.
(18) *Plin. Hiſt. Natur. Lib. X. Cap.* 11.

gens qui ont voulu faire leur cour à des princes de cette maiſon grecque, ont ſans doute voulu honorer leur époque par la venue du phénix. Les Chinois & les Japonois en ont uſé de même lorſqu'ils ont voulu flatter quelques-uns de leurs ſouverains, ils ſont cependant moins blamables en cela que les autres, en ce qu'ils n'ont ſuppoſé ce faux miracle qu'en faveur des monarques qui par leur humanité & leurs vertus méritoient d'être regardé comme les rois d'un âge d'or (19).

(20). Un auteur moderne qui a penſé & écrit fort ſenſément ſur le phénix, dérive ſon nom du mot phénicien *phanag*, être dans les délices & dans l'abondance. Cette étymologie peut être vraie, elle peut au moins avoir contribué par l'illuſion des ſons à donner quelques-uns des traits dont on a embelli cet animal merveilleux. Mais peut-être ce nom viendroit-il de *phanah* prononcé *Phanach* par quelques dialectes plus rudes; ce mot ſignifie retourner, revenir; & il convient d'une façon plus générale à la nature primitive du phénix qui dans l'écriture hiéroglyphique n'étoit que le ſymbole d'une longue révolution de ſiecles qu'on pouvoit appeller *ophen*, la roue, ou bien, *phonech*, ce qui revient & ce qui tourne ſur ſoi-même.

Le phénix du Japon ſe nomme *Kirin. Karan*

(19) Lettres édifiantes. Tom. XXI.
(20) M. Pluche dans ſon Hiſtoire du Ciel. Tom. I. p. 280.

en Arabe désigne la conjonction de plusieurs planetes daus un des signes du zodiaque (21). Quoiqu'il en soit, le phénix n'a été dans son principe qu'une image chronique, qu'un symbole cyclique qui a été personnifié comme tant d'autres, & auquel on a adopté une histoire tirée des opinions qu'on avoit sur la nature des périodes qu'il représentoit originairement. Les anciens ont eu une multitude de ces usages cycliques qui ont donné lieu à bien des égaremens & à bien des opinions astronomiques & mystérieuses. Nous avons déja fait remarquer chez les Japonois le symbole d'un jubilé d'un million d'années changé en un Dieu dont le culte est cruel & frénétique. *Sommona-codom* le Dieu des Siamois, ne signifie selon d'Herbelot, que *ciel*, ancien, ou éternel. Il y a dans toute l'Asie un culte fanatique mais qui n'exige que la contemplation &. des visions extatiques, c'est celui de *Fo*; connu sous tant de noms divers & qui est si souvent revenu à la vie. Le nom de ce Dieu dans quelques langues signifie éternité; *Chi* en Chinois, & *Hazarouan* en Indien désignent une durée de 36000 ans ou de 70000, que l'on a personnifié pour désigner le maître de la nature (22).

VI. Les Basilidiens & une multitude d'in-

(21) V. D'Herbelot. Biblioth. Orientale au mot *Keran*; & Histoire Générale des Voyages. Tom IX. p. 297.

(22). Histoire des Huns. Tom. II. p. 228.

ſenſés du premier ſiecle de l'égliſe connus ſous le nom de Marcoſiens, Cérinthiens; Carpocratiens, Valentiniens & Gnoſtiques, toutes ſectes apocalyptiques, ont rendu fameux leur myſtérieux *Abraxas* qu'ils avoient emprunté d'Egypte pour en faire une divinité ſouveraine : les Egyptiens avant eux s'en ſervoient déja comme d'un préſervatif & d'une amulette efficace dans les dangers (23). Ce nom barbare *d'Abraxas* qu'on y voyoit gravé en impoſoit aux ignorants & aux ſuperſtitieux; on l'adoroit ſans le connoître, on ne le dévoiloit que dans le myſtere : ce n'étoit point autre choſe que la formule hiſtorique de l'année ſolaire, exprimée par des lettres grecques qui valoient 365 : de-là on concluoit qu'il y avoit 365 cieux, que dans le dernier de tous réſidoit la ſublime eſſence. C'étoit-là le canal qui conduiſoit à une foule d'autres abſurdités qu'il ne vaut pas la peine de connoître. Il nous ſuffit de voir dans l'*Abraxas* une formule de période fort ancienne reſpectée par les payens, & qui devoit plaire naturellement à cette foule d'apocalyptiques qui avoient déja fait un chaos ridicule des idées & des faits relatifs à la création primitive, au renouvellement phyſique des êtres, à leur régénération, à la rédemption myſtique & à la réſurrection future.

On

(23) *Voſſius de Idolat. Lib. I. Cap.* 8. Baſnage Hiſt. des Juifs. Liv. III. Chap. 7.

On voit dans certaines amulettes qui ſe ſont conſervées le mot *Abraxas* accompagné du ſoleil & de la lune, & environné du ſerpent qui ſe mord la queue, avec ces mots hébreux *Iao Adonaï Eloaï Abraxas*, c'eſt à-dire, celui qui eſt le Seigneur, le très-haut (24). Rien ne fait mieux voir dans ſon principe que ce n'étoit qu'un Dieu chronique qu'on a décoré de tous les titres du Tout-puiſſant & du maitre des temps. On voit d'autres amulettes avec ces mots, *Saba Abraxas*, qu'on traduit *Abraxas le Dieu des armées*; mais nous avons vu ailleurs que Saba & Saboth devoient plutôt déſigner le Dieu des retours, le Dieu des périodes & des renouvellemens, & tout ceci le confirme.

VII. Ce période de 365 flattoit beaucoup les anciens calculateurs. Les Egyptiens ſe plaiſoient à le trouver dans les lettres du nom du Nil écrit à la grecque ΝΕΙΛΟΣ. Tous les Mithriaques avoient la même folie, & voyoient avec complaiſance le nombre 365 dans le nom de Mithras ou ΜΕΙΘΡΑΣ. Ce n'eſt pas-là la raiſon pour laquelle les monumens de Mithras nous préſentent auſſi le ſurnom de *Sabaſius* qui a tant exercé les interpretes & les antiquaires : cette épithete fut pareillement donnée à Jupiter & à Bacchus ; elle ſignifie peut-être un Dieu pério-

[24] Baſnage Hiſt. des Juifs. Liv. III. Chap. 28. §. 2. & Chap. 27.

dique ou qui préſide aux renouvellemens. Il y avoit encore un Dieu Sabaſius dont les myſteres ſe célébroient la nuit ; l'on y jettoit le ſerpent ſymbolique dans le ſein des initiés.

Quoi qu'il en ſoit, les monumens nous préſentent toujours le Dieu Mithras entouré des ſignes du zodiaque, de quelques conſtellations & du ſerpent ſymbolique, il eſt accompagné des emblèmes de l'aurore & du déclin du jour, ainſi que de flambeaux dont les uns ſont éteints & les autres allumés ; ſon culte chez les Orientaux avoit rapport au ſoleil tantôt triomphant par ſa vive lumiere, & tantôt éclipſé, on honoroit dans Mithras le ſoleil levant, le ſoleil couchant, ſon entrée dans les ſignes & ſurtout ſon paſſage du bélier dans le taureau, ſa victoire dans ſon midi, & ſon triomphe périodique ſur ſes ennemis, ſa grande fête qui étoit celle de ſa naiſſance ſe célébroit au 25 de Décembre, & le ſoleil qui remonte alors ſur notre hémiſphere, nous dit pourquoi cette fête étoit placée dans cette ſaiſon préférablement à toute autre : c'eſt que le renouvellement du ſoleil & la naiſſance du ſoleil n'étoient qu'un même fait exprimé de deux façons ; malgré la ſimplicité de ce motif il n'y avoit point de culte plus myſtérieux que celui de Mithras : il avoit même quelque choſe de funebre ; ſes cérémonies ne ſe faiſoient que dans des cavernes & dans des autres obſcurs, ce qui a donné lieu de

penſer que ce culte avoit beaucoup plus de rapport aux éclipſes du ſoleil, à ſes déclins annuels & journaliers, qu'à toutes ſes autres ſituations. Selden dit que les fêtes de Mithras s'appelloient en Perſe *Mémoriaux*; leur ton funebre ne viendroit-il pas de cette dénomination, & n'indiqueroit-il pas que toutes ces fêtes n'étoient dans leur origine que des commémorations anciennes des révolutions de la nature que l'on ſe rappelloit à la fin de tous les périodes & de toutes les fêtes cycliques ? A Rome les myſteres de Mithras ſe célébroient peu après l'équinoxe du printemps ; mais ſa grande fête ou celle de ſa naiſſance ſe célébroit comme en Perſe au ſolſtice d'hiver (25).

On voit auſſi par ce que Celſe diſoit de Mithras, que tout ſon culte avoit réellement cet eſprit cyclique & apocalyptique (26). „ On „ voit, dit-il, dans les myſteres de Mithras le „ ſymbole de deux périodes céleſtes, de celui des étoiles fixes, de celui des planetes, „ & du paſſage que l'ame fait par la vie. Ce „ ſymbole eſt un eſcalier élevé qui conduit „ par ſept portes à une huitieme ; chacune „ de ces portes eſt de métal ; celle de plomb „ eſt attribuée à Saturne, celle qui eſt d'or „ l'eſt au ſoleil ; il en eſt de même des autres „ ſelon leur nature & leur analogie avec les „ autres Dieux ou planetes ".

(25) *Selden. in Præfat. de Diis Syr.*
[26] *Origen. contra Celſum Lib. VI.*

Sur cette merveilleuſe doctrine M. l'abbé Bannier demande ſi Celſe ne prête point trop d'eſprit & de rafinement aux anciens Perſes (27). Pour moi je n'y vois rien de trop fort; je n'y vois qu'un cyclifme imaginaire ſous une forme ſabbatique, accompagné des opinions abſurdes qu'une morale myſtique & très-ancienne dérivoit de ce ſyſtème. C'eût été peu de choſe, ou du moins c'eût été une ſcience inutile de ſavoir que les planetes, que le ſoleil, que toute la nature, étoient ſujets à des déclins & à des renaiſſances, ſi on n'eût pas travaillé en conſéquence à ſe régénérer comme les aſtres & a paſſer par tous les périodes de la perfection; c'étoit-là auſſi une des préparations eſſentielles pour être initié, non-ſeulement aux myſteres de Mithras, mais auſſi à tous les autres que nous avons ci-devant parcourus & dont nous avons fait voir l'eſprit: il eſt vrai que le cérémonial de ces préparations étoit un peu plus aſtrologique dans les myſteres de Mithras, mais le but où l'on croyoit qu'elles conduiſoient étoit toujours le même. Les initiés prenoient des noms de conſtellations, ſe faiſoient appeller, *lion*, *corbeaux*, &c Ils en prenoient même la figure par des habillemens propres à ces cérémonies; les dégrés de perfection avoient rapport aux ſept planetes, mais ces extravagances n'empêchoient point d'ailleurs que l'on ne prati-

[27] Mythologie de Bannier. Tom. III. p. 152.

quât des auſtérités réelles & même exceſſives pour arriver à cette prétendue régénération; pluſieurs y ſuccomboient & mouroient avant que d'atteindre le but; quant à ceux qui avoient autant de force que de conſtance & qui ſubiſſoient toutes les épreuves, ils ſe croyoient à la fin reſſuſcités comme Mithras, régénérés comme le ſoleil, & revivifiés comme une nouvelle année.

VIII. Une ſorte de conformité dans quelques cérémonies & ſurtout la reſſemblance qui ſe trouve entre une eſpece de baptême que les Mithriaques pratiquoient, & celui des premiers chrétiens, a fait imaginer à quelques auteurs que ces fanatiques payens avoient emprunté le tout des chrétiens; mais qui ne ſait que ces cérémonies & que ce baptême étoient plus anciens que le chriſtianiſme? Ils étoient d'uſage chez les payens dans preſque tous leurs myſteres, & l'eſprit de ces purifications dérivoit naturellement de la doctrine cyclique des religions primitives. Ce ſeroit déshonorer en quelque ſorte le chriſtianiſme de prétendre, comme on a fait ſi ſouvent, qu'il a été la tige, ou comme le modele de cette foule de ſectes qui dans les premiers ſiecles de notre ère ont troublé le repos du monde par leurs fauſſes prédictions, & qui ont dégradé l'eſprit humain par une multitude d'opinions bizarres & d'uſages ridicules. La fauſſe nouvelle du renouvellement prochain du monde, qui avoit précédé de près

d'un ſiecle la naiſſance du chriſtianiſme, a été le principe commun des divers écarts auxquels l'eſprit humain s'eſt porté par la ſuite pendant pluſieurs ſiecles conſécutifs. Cette nouvelle en révélant la doctrine cachée ſi longtemps par la police & révélée aux ſeuls initiés, répandit dans l'univers le ferment du fanatiſme que la ſageſſe des légiſlateurs s'étoit juſques-là efforcée d'étouffer. Comme on s'attendit à voir finir le monde, il falloit bien ſe préparer à ce grand événement en recourant aux myſteres de la régénération, mais comme on fut trompé dans ſon attente, il fallut imaginer quelque révolutïon myſtique & morale qui tînt lieu d'une révolution naturelle & phyſique. L'homme aimera toujous mieux ſe repaître de nouvelles erreurs que de renoncer tout ſimplement à celles dont il s'eſt vu le jouet.

Voilà la véritable ſource d'où nous verrons ſortir cette foule de ſectaires dont les opinions & les uſages ont fait dans leur temps la honte de l'eſprit humain : c'eſt l'unique dénoûment d'une multitude de faits énigmatiques & preſque inconcevables, arrivés dans les mêmes âges, & de ces erreurs qui ont été l'écueil des meilleurs eſprits.

A juger de Mithras par la nature de ſes attributs & de ſon culte, il n'a été chez les Perſes qu'une formule de période, qu'un planiſphere aſtronomique & qu'une image cyclique, qui par la ſuite eſt devenu la divinité redoutable des cycles, des temps & des périodes, à la-

quelle les Mithriaques ont ſacrifié des victimes humaines : en effet il n'eſt point de Dieu plus cruel que celui de la fin des temps ; on ne ſauroit le rendre favorable que par des ſacrifices très-précieux ; puiſqu'il détruit tout, ſes ſacrifices ont dû être barbares, inhumains, deſtructeurs.

Ce qui vient d'être dit de Mithras doit auſſi s'appliquer à *Moloch*, le Dieu des Ammonites (28). Si l'on en croit les Rabbins la ſtatue de ce dieu contenoit ſept chambres ou plutôt ſept fourneaux, ou même ſept autels ou chapelles dans leſquels on jettoit les offrandes & les victimes, en obſervant de les mettre dans un rang proportionné à leur mérite ; ainſi on ne jettoit dans le fourneau qu'une offrande de farine ; on jettoit celle des animaux ſuivant leur dignité dans les autres fourneaux, juſqu'au ſixieme qui étoit réſervé pour le bœuf ; mais le ſeptieme n'étoit deſtiné qu'à recevoir des victimes humaines. Si ce récit eſt véritable, il ſemble qu'on doit reconnoître dans Moloch un Dieu cyclique par la progreſſion ſepténaire ou ſabbatique des offrandes qu'on lui faiſoit & par la barbarie de ſon culte. Il y a déja longtemps que l'on prétend que *Moloch & Saturne* n'étoient qu'une même Divinité : on payoit à cette derniere des tributs auſſi inhumains, & l'on ſait d'ailleurs que ce Saturne étoit chez les

(28) *Hyde Cap. V. p.* 135.

payens le Dieu du temps, ou le temps perſonnifié. Le jour univerſellement conſacré à Saturne étoit le ſeptieme de la ſemaine, & les ſaturnales, comme on a vu, ſe célébroient à la fin de l'année. Moloch & Saturne ont donc auſſi été des emblèmes cycliques. En paſſant en revue la plupart des anciennes divinités, ſurtout celles qui ont un rapport ſenſible au ſoleil & à la lune, en les conſidérant ſous cet aſpect nous leur trouverions auſſi une origine ſemblable. Oſiris, Adonis, Bacchus, Proſerpine, Cérès, Apollon, Mercure, Janus &c. etoient des emblèmes viſiblement cycliques. D'autres ont vu l'image de différents autres périodes dans les Parques, les Muſes, les Gorgones ou Furies (29), armées de ſerpens, dans les Harpies, &c.

IX. Mais c'en eſt aſſez ſur ces ſymboles chroniques métamorphoſés en divinités; il nous ſuffit de reconnoître combien toute cette idolatrie étoit intimement liée au ſyſteme apocalyptique & combien ce ſyſtême étoit lié à la ſcience aſtrologique, dont il a été la ſource primitive & véritable. Il eſt encore eſſentiel de remarquer combien ces opinions bizarres ont influé ſur les divers événemens de l'hiſ-

[29] Les Gorgones, ſuivant Noel le Comte Liv. VII. ſont nées dans la région des ténebres où il n'y a ni ſoleil, ni lune. Leurs têtes étoient armées de ſerpens, leurs ailes ſont d'or, elles demeurent aux confins de l'Occident; elles ont une vipere pour ceinture & une main de fer: ce ſont des Déeſſes infernales & de la vengeance.

toire du monde pendant une ſuite étonnante de ſiecles; cette doctrine apocalyptique en cherchant à connoitre le deſtin futur de l'univers, en voulant en fixer & en calculer le terme, ſe changea à la fin en une ſcience *aſtrologico-politique*, par le moyen de laquelle on chercha à deviner le ſort futur des monarchies, & des puiſſances particulieres qui dominoient ſur la terre, on voulut de même prévoir & déterminer leur regne & leur durée par des calculs ſyſtèmatiques; on voulut aſſujettir leur fortune au ſort des années ſabbatiques ou climatériques; on aſſigna à chaque peuple ſa planete & ſon étoile, & l'on prophétiſa la chûte & la renaiſſance des empires comme on prophétiſoit la durée du monde, en examinant les conjonctions des aſtres tutélaires. On a été juſqu'à faire l'horoſcope de diverſes religions qui ſe ſont établies ſur la terre; c'eſt ainſi que le ſoleil a déterminé dans l'eſprit de quelques extravagans l'inſtant de la naiſſance du chriſtianiſme qui, ſelon eux; devoit ſe détruire l'an 365 de l'ère vulgaire (30). C'eſt la planete de Vénus, qui a fixé la naiſſance du mahométiſme. C'eſt Saturne qui a fait naître le judaïſme, lors d'une conjonction arrivée du temps de Moyſe. C'eſt auſſi une conjonction plus ancienne qui a fait naître la religion de *Zerdaſcht* ou *Zoroaſtre* (31). Enfin la durée de ces religions eſt

[30] Baſnage Tom. III. p. 636.
[31] D'Herbelot Biblioth. Orientale au mot *Zerdaſcht*.

attachée au retour de ces mêmes conjonctions. Cependant la raiſon devoit montrer que les erreurs humaines ne dépendent point de la conjonction des aſtres qui ne détruiront jamais l'empire de la vérité. Néanmoins c'eſt dans cet eſprit que les juifs Caraïtes diſent que ſi leur meſſie n'eſt point encore venu il faut en imputer la faute à la lenteur du mouvement de Saturne que les juifs d'un accord aſſez ancien & aſſez commun regardent comme l'aſtre qui préſide à leur nation.

En effet ce ne ſont point-là des opinions modernes nouvellement inventées & adoptées par quelques peuples, c'eſt comme un plan univerſel d'erreurs qui embraſſe tous les temps. Les anciens Perſes avoient une grande opinion des regnes qui commençoient avec les années & les priodes nouveaux. Ta-

---

Quelques Peres de l'Egliſe ont confondu Zoroaſtre avec *Cham* fils de Noë, ou le fait auſſi roi de la Bactriane; les Peres croyoient qu'il ſe nourriſſoit de feu. Les Mages le font diſciple du phophete Elie; d'autres le font diſciple d'Eliſée, d'Eſdras ou de Jérémie. Il a encore été confondu avec Abraham. On a prétendu qu'il étoit reſſuſcité dix jours après avoir été tué à la guerre; ſuivant d'autres après ſa mort il fut mis ſur un bucher dont il ſortit ſain & ſauf au bout de douze jours. Ainſi ſa fable a du rapport avec celles d'Oſiris, d'Adonis, de Bacchus, &c. Quelques-uns en ont fait un Adam, d'autres un Moyſe. On le regarde généralement comme l'inventeur du dogme des deux principes *Oromaze* le bon, *Arimane* le mauvais ou le démon, & *Mithras* le médiateur. Il paſſe auſſi pour l'inventeur de la Magie & de l'Aſtronomie; le livre qu'on lui attribue s'appelle *Zenda Veſta*, allume-feu. Zoroaſtre n'eſt peut-être que le tableau des révolutions de la terre par le feu, perſonnifiées.

merlan, comme on a vu, fut appellé le *Monarque des conjonctions*; le roi de Perſe ſous le regne de qui arrivoit le mois intercalaire du période de 120 ans, étoit réputé très-grand & très-heureux (32).

On voit que les Chinois toujours ſéparés du reſte du monde ont inventé de fauſſes conjonctions & des phénomenes imaginaires pour faire leur cour à leurs ſouverains, lorſqu'il arrivoit des changemens politiques dans leur empire; ils ont eu cet uſage dès les premiers temps de leur monarchie, & ils le pratiquent encore en faveur d'un nouveau maître. D'un autre côté chaque fois que la nature a produit des phénomenes réels, les Chinois comme tous les autres peuples du monde ont été en rumeur, & ſouvent leur eſprit frappé de ces changemens phyſiques, en a produit de politiques & de moraux. En un mot c'eſt encore le ſyſtème actuel des orientaux que les conjonctions produiſent de très-grandes révolutions dans le monde, & ce qu'il y a de plus malheureux dans ce préjugé, c'eſt que les événemens occaſionnés par la ſeule prévention n'ont ſouvent que trop juſtifié ce ſyſtème.

Joignons à ce tableau de l'orient tous les événemens divers que nous préſente notre hiſtoire ancienne, dans les temps où les na-

---

[32] Mémoire de l'Acad. des Inſcript. Tom. XVI. p. 240. D'Herbelot p. 734 & 958. *Hyde de relig. Perſarum. Cap.* 17, *p.* 207. Biblioth. Orient. au mot *Keran.*

tions n'entreprenoient rien ſans avoir conſulté les aſtres Point de guerre, point de bataille, point de fondation de ville, ſans avoir auparavant examiné l'etat du ciel. Songeons que cette ſcience de l'univers dégénérera au point de régler les actions des moindres particuliers comme les entrepriſes des nations entieres : un pere de famille, une mere, un voyageur faiſoient préſider un aſtrologue à toutes leurs démarches. Qu'on juge après cela ſi les ſuites des anciens malheurs du monde n'ont pas mille fois contribué à changer la face de la terre, le caractere du genre humain; & à produire les plus grands ravages.

X. Mais voici une autre réflexion que la connoiſſance de ces erreurs doit encore nous préſenter avant de paſſer à un autre ſujet. Si les anciens ont penſé que les événemens futurs etoient ſoumis à un ordre chronique de cycles & de périodes, n'auroient-ils pas auſſi imaginé que les événemens paſſés avoient été ſujets au même ordre? Ne ſeroit-il pas arrivé de-là que le même principe qui a produit pour l'avenir tant de fauſſes & tant de dangereuſes prophéties, a auſſi produit de très-fauſſes & de très-ridicules hiſtoires du paſſé? Cette réflexion eſt importante; elle paroîtra peut-etre ſinguliere, mais elle ſe préſente naturellement à quelqu'un qui eſt déja prévenu contre les fauſſes antiquités de la plupart des peuples, à quelqu'un qui ſait, par exemple, que les premiers âges des annales d'Egypte & de Chaldée qui préſentent une ſuite prodi-

gieuſe d'années, ne ſont que des périodes aſtronomiques ou aſtrologiques; que la durée des premieres familles impériales ou divines eſt exprimée chez les peuples de ces pays par les termes chroniques de la révolution des fixes ou des planetes. C'eſt en effet à quoi ſe réduiſent les 373 mille ans que les Chaldéens ſe donnent ſuivant Diodore, & les 436 mille ans que Béroſe donne à leurs dix premiers rois (33). De-là auſſi ces longues vies des dieux ou des hommes ſur la terre; & l'on voit bien que celui qui avoit régné en Egypte 1460 ans, n'étoit autre choſe que le période du cycle caniculaire perſonnifié, transformé en un ancien monarque, & que ceux qui avoient regné 3000 & 9000 ans n'ont poſſédé la couronne qu'au même titre.

On a remarqué chez les Chinois des erreurs ſemblables & ſorties du même principe. Les regnes de la plupart des rois qu'on dit avoir précédé Fohi, ont été reconnus pour n'avoir été meſurés que par des périodes aſtronomiques ou cabaliſtes qu'on a fait paſſer pour des eſpaces hiſtoriques & réels (34). Il en eſt de même des Japonois & des Indiens. Il ſemble, dit M. Freret à ce ſujet, que dans tous les pays & dans tous les ſiecles les eſprits aient été ſujets à la même maladie (35). Ces

[33] *Diodor. Lib. II.*

[34] Mémoire de l'Acad. Royale des Sciences. Tom. VIII. p. 284.

[35] Mémoire de l'Acad. des Inſcript. Tom. XVIII. p. 596.

énormes durées n'en ſont pas moins remplies de faits ; ils ſont fabuleux, il eſt vrai, mais on y retrouve des traces de l'état des premiers âges du monde, qui montrent qu'il y a d'ailleurs un fond d'hiſtoire ou de vérité que l'eſprit de ſyſtême a rendu monſtrueux & a défiguré de concert avec le ſtyle allégorique.

On remarque même que non-ſeulement le temps de la durée des regnes ou des familles eſt dreſſé ſur un plan aſtronomique, mais encore que ſouvent le nombre des princes des premieres dynaſties eſt aſſujetti ou au nombre des ſignes du zodiaque où à celui des ſept planetes ; ainſi l'hiſtoire de ces rois ſe reſſent des caracteres attribués par l'aſtrologie aux conſtellations & aux planetes. C'eſt ainſi qu'une ancienne chronique égyptienne compte ſix rois avant Typhon, & celui-ci qui eſt le ſeptieme, eſt exterminé après avoir cauſé tous les déſaſtres de l'univers. Une chronique chinoiſe met pareillement ſix rois avant Iao & le ſeptieme qu'elle nomme Tchi, eſt chaſſé du trône. Les Japonois commencent leur hiſtoire par ſept eſprits céleſtes : les Romains commencent la leur par ſept rois dont le dernier fut dépouillé de ſa couronne. Quoique ce dernier peuple ſoit bien plus moderne que les autres, on ne doit point être effarouché de voir ſes premiers regnes mis au même rang que ceux des ſept eſprits du Japon : on a déja formé une infinité de ſoupçons contre l'authenticité de l'hiſtoire des rois de Rome ;

la remarque que nous faiſons ici doit ſervir à les augmenter, & je les juſtifierois pleinement s'il n'étoit pas trop long de faire une analyſe comparée de ces ſept rois avec les ſept planetes. Je ne prétends point par-là rendre Rome moins ancienne qu'elle ne doit l'être; puiſque je ſuis du ſentiment que les Chinois & les Japonois peuvent être phyſiquement plus anciens qu'ils ne penſent; ce n'eſt qu'à Rome hiſtorique, ce n'eſt qu'à l'hiſtoire de tous les peuples que je crois qu'on doit faire des retranchemens, en n'admettant point comme réels des époques & des périodes imaginaires inventés plutôt par l'ignorance de la véritable antiquité, que par la vanité de paſſer pour anciens.

Si les nations euſſent exactement connu leur antiquité & leur hiſtoire, elles n'euſſent jamais eu recours à de vains ſyſtèmes & à de fauſſes ſpéculations pour régler l'ordre des événemens paſſés; on n'auroit point écrit que Rome a été fondée le jour d'une éclipſe, le jour du renouvellement d'une grande année; que Numa étoit né le jour de la fondation de Rome; qu'Enée étoit mort ou diſparu la ſeptieme année après la priſe de Troye (36). On n'eût point écrit que les anciens rois ou dieux d'Egypte étoient tous nés dans les jours

[36] *Cicero Somnium Scipionis* § 18. *Macrob. in Som. Scipion. Lib.* II. *Cap.* 11. *Dionyſ. Halicar. Lib. I. Cap.* 21, 27 & 29.

du ſolſtice d'hiver ; qu'Oſiris avoit régné autant d'années que le mois lunaire périodique a de jours. Qui ne voit pas que toutes ces fables antiques tiennent à cet eſprit de ſyſtême qui fait que les Orientaux regardent encore aujourd'hui comme un ſigne très-heureux de commencer ſon regne avec le jour d'une nouvelle année ou d'un nouveau cycle, ou lors de quelque conjonction ? Qu'eſt-ce donc qui empêcheroit de croire que les premiers écrivains de l'hiſtoire romaine ne l'aient altérée par une contagion générale d'opinions répandues ſur toute la terre ? En effet des exemples plus modernes nous prouvent que la vérité ou l'exactitude de l'hiſtoire a été fréquemment altérée par ces vaines idées. L'hiſtorien Joſephe a placé l'ère des Séleucides au 15 d'avril ; quoiqu'elle eût commencé en automne, c'eſt qu'il a voulu qu'elle commençât avec une année paſchale des juifs. Quelques-uns pour cette même raiſon ont auſſi placé au 25 d'avril le commencement du regne d'Hérode, quoiqu'il n'eût commencé que quelques mois plus tard (37). Les Egyptiens ont de même antidaté de pluſieurs mois l'ère de Dioclétien, afin de faire concourir cette ère avec le renouvellement de l'année particuliere dont ils ſe ſervoient. Depuis un temps immémorial à la Chine tous les regnes des rois ſont toujours cenſés commencer avec un nouvel an.

[37] Baſgage Hiſtoire des Juifs. Tom. I. p. 156.

XI. L'époque dont on ſe ſert actuellement par toute l'Europe eſt elle-même un monument de toutes ces antiques préventions. Nous lui donnons le nom *d'Ere vulgaire*; parce qu'on a reconnu qu'elle n'eſt point la véritable. D'après l'habitude de pluſieurs ſiecles d'ignorance nous comptions la 1750e année, tandis que nous étions réellement dans la 1754e. L'intervalle de 5200 ans que l'on compte ſuivant la chronologie d'Euſebe, depuis la création du monde juſqu'à l'ère vulgaire, forme un grand période aſtronomique luniſolaire (38).

Jéſus-Chriſt étant né l'an 750 de Rome, & non l'an 754, on ne ſait trop à qui attribuer l'erreur de notre chronologie, on la remarque déja dans Tertullien (39), mais elle doit vraiſemblablement appartenir au premier ſiecle de cette ère & à l'eſprit cyclique qui y régnoit. La deſtruction de Jéruſalem & de la nation juive fut un de ces événemens que les Orientaux & les Juifs eux-mêmes ne croyoient pouvoir être arrivé que dans les années climatériques. Elle arriva l'an 823 de Rome : & comme delà juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt qui formoit auſſi une époque bien plus intéreſſante, il ſe trouvoit 74 ans, ce nombre fut arrondi par quelque cabaliſte ou chrétien Judaïſant, & réduit à 70 pour

[38] Mémoire de l'Acad. Royale des Sciences, Tom. VIII. p 288.

[39] *Tertullien adv. Judæos Cap. de paſſione Chriſti & vaſtatione Jeruſalemi.*

être plus ſabbatique. Voilà ſans doute ce qui a placé notre ère à l'an 754 de Rome ; tandis qu'elle devroit être placée à l'an 750. La nature du calcul particulier aux Juifs tient à leur ſyſtème favori ſur la fatalité du nombre ſept ; & n'eſt qu'une ſuite d'un ſyſtème général de la chronologie que quelques-uns ont comme adopté, & qu'il eſt bon d'approfondir, parce que l'erreur qui a produit notre ère vulgaire n'en eſt qu'une conſéquence.

Le temple de Jéruſalem détruit par Titus l'an 70 de notre ère vulgaire avoit ſubi le même ſort de la part de Nabuchodonoſor l'an 589 avant la même ère ; ainſi l'intervalle chronique entre ces deux deſtructions eſt de 659 années chroniques & hiſtoriques dont jamais perſonne n'a douté & dont en effet on ne pouvoit pas douter, quoique les Juifs aient ajouté la fable que ces deſtructions ſont arrivées au même mois & au même jour, hazard trop merveilleux pour être véritable, mais il eſt toujours bon d'en remarquer l'eſprit. On ne ſoupçonneroit pas qu'on eût été tenté de corrompre un intervalle auſſi déterminé par l'hiſtoire, c'eſt cependant ce qu'ont fait pluſieurs écrivains Juifs en réduiſant les 659 années à 7 fois 70 c'eſt-à-dire à 490, afin de mettre un période ſabbatique entre deux événemens également fatals à leur nation (40). Le calendrier juif

[40] Hiſtoire des Juifs de Baſnage. Liv. VII. Chap. 12. §. 19. Hiſt. Eccléſiaſt. de Fleury. Tom. I. p. 243. *& ſuiv.*

de 1674 cité par Baſnage au Livre VI chapitre 29 de ſon hiſtoire comptoit depuis la deſtruction du temple par Nabuchodonoſor 2097, & depuis celle de Titus 1607, dont la différence eſt le nombre cyclique ou ſabbatique de 490 ans.

Si de tels calculateurs euſſent été dans leurs temps les ſeuls écrivains de l'hiſtoire; on peut juger combien notre hiſtoire ancienne ſeroit ſyſtématique ſans que nous puiſſions nous en douter, & ſans pouvoir la réformer ſi nous nous en appercevions. Si la chronologie des temps qui ont précédé ces deux deſtructions chez les Hébreux étoit énoncée dans leurs livres ſacrés d'une maniere plus méthodique & plus claire qu'elle n'eſt & ſi les temps n'euſſent point introduits entre les différents textes quelques variations qu'on ne peut concilier, il faudroit ſe ſervir de cette chronologie pour apprendre aux chronologiſtes Juifs que leurs peres n'avoient point eu des ſyſtèmes auſſi ridicules & que leurs premiers écrivains ont rapporté les dates & les faits dans leur ſimplicité; mais malheureuſement pour leur faire une telle leçon; il n'y a pas aſſez d'uniformité dans les réſultats chroniques que les commentateurs modernes ont tiré des livres hébreux; autant de commentateurs autant de ſentimens divers, & pluſieurs mêmes d'entre eux ſemblent avoir ſuivi ce même eſprit de ſyſtème que nous venons de remarquer dans les Hébreux modernes.

Si je veux connoître quelle a été la durée de la royauté chez les Hébreux, & que j'ouvre les tablettes chronologiques de M. l'Abbé l'Englet, je vois le ſacre de Saül leur premier roi placé l'an 1079 avant notre ère; je vois le détrônement de Sédécias leur dernier roi dans la même année que la deſtruction du temple par Nabuchodonoſor en 589; je ſuppute, & je trouve encore 70 ou 490 ans pour la durée de la royauté chez les Hébreux. Je ſuis très-éloigné de penſer que cet écrivain moderne ait eu la folie du ſabianiſme; mais comme il eſt bien difficile que ce ſoit-là la chronologie effective de la Bible; j'aime mieux croire que cet auteur judicieux a ſuivi ſans y faire attention, quelque plan plus ancien que celui qu'il vouloit faire.

Si je veux paſſer plus loin dans l'antiquité judaïque & connoître par un auteur bien plus ancien que le dernier, quelle a été la durée du regne de Dieu, ou de la *Théocratie*, qui chez les Hébreux précéda l'âge des rois; je prends Euſebe qui a eſſayé de ſupputer tout le temps où les Hébreux fixés dans la terre de Canaan ont vécu ſous ce gouvernement: j'additionne très-exactement toutes les années des différens Juges & des différentes ſervitudes juſqu'à Saül, & je trouve encore 7 fois 70 ans pour la durée du regne de Dieu ſur le peuple d'Iſraël (41).

(41) *Euſeb. Præparat. Evangel. Lib. X. Cap.* 14.

(42) Si je remonte entore plus haut & que je conſulte Joſephe pour ſçavoir la durée du temps qui s'eſt écoulé depuis le déluge juſqu'à la naiſſance d'Abraham, je trouve 993 ans; ſi vous ôtez les unités de chaque âge il reſte 980 ans ou deux fois 490; cependant Joſephe dit au même endroit que du déluge à Abraham il n'y a que 292 ans.

Je le répete, de pareilles époques ne peuvent appartenir à la Bible. Un cycliſme auſſi abſurde ne peut avoir été imaginé que par des eſprits qui ont voulu diſpoſer les faits dans un ordre ſyſtématique qui a par la ſuite induit en erreur des hommes aſſez ſages pour ne s'en pas méfier; car il faut convenir que ce ſyſtème eſt ſi étrange que c'eſt une idée bizarre, quoique heureuſe, d'en avoir formé le ſoupçon. Mais quels qu'en ſoient les premiers auteurs, cette chronologie faite au compas eſt parfaitement dans le goût de celles des autres peuples du monde qui ont de même réglé la durée mythologique du regne des dieux; des demi-dieux & même des premiers rois par des périodes aſtrologiques. Cette conformité fait voir que les Hébreux ont eu auſſi bien que les autres peuples cette maladie générale; elle eſt chez eux comme partout ailleurs de tout antiquité.

Nous pourrions en donner de nouvelles

(42) *Joſeph. Antiquit. Judaïc. Lib. I. Cap. 6.*

preuves tirées encore de diverſes époques calculées par les commentateurs & placées au-delà des trois âges que nous venons d'examiner ; nous y verrions de nouveaux périodes ſabbatiques & même des périodes ſolaires planétaires ; car ils ne s'en ſont pas tenus à une ſeule formule, ils en ont ſuivi pluſieurs qu'ils ont appliqué à divers faits hiſtoriques, ce qui ne cauſe pas une médiocre confuſion ; & comme il eſt arrivé que la plûpart des commentateurs ſe ſont conſultés les uns les autres pour ſe redreſſer mutuellement, on découvre qu'ils ont erré eux-mêmes eu égard aux calculs qu'ils conſultoient ſans ſçavoir qu'ils étoient faits ſur un plan & ſur une formule qui devoit être par ſa nature en contradiction avec toute autre diſpoſition.

Je trouve un auteur qui met 492 ans entre le temple achevé par Salomon & le temple achevé par Zorobabel ; il eſt viſible qu'il falloit 490 ans ; erreur pour erreur l'une eſt plus réguliere que l'autre, & plus ſelon les regles de l'art. Un autre met 3415 ans depuis la création juſqu'à la deſtruction du temple par Nabuchodonoſor ; peut-être eût-il dû mettre 3420 ans qui ſont égaux à ſept fois 490. Un autre fait encore commencer la fondation du ſecond temple 69 ans après ſa deſtruction ; 70 eut mieux valu, il eut été plus ſabbatique.

On peut donc préſumer de toutes ces époques qu'elles ne ſont pour la plûpart que

des erreurs involontaires entées ſur des erreurs réfléchies ; mais au moyen des unes & des autres que devient l'hiſtoire du paſſé dont l'authenticité réſide eſſentiellement dans la préciſion des dates ? Si les peuples ont eu l'imagination ſi frappée de la fatalité des fins de périodes & du bonheur attaché à leur renouvellement, qu'ils ont cru que le ſeroit l'avenir, la vanité des princes concourant avec les préjugés des peuples, n'a-t-elle pas pu auſſi contribuer à l'obſcurité qui regne dans l'hiſtoire ? N'ont-ils pas multiplié ſans néceſſité les ères & les époques pour que leur nom paſſât à la poſtérité ? En effet cette vanité n'a eu lieu que trop ſouvent ; c'eſt elle qui a donné naiſſance à une multitude de périodes civils ou politiques, qui n'ont pas moins contribué que les périodes aſtrologiques à éteindre le ſouvenir des périodes antérieurs. On dit que Nabonaſſar qui en 747 avant l'ère vulgaire inſtitua celle qui porta ſon nom dans l'Aſie, le fit par la folle ambition de rendre ſon nom mémorable ; il brûla & détruiſit dans cette vue toutes les antiquités babyloniennes, afin que l'hiſtoire ne datât plus par ſon ère & par ſon nom, & que le paſſé fût ainſi enſéveli dans un oubli éternel (43).

Un empereur de la Chine nommé Chi-Hoangti eut à-peu-près la même frénéſie l'an

[43] *Beros. apud Syncell. p.* 207.

214 avant notre ére. Il livra aux flammes tous les livres qu'il put découvrir, ce qui rendit ſa mémoire exécrable. Cette malheureuſe folie dérivoit trop naturellement des idées de grandeur & de célébrité que l'on attachoit aux renouvellemens, pour ne pas ſentir qu'elle a dû quelquefois porter des princes à ſe donner du relief par des périodes factices auxquels ils donnoient leur nom. On date toujours à la Chine de l'année de l'inſtellation du prince; c'eſt une époque qui porte ſon nom: s'il change de nom l'époque ſe renouvelle & la date eſt forcée de changer (44). A Siam chaque prince établit pareillement une nouvelle époque qui a cours pendant ſon regne (45). Cette ſotte vanité eſt encore d'un fréquent uſage au Japon; preſque tous les monarques cherchent à s'immortaliſer par de nouveaux cycles; mais comme ils ont preſque tous la même vanité, ils n'en deviennent pas plus célébres pour cela; c'eſt par les bienfaits que les rois font à leurs peuples qu'ils devroient ſonger à ſe rendre immortels. Les monarques Japonois trouvent plus court de faire des époques qui jettent l'hiſtoire de leurs pays dans la plus grande confuſion (46).

---

(44) Hiſt. des Huns. Tom. I. p. 26.

[45] Mém. de l'Acad. Royale des Sciences. Tom. VII. p. 799.

[46] Kempfer. Tom. I. p. 152.

Joignons à ces fureurs pour le cycliſme la cérémonie bizarre du clou ſacré, dont nous avons ci-devant parlé, & qui ſervoit à changer de périodes lors des calamités publiques; jugeons ſi de toutes les cauſes qui ont nui à la vérité de l'hiſtoire, il en a été une plus dangereuſe que le cycliſme qui l'a corrompue dès ſa naiſſance. Nous regrettons bien des monumens dont les révolutions & la barbarie ont privé le monde; peut-être que ſi nous les avions, nous ne pourrions rien en tirer ſinon la confirmation des erreurs que nous venons de développer dans les monuments qui nous reſtent, qui ont été bâtis eux-mêmes ſur de plus anciennes erreurs. L'eſprit de l'homme engourdi dans le malheur & frappé par les terreurs primitives, n'étoit dans les temps plus reculés que plus abſorbé dans les préjugés dont nous venons de voir les ſuites. Quels ont dû être les fruits de ces diſpoſitions primitives dans les commencemens du monde renouvellé, puiſque même après tant de ſiecles leurs effets & les ſuites de ces terreurs nuiſent encore en mille manieres à la tranquillité de l'homme & au progrès de la ſcience & de la raiſon?

CHAPITRE III.

Du dogme de la venue du grand Juge à la fin des temps ; de l'attente où ont été les nations d'un Dieu qui doit détruire l'univers. Des opinions & des uſages de l'antiquité occaſionnés par ce dogme.

I. L'ATTENTE d'un Dieu qui doit venir à la fin du monde exercer ſes jugemens ſur la terre eſt un dogme attaché à celui de la deſtruction & du renouvellement de l'univers. Tous les hommes ſont convenus que ce ſera dans cet inſtant fatal que l'Etre ſuprême viendra décider du ſort du genre humain afin de récompenſer les juſtes & punir les méchans. Ces dogmes étant inſéparables il faut auſſi que les erreurs & les opinions bizarres qui nâquirent d'eux, lorſqu'ils eurent été obſcurcis & corrompus ; devinſſent inſéparables, elles marcherent de front avec les dogmes qui les avoient enfantés, & d'un commun accord ces dogmes & ces erreurs troublerent conjointement les hommes ; chaque fois qu'ils ſe ſont imaginé voir expirer quelque grand période, ou chaque fois qu'ils ſe ſont attendus à en voir renouveller un autre. Nous allons voir à combien de folies l'abus de ces idées donna lieu & de combien de malheurs elles furent la ſource pour le genre humain

toujours inquiet, toujours paſſionné pour le merveilleux.

Les différents aſpects ſous leſquels l'Etre ſuprême peut être enviſagé en ſa qualité de Juge & de monarque de l'univers, ont produit tous les contraſtes que nous allons voir dans l'attente indéterminée des nations; un Dieu qui doit punir & récompenſer; qui doit détruire & renouveller la nature, eſt néceſſairement à la fois un être redoutable & deſirable; l'union des titres de deſtructeur & de reparateur doit infailliblement imprimer dans l'ame une terreur religieuſe & ſurnaturelle & un amour reſpectueux. Ce fut-là ſelon les apparences la premiere diſpoſition des hommes, lorſqu'ils virent les élémens déchaînés contre eux, le monde ébranlé, & leur habitation ſubmergée par les eaux, ils crurent, ſans doute être à la fin de l'univers. Mais lorſqu'une fois une théologie obſcure & bizarre jointe à un langage allégorique & à des peintures idéales, eut diviſé ces deux caracteres, on tomba dans cette premiere des erreurs qui fit imaginer deux principes dans la nature; on crut avoir tout à eſpérer de l'un, on crut avoir tout à craindre de l'autre. Le Dieu des juſtes & des méchans ainſi conſidéré comme une double divinité, fut honoré par des cultes contradictoires; il fut aimé & deſiré ſous un nom, il fut craint & déteſté ſous un autre; ſon attente fut pour les uns un dogme conſolant & chéri; qui ne donna lieu qu'à

des cérémonies gaies & à des eſpérances flatteuſes ; elle fut pour les autres un dogme odieux & déſeſpérant, qui n'enfanta que des uſages barbares, des opinions lugubres, des cérémonies cruelles & déraiſonnables. Enfin au lieu d'un ſeul être on en attendit pluſieurs, les uns bons & favorables, & les autres nuiſibles & malfaiſans.

Quoique le dogme de la deſcente du grand Juge ſoit un dogme religieux & reſpectable par lui-même, nous lui donnerons ici le nom de dogme apocalyptique ; parce que nous ne le conſidérerons que d'après l'abus qu'on en a fait. Ainſi que les autres dogmes que nous avons déja examinés, celui-ci a ſouffert une variété étonnante de déguiſemens, & nous aurions bien de la peine à le reconnoître chez la plûpart des peuples, ſans les autres opinions effrayantes auxquelles il eſt preſque toujours demeuré uni, quelque défiguré & dénaturé qu'il ait été ; enſorte qu'il n'y a point de doctrine apocalytique à laquelle on ne trouve jointe quelque attente vague d'un ou de pluſieurs êtres indéterminés, tantôt bons, tantôt mauvais, mais également décorés de quelque culte qui en décele le véritable caractere.

II. L'attente du jugement dernier eſt peut-être le dogme dont on ait le moins ſoupçonné l'antiquité payenne, ſi on ne l'a enviſagé qu'avec les mêmes yeux avec leſquels tant d'autres l'ont examiné juſqu'ici. Mais rappellons-nous ce que nous avons entrevus

dans les premieres fêtes commémoratives du paganiſme par leſquelles nous avons commencé notre travail ; repaſſons enſuite ce que nous avons découvert par l'examen qui a été fait de la doctrine commune aux myſteres & aux Sybilles. L'examen des Saturnales nous a d'abord montré que l'eſprit de cette ſolemnité qui ſe célébroit au jour du ſolſtice étoit de rappeller aux hommes l'ancienne deſtruction, le renouvellement du monde, & de leur apprendre par différens uſages que ce monde ſe renouvelleroit encore, qu'il y auroit une autre ſociété & un autre regne ſous lequel les hommes ſeroient parfaitement heureux. Par le développement de la doctrine des myſteres & de celles des Sybilles nous avons vu à découvert ce que nous n'avions fait qu'entrevoir dans la fête des ſaturnales. Nous avons vu que les anciens ont eu une ſcience de l'univers qui embraſſoit l'avenir ainſi que le paſſé ; & qui promettoit un ſéjour de félicité, ou un regne fortuné, qu'un Dieu nouveau rameneroit avec un nouveau période. Selon les uns ce Dieu futur devoit être Bacchus, c'étoit ce Dieu qui devoit détrôner Jupiter, ainſi que celui-ci avoit autrefois détrôné Saturne qui avoit traité Uranus ou le ciel de la même maniere, ſelon d'autres c'étoit Oſiris, ſelon d'autres c'étoit Pluton. On admettoit autant de dieux differens qu'on admettoit de périodes ou de grandes années ; ce qui prouve que l'attente d'un dieu monarque ou d'un âge futur étoit

auſſi apocalyptique que le ſyſtême des périodes : il y avoit un cycliſme pour la ſucceſſion des dieux, comme il y en avoit un pour la ſucceſſion des mondes.

Cette antique doctrine eſt encore admiſe par les Siamois ; chaque renouvellement du monde eſt cenſé donner un nouveau maître à la nature ; leur hiſtoire parle déja de quatre changemens, & ils vivent conſtamment dans l'attente d'une cinquieme révolution qui changera de leur culte & lui donnera un nouvel objet. Au Pégu l'on croit pareillement la ſucceſſion des mondes & des dieux ; on eſt dans l'idée que l'univers a déja eu cinq dieux dont quatre ont régné ; il y a environ 2000 ans que le quatrieme eſt mort & celui qui regne actuellement ne doit point tarder à avoir le même ſort ; après ſon trépas le monde ſera détruit par le feu, & comme le Phénix, il ſe renouvellera de ſes cendres. A Siam le regne de chaque divinité périodique eſt fixé par un certain nombre d'années & par un certain nombre d'élus que chaque dieu doit ſanctifier pendant ſon regne ; lorſque ce nombre eſt complet, le dieu retombe dans le repos éternel qu'ils nomment *Nireupan* ; c'eſt-à-dire dans un état d'inſenſibilité, d'apathie & d'inaction ; alors un nouveau dieu ſuccede & gouverne l'univers à ſon tour (1). Les

[1] Hiſt. génér civile & politique par l'Abbé Lambert. Tom. IX. p. 130 & 175. Hiſt. Génér. des Voyages. Tom. IX. p. 295. & Tom. III. p. 603.

Quoſas, peuple d'Afrique, croient un ſeul dieu, créateur de toutes choſes; mais ſelon eux il n'eſt point éternel; il aura un ſucceſſeur qui punira les méchans & qui récompenſera les bons.

Le danger de ces doctrines a été reconnu fort anciennement; les légiſlateurs des peuples policés ont ſenti combien cette attente étoit contraire au repos & au perfectionnement des ſociétés. Nous avons fait voir que le motif du ſecret des myſteres & des oracles sybillins étoit de cacher & de faire oublier au peuple un dogme religieux propre à le dégoûter de la vie ſociale, pour l'occuper des terreurs à venir. Avant cette politique ce dogme n'étoit que dangereux, mais par la ſuite il devint abſurde par l'ignorance où on laiſſat les peuples ſur les motifs des uſages qu'on eut l'imprudence de lui laiſſer; mais il eſt bien plus facile de tromper le vulgaire ſur le motif de ces uſages que de les lui ôter; c'eſt-là, comme on a vu, ce qui a fait qu'on a été ſi éloigné de ſoupçonner que tant de fetes payennes, tant de ſolemnités turbulentes, qui n'ont à l'extérieur que des motifs mythologiques, aient eu réellement pour motifs des objets auſſi religieux, auſſi graves; auſſi lugubres que ceux de la fin du monde; des deſtins de l'univers, en un mot de la deſcente d'un juge ſouverain qui décideroit un jour du ſort du genre humain, & qui ſur les ruines de la nature établiroit un regne nouveau.

III. Malgré le chaos dans lequel l'eſprit des uſages a plongé tous les écrivains qui ont écrit ſur les cérémonies payennes, il n'eſt pas difficile d'y retrouver l'eſprit primitif; il ne faut pour cela que rapprocher le cérémonial & même la fable de ce que nous avons montré avoir fait l'objet primitif du ſecret des myſteres & des ſybilles. Bacchus, diſoit-on dans les myſteres, devoit détrôner Jupiter & ramener l'âge d'or ſur la terre; c'étoit-là, ſans doute, une doctrine qui ne pouvoit être que fatale à la réligion reçue du peuple & autoriſée par les loix. Le peuple n'eût point entendu ſans s'irriter & ſans s'émouvoir, que le ſouverain des dieux n'étoit point deſtiné à toujours gouverner le monde; auſſi lui cachoit-on cette doctrine qui néanmoins parloit hautement dans ſes uſages. En effet, pourquoi dans toutes les fêtes de Bacchus appelloit-on ce Dieu à grands cris & le conjuroit-on de venir ? Pourquoi dans les *Agriemonies* feignoit-on de les chercher ? Pourquoi dans les *Triëtérides* & les *Triennales* qu'on célébroit la nuit, feignoit-on qu'il ſe manifeſtoit ? Toutes ces cérémonies ne prouvent-elles pas que ces fêtes avoient été inſtituées d'après le dogme du regne futur de Bacchus (2)?

La doctrine des myſteres & les uſages des fêtes

[2] *Plutarch in Iſide & Oriſide*, où il eſt queſtion de la fête appellée *Thia. Meurſius Græcia feriat. Lib. I. Diodor. Lib. IV. 52. Plutarch. de ſermon. conviv. Lib.* VIII.

fêtes partoient donc d'une ſource commune; le dogme ſecret & le culte public étoient correſpondans; comment donc le peuple, qui ſe ſeroit effarouché ſi on lui eût révélé le ſecret des myſteres, ne s'effarouchoit-il pas de l'eſprit de ces fêtes & de ces uſages? C'eſt qu'il ne le connoiſſoit point, c'eſt qu'il ignoroit que Bacchus fût le roi de l'avenir, c'eſt que ce Bacchus n'étoit pour lui qu'un perſonnage hiſtorique qui avoit autrefois fait du bien aux hommes, que l'on invitoit à revenir; c'étoit un héros, un conquérant, un Dieu, un être fort indéterminé, qu'on honoroit par tradition; qu'on invoquoit à grands cris par habitude, & qu'on aimoit parce que ſes fêtes placées au temps de la vendange, invitoient à la joye; & étoient inſenſiblement devenues tumu'tueuſes & diſſolues de religieuſes & lugubres qu'elles avoient été dans l'origine. D'ailleurs on expliquoit chaque fête comme on pouvoit. On célébroit les triétérides tous les trois ans en mémoire des conquêtes & des voyages de Bacchus, qui avoient, diſoit-on, duré trois ans. Ce qui décele la fauſſeté de ce motif, c'eſt que le période de trois ans étoit, comme on a vu, un de ces périodes apocalyptiques & myſtérieux; il étoit ſurtout en recommandation chez tous les peuples qui ſe ſervoient de l'année lunaire; parce que le dérangement que l'uſage de cette année apportoit dans les ſaiſons & dans les fêtes, obligeant d'ajouter un treizieme mois à la troiſieme année, on ſe retrouvoit d'ac-

cord par cette méthode avec l'année ſolaire dont on s'étoit fort écarté pendant deux ans : cette harmonie qui ſembloit rendue à l'univers étoit aſſez pour célébrer une fête de renouvellement & de retour, ſoit par les uſages apocalyptiques liés à la doctrine des renouvellemens aſtronomiques, ſoit par les uſages corrompus qui en étoient dérivés.

Athénée parle d'une fête bacchique qui ſe célébroit en Egypte, dans laquelle on repréſentoit par des perſonnages le ſiecle, l'année, le luſtre, les ſaiſons, les heures ; c'étoient des hommes & des femmes qui jouoient ces perſonnages ; ils accompagnoient Bacchus traîné dans un char magnifique & ſuivi de Satyres, de Silenes, de Bacchantes Baſſarides & Mimallonides (3). Selon M. Pluche, les Bacchanales ſuppoſoient les peuples prévenus de la ridicule penſée que l'enfant qu'on y menoit en triomphe repréſentoit celui qui avoit été envoyé du ciel à tous les nations pour les rendre heureuſes, tandis que ce n'étoit qu'un ſouvenir du paſſé. D'ailleurs, comme on a vu plus haut, les combats des bacchanales retraçoient l'hiſtoire des géans, par conſéquent ces fêtes doivent être regardées comme cycliques. En effet ces fêtes étoient non-ſeulement pour le peuple même une ſimple commémoration d'un ancien retour, mais encore on croyoit que Bacchus venoit réelle-

(3) *Athenæ. Lib. V. Cap. 7.* Hiſt. du Ciel. Tom. I. p. 120.

ment d'une façon inviſible, qu'il deſcendoit alors du ciel, & que même quelquefois il ſe manifeſtoit par des miracles.

Cette attente ſe célébroit encore par différens autres uſages. Dans la ville d'Arvé en Achaïe, où le culte de Bacchus étoit établi, ſa ſtatue qui demeuroit toujours renfermée dans un coffre, ne ſe montroit qu'une fois l'année, & pour rendre raiſon de ſon culte on diſoit que les habitans qui n'avoient autre fois qu'un culte barbare, avoient une tradition qui leur apprenoit que ce culte ſeroit changé par l'arrivée d'un étranger qui leur apporteroit un nouveau Dieu & que cette divinité ſe trouva être la ſtatue de Bacchus qui leur fut apportée par hazard par un Theſſalien que le vent jetta ſur leurs côtes (4). Il eſt bon de remarquer que, ſelon Diodore, un peuple d'Ethiopie avoit auſſi un oracle qui lui annonçoit la venue de deux étrangers qui après l'avoir purifié le rendroient heureux pendant l'eſpace de 600 ans (5).

Chez les Athéniens le temple de Bacchus ne s'ouvroit qu'une fois l'année; c'étoit au jour des grandes & anciennes bacchanales où l'on célébroit les myſteres de ce Dieu. On y faiſoit particuliérement la mémoire de ſa naiſſance, & l'on y chantoit des hymnes de triomphe : on ſuppoſoit donc que ce Dieu

(4) *Pauſanias in Elide Cap. 26. Idem in Achaï. Cap. 29.*
(5) *Diodor. Lib. II. Cap. 31.*

honoroit ce jour-là ſon temple de ſa préſence, puiſqu'on lui en ouvroit les portes : ainſi ce culte étoit commémoratif & figuratif tout enſemble, d'ailleurs on ſait que dans les bacchanales, grandes ou petites, on appelloit toujours Bacchus par des cris & des hurlemens qui dans l'origine n'étoient que des invocations religieuſes. Les femmes en Elide appelloient pareillement Bacchus & le prioient de venir à elles avec ſon pied de bœuf. Les Argiens, comme on a dit, l'invitoient à venir hors de l'eau, au ſon des trompettes ; ils l'appelloient *Bougene*, fils de vache, ce qui montre du rapport avec l'Apis Egyptien. Ils jettoient un agneau dans un abîme pour le portier des enfers, en obſervant alors de cacher leurs trompettes (6).

On a beaucoup cherché la ſignification du mot *Io Saboé*, que les Grecs répétoient ſouvent dans les fêtes de Bacchus ſans le comprendre ; mais n'eſt-il pas tout expliqué par le ſujet, & par ces exclamations ſi fréquentes dans les pſeaumes des hébreux de *Sub Jehovah*, le Seigneur revient, *Subah Jehovah*, revenez ſeigneur ? Le dogme caché ſous la cérémonie d'ouvrir une porte fermée toute l'année, ne s'explique-t-il pas auſſi par un autre

(6) Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. XXIII. p. 252. *Plutarch. in Iſide & Oſiride* §. 16. A Phigale le temple de Diane ne s'ouvroit qu'une fois l'an, le jour de ſa fête appellée *Eurynomée. Meurſius. Lib.* III.

uſage des Hébreux ? Leur pontife n'entroit qu'une fois l'année dans le ſanctuaire, & l'on chantoit à chaque retour de ſemaine, au jour que les payens appelloient le jour du ſoleil, *ouvrez-vous portes du temps & de l'éternité, ouvrez-vous & le roi de gloire entrera.* Ce roi de gloire eſt le Dieu *Sabaoth*, nom que je traduirai toujours par le Dieu des temps & des périodes, & non par celui de *Dieu des armées* qui ne peut être que le Dieu d'un peuple féroce & barbare, que l'Odin des Scandinaves ou celui des Mexicains : on devroit rougir de donner un nom auſſi odieux au Dieu de la bonté & des miſéricordes. C'eſt par la même erreur que l'on diſoit que Bacchus revenoit de l'Inde avec une armée & non avec le temps, parce que chez les anciens *le temps* & *une armée* s'exprimoient par un même mot ; d'ailleurs le ſens du pſeaume XXIII exige le ſens que je donne au mot de *Sabaoth.*

IV. Plutarque rapporte ſur Oſiris un trait qui fait bien voir que ſon culte avoit le même eſprit que celui de Bacchus, c'eſt qu'on ne le montroit qu'une fois l'an au peuple ſous une forme humaine (7). Ces reſſemblances devoient en effet ſe rencontrer à l'égard de deux divinités que les anciens ont ſi ſouvent atteſté être les mêmes. Lorſque le culte de Bacchus parut en Grece pour la pre-

(7) *Plutarch. in Iſide & Oſiride. Diodor. Lib. I. Sect. I.* §. 13.

miere fois, environ 1400 ans avant Jeſus-Chriſt, on publia en effet, ſelon Diodore de Sicile, que ce dieu nouveau n'étoit qu'Oſiris, qui avoit bien voulu ſe régénérer. Dès les premiers temps connus de nos antiquités nous voyons donc déja établi le dogme de la régénération des dieux, & nous trouvons néceſſairement le même eſprit d'attente & d'eſpérance que nous voyons alternativement voilé & découvert dans les myſteres & dans le culte public des temps poſtérieurs.

Si ces deux divinités que les plus éclairés des anciens ont voulu ramener au ſoleil, dont on avoit auſſi fait un Dieu ſous le nom d'Apollon, ne ſont en effet qu'un même être que lui; comme il n'eſt point d'ailleurs de Dieu, ou au moins de ſigne plus chronique que cet aſtre, on doit, ſans doute, retrouver dans ſon culte les mêmes uſages que dans les deux autres; en un mot on devoit attendre le retour d'Apollon de même que celui d'Oſiris & de Bacchus. Le Dieu des temps devoit être attendu d'une infinité de manieres, puiſque la bizarrerie & le caprice lui avoient donné une infinité de noms différens. Mais dans les *Apollonies* qu'on célébroit à Sicyone ne cherchoit-on pas auſſi Apollon & Diane? On le faiſoit même d'une façon qui ne permet pas de ſe tromper ſur l'eſprit cyclique de cet uſage, puiſqu'on les faiſoit chercher par ſept jeunes hommes & ſept jeunes filles. A Delphes on célébroit la fête de l'arrivée d'Apollon, & ce jour-là un jeune homme couronné

de laurier & une branche à la main faiſoit ſon entrée dans la ville au ſon de ſa flûte. A Rome, après les ſacrifices qu'on lui faiſoit le jour de ſa fête, on ſe retiroit chez ſoi en famille, & l'on y mangeoit les portes ouvertes; c'étoit ſelon les apparences pour recevoir le *Roi de gloire* (8).

Les Hébreux avoient un uſage tout contraire; au renouvellement de leur année paſchale ils mangeoient de même en famille, mais il falloit que les portes fuſſent fermées: la raiſon qu'ils en donnoient c'eſt qu'ils le faiſoient en mémoire de ce que l'ange exterminateur avoit à pareil jour parcouru l'Egypte pour exterminer les premiers-nés. Ce que l'on doit conclure de leur uſage & de la raiſon qu'ils en donnent, c'eſt que les Romains en tenant leurs portes ouvertes à la fête d'Apollon ne craignoient point l'arrivée d'un exterminateur; & quoiqu'il y ait une contrariété apparente entre leur uſage & celui des Hébreux, il ne laiſſe pas d'y avoir un rapport ſecret qui doit les rapprocher.

Un autre uſage qui doit nous indiquer l'attente où l'on étoit de la venue d'Apollon, c'eſt que dans les premiers temps ſon oracle

(8) *Meurſius. Lib. I.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. XIII. p. 220. Chevreau Hiſt. du Monde Tom. VI. p. 250. Apollon préſidoit aux portes ainſi que Janus, & aux chemins ainſi que Mercure. C'eſt pour cela qu'il eſt nommé *vialis & viarum præfectus.* HORAT. OD. VI. L. IV.

ne parloit qu'une fois l'an, au ſeul jour où il plaiſoit à ce dieu de venir inſpirer ſa prêtreſſe & faire trembler ſon temple par ſa préſence ; en tout autre temps le dieu étoit muet, ſon ſanctuaire fermé, & la loi défendoit même à la prêtreſſe d'y entrer ſous peine de mort. Ce jour étoit le ſeptieme jour du premier mois du printemps, jour auquel on diſoit qu'Apollon étoit né. Par la ſuite on obligea l'oracle de parler une fois le mois ; c'étoit une contrainte que l'avarice des prêtres faiſoit au dieu du période ſolaire (9). Comparons ces faits avec ce que Strabon rapporte de quelques religieuſes conſacrées à Bacchus, qui ouvroient ſon temple une fois l'année au détriment de l'une d'elles qui étoit toujours tuée (10). Tite-Live nous apprend que ſouvent dans les myſteres de Bacchus à Rome on immoloit un homme comme une victime agréable à ce Dieu ; on le faiſoit diſparoître par le moyen de quelque machine & l'on publioit que le Dieu l'avoit enlevé (11).

Chez les Hyperboréens dont Apollon étoit le dieu tutélaire, la deſcente de ce dieu n'étoit pas ſi fréquente ; ces peuples ne l'attendoient que tous les 19 ans. Il deſcendoit à l'équinoxe d'automne, & demeuroit pluſieurs jours au milieu d'eux. Diodore appelle ce

(9) Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. III. p. 176.
(10) *Strabo. Lib.* IV. Mythologie de Banier. Tom. I. p. 538.
(11) *Tit. Liv. Decad.* IV. *Lib.* 9.

période de dix-neuf ans la *grande année* (12); il nous explique par-là le principe de cette attente religieuſe; c'eſt comme s'il nous diſoit qu'on attendoit ſon Dieu à tous les renouvellemens de périodes. C'étoit donc-là en effet un dogme commun & général, il n'étoit point uniquement attaché au période de ſept jours qu'on regardoit auſſi comme conſacré à Apollon, ou au période annuel, mais ce dogme s'étendoit ſur tous les périodes en général. Tantôt c'étoit Bacchus, tantôt c'étoit Apollon, ou quelque autre qui devoit venir, mais c'étoit toujours un Dieu, ou du moins le fils d'un Dieu qu'on attendoit. L'oracle de Delphes, comme on l'a dit ailleurs; conſulté par les Lacédémoniens ſur les déſordres de leur état, répondit qu'il viendroit un fils d'Apollon qui réformeroit leur gouvernement & les rendroit heureux en leur donnant des rois vertueux (13). Horace épouvanté des maux & des crimes de ſa patrie, invoque Apollon & le prie de venir les expier & les réparer (14). C'étoit en effet ce Dieu périodique qui devoit avoir le droit de préſider au retour de l'âge d'or; auſſi c'eſt à

(12) *Diodor. Lib.* II. §. 28.
(13) *Plutarch. in vita Liſandri.*
(14) . . . . . *tandem venias precamur,*
Nube candentes humeros amictus
Augur Apollo.
LIB. I. OD. 2.

lui que le même poëte s'adreſſe dans ſon poëme ſéculaire.

Les Daphnéphories, fêtes inſtituées en l'honneur des amours d'Apollon & de Daphné, ſe célébroient tous les neuf ans. A Thebes en Boétie un jeune homme d'une des familles les plus diſtinguées, bien fait & robuſte de ſa perſonne, portoit en pompe une branche de laurier chargée d'un globe de cuivre auquel étoient attachés pluſieurs autres globes plus petits; le premier déſignoit le ſoleil ou Apollon, le ſecond repréſentoit la lune, & les autres les étoiles; ces globes étoient ornés de couronnes qui marquoient les jours de l'année (15).

V. On trouvera peut-être ſingulier que les fêtes d'Apollon, d'Oſiris & de Bacchus, que nous avons vu ailleurs n'être que des commémorations du paſſé, ſoient ici préſentées comme des emblèmes de l'avenir; mais loin qu'il y ait en cela de la contrariété, on ne doit y rien voir que du naturel; le même eſprit religieux qui avoit conſacré tant de fêtes pour rappeller aux hommes la mémoire des révolutions de la nature, devoit auſſi les préparer à ſes changemens futurs; c'eſt-là ce qui a rendu ces fêtes tout-à-la-fois hiſtori-

(15) *Pauſanias in Beot. Lib.* IX. *Cap.* 10. Pauſanias parle d'une autre Daphné fille de Tirésias & de Sibylle, & d'une Daphné qui prophétiſoit à Delphes avant Apollon. V. *Pauſanias. Lib. X. Cap.* 5.

ques & apocalyptiques. Si un retour d'année ou de cycle rappelloit aux hommes que le monde avoit été autrefois renouvellé, il leur apprenoit auſſi qu'il ſe renouvelleroit encore un jour; & les cérémonies par leſquelles on retraçoit le ſouvenir du paſſé, avoient encore pour motif de les inſtruire des événemens futurs. C'eſt vraiſemblablement parce que ces repréſentations ou ces inſtructions ſe faiſoient dans toutes les fêtes ſolaires, lunaires & cycliques, que l'on s'eſt imaginé par la ſuite que toutes ces révolutions aſtronomiques devoient amener la fin du monde & montrer à l'univers les différens phénomenes, dont cette fin devoit être précédée, accompagnée & ſuivie. Les prêtres égyptiens préſentoient à ceux qui venoient dans les temples pour prier, une roue qu'ils tournoient, & des fleurs; par-là ils vouloient leur faire entendre que rien n'eſt ſtable dans ce monde, & que la vie paſſe comme une fleur (16). C'eſt cette doctrine ſi utile qui étant outrée par des hommes effrayés, a produit les doctrines cycliques & apocalyptiques dont nous voyons toute l'antiquité infectée.

Il ne faut donc point être ſurpris de voir que tantôt Bacchus ou Oſiris ſemblent n'avoir rapport qu'au paſſé, & que tantôt ils ont rapport à l'avenir; que tantôt Bacchus eſt le ſymbole de l'univers ou du ſoleil autrefois

(16) *Clemens Alexandr. Stromat. Lib.* III. *Plutarch. in Numâ.*

détruit & renouvellé, dont on pleure la mort & dont on célebre enſuite la renaiſſance; & que tantôt l'on voye en lui un Dieu qui doit un jour rendre les hommes heureux. C'eſt ainſi que l'on voit dans Oſiris & dans Saturne les dieux des champs Eliſées & des ames bienheureuſes; ce ne ſont point-là des contrariétés, cependant il faut convenir que ce ſont tous ces différens points de vue, réunis ſur un même ſujet & dans une même ſolemnité, qui ont porté la confuſion dans le culte des anciens & qui l'ont rendu ſi énigmatique; cela ne vient que de ce que l'on a brouillé toutes les idées du paſſé & de l'avenir. Le peuple en Egypte ne pouvoit point ſans doute comprendre que le grand Oſiris qui avoit autrefois triomphé de ſes ennemis pût être un jour le Dieu des morts, & que le ſombre Pluton fût un même Dieu que ſon Oſiris; c'eſt que le vulgaire ignoroit qu'Oſiris, Dieu, ou ſymbole hiſtorique de l'ancien renouvellement du monde, étoit auſſi le Dieu du monde futur ou de la vie à venir.

Ce que nous diſons ici de Bacchus, d'Oſiris, d'Apollon, de Saturne & de Pluton, doit auſſi s'appliquer au culte d'Adonis, d'Atys, de Cérès, de Proſerpine, de Sérapis, de Cibele, de Mithras & de tant d'autres divinités qui doivent être auſſi des êtres apocalyptiques & périodiques (17). On devoit atten-

(17) Faune étoit auſſi un Dieu cyclique; on croyoit qu'il

dre Adonis & Atys, puiſque leur culte étoit le même que celui de Bacchus & d'Oſiris, Adonis mouroit & reſſuſcitoit tous les ans; c'étoit, à l'égard du paſſé, en mémoire du monde autrefois détruit & renouvellé; c'étoit à l'égard du préſent, parce que le mois, la ſaiſon ou l'année qui venoient d'expirer, ramenoient un autre mois, une nouvelle ſaiſon, une nouvelle année; enfin relativement à l'avenir, c'étoit parce qu'il devoit un jour y avoir une fin générale de tous les êtres & de tous les temps ſuivie d'un renouvellement. On ne remarqueroit point tant d'idées myſtiques mêlées avec les abſurdités de la fable & du culte des payens, ſi tous ces objets, & ſurtout le dernier ne les euſſent point intéreſſés. Il n'eſt point facile de porter le flambeau de la démonſtration dans ces cultes diſtingués par tant de noms divers; il eſt plus aiſé d'en connoître l'eſprit que les détails: mais s'il y a des parties ſombres dans ces cultes, on doit auſſi remarquer un accord général dans les principaux traits que préſente le tableau de tous ces dieux, & cet accord eſt ſans doute une très-grande lumiere.

C'eſt donc au ſoin que prenoit la religion de donner de grandes leçons aux hommes à l'occaſion de tous les renouvellemens, qu'eſt

---

alloit tous les ans en décembre en Arcadie. Les gens de la campagne le redoutoient, & l'on étoit dans la terreur partout où l'on s'imaginoit qu'il paſſoit. On lui ſacrifioit à la fin de l'année, *V. Horat. Lib.* III. *Od.* 13.

dû le dogme de la descente du grand juge. On le représentoit dans toutes les fêtes cycliques par différens usages & allégories, tels que d'ouvrir les portes des temples & des maisons, de rendre le sanctuaire innaccessible, de présenter la figure du Dieu que l'on attendoit, &c. Cette descente fictive ou représentative donna lieu par la suite d'imaginer que le Dieu descendoit réellement, prenoit une nouvelle naissance, enfin se renouvelloit ; ou que c'étoit un nouveau Dieu qui en chassoit un autre plus ancien que lui. Ce sont-là les abus du dogme, mais ils ne doivent point nous le faire méconnoître, quelque soit le nom de la divinité à laquelle ces usages étoient consacrés, puisque nous voyons que le paganisme le faisoit à l'égard de tous ses dieux, tantôt en les honorant séparément, tantôt en les honorant tous ensemble.

Chez les Eléens qui honoroient Pluton d'un culte particulier, le temple de ce Dieu, & l'enceinte même de ce temple ne s'ouvroient qu'une fois l'année, encore n'étoit-ce que pour le seul sacrificateur (18). Si Pluton est le même Dieu qu'Osiris, & si celui-ci est le même que Bacchus, comme on peut le soupçonner, on ne doit point être étonné de ce cérémonial. Il paroît seulement que si les anciens ont attendu le retour du juge souverain sous le nom de Pluton, ils ne de-

(18) *Pausanias in Elid. Cap.* 25.

voient en avoir que des idées ſombres ; au lieu que lorſqu'ils l'attendoient ſous le nom d'Oſiris ou de Bacchus, ils en avoient des idées plus favorables (19).

Le temple de Minerve *Poliade* à Tégée, ne s'ouvroit pareillement qu'une fois dans l'année, & ſon prêtre ſeul avoit droit d'y entrer. Il en étoit de même du temple du Dieu *Soſipolis* en Elide (20). Ces deux épithetes déſignent des divinités protectrices des villes, ou des génies tutélaires tels que ceux que l'on voit dans toutes les villes de la Chine & du Japon. Sur quoi il eſt bon de remarquer qu'au Japon la fête de ces génies ne ſe célebre point tous les ans, mais ſeulement tous les ſiecles. La Minerve Poliade d'Erythries portoit ſur la tête une couronne ſurmontée d'une étoile polaire ; le Dieu des Eléens étoit vêtu d'un habit ſemé d'étoiles ; ces ornemens ſont convenables à des divinités chroniques. On voit donc que les déeſſes ainſi que les Dieux paſſoient pour deſcendre périodiquement ſur la terre. Les habitans d'Eryx en Sicile célébroient annuellement la fête du départ de Vénus, ils la ſupplioient alors de hâter ſon retour qu'ils célébroient

(19) On pourroit ſoupçonner le nom de *Pluton*, à qui l'on donnoit les clefs du ſéjour infernal, dérivé de *Phala*, cacher ou, *phalat*, juger ; *phalat* délivrer, ſauver, & auſſi arracher de la vie ; *phalats*, faire peur ; *phlacuth*, les choſes cachées.

(20) *Pauſanias in Elid. Cap.* 20. & 25.

par des chants, des danſes & par toutes ſortes de plaiſirs. Cérès qu'on cherchoit tous les ans, ainſi que Proſerpine ſa fille, paroiſſent auſſi avoir des divinités chroniques.

Nous avons déjà vu ailleurs que les anciens étoient auſſi dans l'attente de Caſtor & de Pollux; certains météores étoient pris pour les ſignes de leur arrivée, & l'on s'imaginoit qu'ils ne ſe montroient qu'alternativement. Nous avons rapporté les uſages des Romains à leur fête; ils annoncent des divinités périodiques. Nous avons au même endroit montré la conformité de ces uſages avec ceux des Perſans modernes qui attendent *Ali* & *Mahadi*, deux de leurs prophètes, qui doivent, ſelon eux; revenir à la fin des temps & accompagner le Dieu du jugement dernier, que l'on fixe à un vendredi : on tient pour ces perſonnes des chevaux tous ſellés & bridés, dans pluſieurs villes de Perſe & d'Arabie. Ces deux prophètes mahométans, ou ces deux califes paſſent pour être vivans dans quelque lieu du monde, d'où ils viendront juger les nations (21). Si cet uſage des

(21) *Ali* dans la langue Perſanne ſignifie *haut*, *exalté*; il eſt le même que *El*, *Ilus*, *Elion*, *Elium*, *Elios* des Phéniciens, qui ſont des noms conſacrés à Dieu, au ſoleil & à Saturne. Mais *Ali* n'eſt qu'un ſurnom, car le prétendu prophete des Perſans ſe nommoit *Caid*; cependant il eſt preſque devenu leur divinité : car ils diſent que s'il n'eſt pas Dieu, il eſt fort voiſin de la nature divine. On a un livre apocalyptique de cet *Ali* dans lequel il prédit les événemens qui doivent arriver juſqu'à la conſommation des ſiecles. Ce livre infini-

pes perſans peut expliquer celui des Romains à la fête des tyndarides il ſervira encore à en expliquer pluſieurs autres. C'étoit un uſage chez les Rhodiens de précipiter tous les ans dans la mer un chariot avec ſes chevaux en l'honneur du ſoleil. On remarquera encore que chez les Perſes & les Grecs, ainſi que chez tous les peuples qui honoroient plus particuliérement le ſoleil, on voit un grand nombre de choriots & de chevaux qui lui étoient conſacrés. On voit encore un nombre cyclique, ſabbatique & jubilaire dans les troupeaux conſacrés au ſoleil. „ Il y a, dit „ Circé à Ulyſſe, dans l'iſle de Sicile ſept

---

ment obſcur ne pourra jamais être expliqué que par *Mahadi*. *Mahadi* ou *Mahedi* ou *Mohadi* n'eſt encore qu'un ſurnom qui dans la langue Perſanne ſignifie le *directeur*, le *conducteur des fideles*. Le véritable nom de ce prophete eſt *Mohammed*; on le ſurnomme encore *Motahatthen*, c'eſt-à-dire *le caché*, parce que rien n'eſt plus caché que la fin des temps. C'eſt la même raiſon qui a fait appeller *Saturne* le *Cronos*. Chez les anciens Orientaux *Mohed* & *Moadim* ſignifient un temps marqué, précis & déterminé. On attend le prophete Mahadi avec une ſi ferme confiance que les dévots lui laiſſent par teſtament des maiſons meublées, des écuries, & d'autres choſes dont ils croyent qu'il ſe ſervira quand il reviendra au monde. On célebre annuellement la fête de la naiſſance, en même temps que la fête des morts, & ce jour s'appelle le jour des délivrances, parce qu'on s'imagine que les ames ont alors du ſoulagement & que même pluſieurs ſortent de l'enfer. On voit que les Perſans ont entaſſé ſur ces deux prophêtes tout ce qui convient aux dieux cycliques des anciens, & que quelques opinions modernes attribuent à *Elie* & à *Enoc*. V. les Voyages de Chardin. Tom. III. p. 60 & 62. Tom. VII. p. 97 & 104. Tom. X. p. 28, 36, 38. D'Herbelot Biblioth. Orient. aux mots *Ali*. *Iman*, *Mahadi*, &c.

„ troupeaux de bœufs, ſept de moutons, „ chacun compoſé de cinquante bêtes qui ne „ meurent point; ſi vous y touchez, vous „ périrez, & le ſoleil ne voudra plus éclai- „ rer que les morts (22)."

Les Bramines de l'Indoſtan attendent comme le futur deſtructeur du monde, un être qu'ils appellent *Mehadon* : ils le regardent comme l'auteur de tout mal, comme le mauvais principe; il pourroit bien, ainſi que le *Mehadi* des Perſans, n'être autre choſe que le temps perſonnifié; c'eſt le *Saturne* ou le *Chronos* des Latins & des Grecs; en un mot c'eſt le Dieu de la fin des temps, tantôt aimé & déſiré, tantôt haï & redouté, ſelon le caprice de la mythologie (23). C'eſt ſans doute un caprice pareil qui fait que les Perſans, ſans avoir d'ailleurs aucune idée ſiniſtre ſur le compte de leur *Mehadi* qu'ils attendent avec *Ali* le vendredi, ferment cependant les portes de la ville ce jour-là juſqu'à midi, & empêchent les étrangers d'entrer.

Les anciens Egyptiens prétendoient, ſuivant Hérodote, que Perſée leur apparoiſſoit quelquefois, & que c'étoit pour eux un ſigne de bonheur & d'abondance. Ce mot *Perſée* dérivé de *Pharas* ſignifie un cavalier. Les peuples de l'Inde attendent leur Dieu *Viſtnou*

(22) *Homer. Odyſſ. Lib.* XII.
(23) D'Herbelot au mot *Mehadon.* Hiſt. Génér. des Voyages. Tom. X. p. 274.

pour la fin des tems ; mais comme, ſuivant leur théologie, les dieux ne ſe montrent jamais que métamorphoſés, ce ſera, diſent-ils, ſous la forme d'un cheval qui, dès qu'il aura mis le pied ſur la terre, l'enfoncera ſous les eaux & fera périr le monde (24).

Quelle étrange gradation d'idées ! Le juge ſouverain de la fin des temps eſt un Dieu, un héros, un prophète, un cavalier, enfin un cheval ; le temps & l'ignorance l'ont fait perdre de vue, & l'ont fait confondre avec ſes emblèmes & ſa monture. Je n'entreprendrai point d'expliquer le détail des fables qui concernent Perſée, Caſtor & Pollux, ainſi que celles de pluſieurs autres cavaliers illuſtres dans la mythologie. Ce qui vient d'être dit ſuffit pour faire entrevoir que la plûpart des uſages du paganiſme n'étoit que des fragmens détachés d'un ſyſtême plus général, dont le peuple n'avoit plus aucune idée raiſonnable dès les premiers temps de l'hiſtoire.

Les Egyptiens de Thebes avoient une autre divinité, ou plutôt un autre héros qui rendoit ſa préſence ſenſible aux renouvellemens des périodes ; c'eſt *Memnon*, fils de l'Aurore ; ils croyoient que ſa ſtatue rendoit chaque jour un ſon harmonieux lorſqu'elle venoit à être frappée par les premiers rayons du ſoleil ; de plus ils s'imaginoient que tous les

(24) Lettres édifiantes. Tom. XIII.

ſept ans elle rendoit des oracles (25). Joignons à ces circonſtances le nom de *Memnonides* que les anciens donnoient à certains oiſeaux dont le retour en Phrygie & en Ethiopie étoit périodique, & qui, ſelon la fable, étoient ſortis du bucher de Memnon, alors nous ne verrons dans cette ſtatue merveilleuſe qu'un emblème cyclique, que l'image d'un Dieu qui ſe rend ſenſible au renouvellement des périodes, & nous n'y verrons plus un des héros du ſiege de Troye tué par Archille, du tombeau duquel on vit ſortir tous les ans une fontaine au jour de ſa mort. Les Ethiopiens pleuroient ſur lui comme les Syriens ſur Adonis (26).

Il ſeroit étonnant que beaucoup de divinités obſcures & ſubalternes nous montraſſent le Dieu de la fin des temps, & que Jupiter, le maître des dieux & des hommes, ne pût ſe montrer à nous ſous les mêmes traits; cependant on les retrouve dans le Jupiter d'Égypte : tous les ans les Egyptiens tranſportoient en Lybie une chapelle de Jupiter, afin de pouvoir dire en la ramenant que Jupiter étoit de retour de ſon voyage annuel en Ethiopie (27). Au reſte on voit que ce Dieu n'étoit pas le ſeul de ce voyage.

---

(25) *Pauſanias in Attic. Strabo Lib. XVII. Plin. hiſt. natur. Lib. XXXV. c. 7. Tacit. Lib. II. cap. 6.*

(26) *Ovid. amor. Lib. I. Eleg. 13. & Métamorph. Lib.* XIII. *fab. 3. Natalis Comes. Lib. VI.* Mythologie de Bannier.

(27) *Diodor. Lib. I. §. 3.*

C'étoit une doctrine commune chez les anciens que tous les dieux deſcendoient annuellement en Ethiopie où ils reſtoient douze jours : toutes les villes de cette contrée & de l'Egypte étoient alors en mouvement ; on ne voyoit que des proceſſions & des pélerinages de ville en ville avec les ſtatues des dieux que l'on portoit en triomphe ; c'étoient des jours de feſtins & de réjouiſſances. On a déja dit que cette deſcente des dieux en Ethiopie ſe faiſoit en mémoire de ce que les dieux s'étoient réfugiés dans cette contrée du temps de Typhon & des géans. Il y a lieu de croire que cette fable n'a été inventée que d'après l'uſage, & que l'uſage avoit rapport aux anciennes commémorations des malheurs du monde & aux dogmes de l'avenir.

Les Japonois ont encore une ſolemnité toute ſemblable à celle des Ethiopiens ; elle ſe célebre au dixieme mois, qui répond à nos mois de novembre & de décembre ; ils appellent ce temps le mois de *l'arrivée* & de *la viſite des Dieux*. Il ſemble que ces peuples ſuivent en cela un uſage analogue des nations Européennes ; celles-ci dans cette même ſaiſon ont eu temps qu'elles nomment *avent*, c'eſt-à-dire *arrivée*, qui précede la ſolemnité ou l'on célebre la naiſſance du ſauveur du monde. Ce qui vient d'être dit des Ethiopiens fait ſoupçonner que l'uſage des Japonois doit dater de fort loin. En conſéquence de ce dogme de l'arrivée des dieux, les Japonois ferment les temples, ſuppoſant que le ciel eſt

vuide & que toute la cour céleſte eſt venue pendant ce mois réſider chez le grand pontife qui pendant tout ce temps a ſoin de tenir table ouverte pour régaler tous les Dieux.(28). Les Lectiſternes des Romains avoient ſans doute quelque motif ſemblable, puiſqu'ils ne les ordonnoient que dans les temps de calamités, afin de faire changer la nature du période malheureux dans lequel ils ſe trouvoient.

Nous avons parlé ailleurs de la cérémonie de la deſcente du lac que l'on pratiquoit à Hiérapolis dans la grande fête de la déeſſe de Syrie : nous avons fait remarquer que dans la proceſſion la déeſſe engageoit Jupiter à retourner ſur ſes pas, de peur que ſa préſence ne fit mourir tous les poiſſons de ſon lac. Il eſt aiſé de voir que toute cela n'étoit qu'une allégorie de la deſcente finale du grand Juge, qui doit faire rentrer tous les êtres dans le néant, moment redoutable que l'on prioit le Dieu de retarder. Cette cérémonie tient d'ailleurs à une opinion univerſellement répandue chez les anciens, qui perſuadoit qu'on ne pouvoit voir la divinité ſans mourir, & que lorſqu'elle ſe montreroit à la fin des temps ſa préſence feroit périr toute la nature (29).

Les Japonois célébrent à la pleine lune

(28) Kempfer. Hiſt. du Japon.

(29) *Lucian. de Dea Syria. V. Lib. I. c. 2. §. 4.* dans la note.

du ſeptieme mois une fête dont la cérémonie reſſemble aſſez à celle d'Hiérapolis. Une proceſſion de chars remplie de figures ſymboliques, ſe rend en grand cortege dans le temple de Dieu pour le prendre & le promener par la ville, La maîtreſſe de ce Dieu marche d'un autre côté ; & rencontre ſon épouſe légitime qui en devient jalouſe ; le chagrin & la triſteſſe s'emparent du peuple ; il verſe des larmes ; chacun ſemble prendre parti, mais à la fin on s'accomode & chaque divinité ſe retire de ſon côté. On ne peut entreprendre d'expliquer tout-à-fait une cérémonie ſi bizarre, mais on doit remarquer que les Japonois ſont de tous les peuples ceux qui ſemblent avoir le plus ſoigneuſement conſervé des fêtes ſorties des allégories du cycliſme. En effet ils ont une autre fête vers le retour de l'été dans laquelle on promene une idole à cheval le cimeterre à la main, accompagnée de pages qui portent ſon arc & ſes fleches, & ſuivie d'un char vuide auquel le peuple rend des honneurs comme ſi le Dieu y étoit ; des Bonzes chantent des hymnes, & le peuple crie & répete tout le jour ; mille ans de plaiſirs, mille milliers d'années de joie (30). Ne ſemble-t-il pas qu'à l'occaſion du retour de l'été on ſouhaite à Apollon, au ſoleil ou

(30) Charlevoix hiſt. du Japon Livr. préliminaire chap. 13. & Kempfer.

au monde une durée éternelle? Comme toutes ces fêtes ſont ſolemniſées par les peuples ſans connoiſſance de leurs principes, il en réſulte que les Aſiatiques attendent pour la fin des temps différens êtres.

Quoique Brama ſoit cenſé revenir ou ſe renouveller tous les ans à Trichinapali, & quoiqu'on célébre le jour de ſon retour avec la plus grande ſolemnité, Brama n'en eſt pas moins un Dieu apocalytique dont le retour amenera l'embraſement du monde (31). Cette fête du retour annuel que le peuple explique par toutes ſortes de fables, n'a été dans ſon origine qu'une repréſentation faite pour inſtruire de la venue du dieu futur: le dogme a ſubſiſté d'une part, & les fables ſorties du dogme ont ſubſiſté de l'autre, parce qu'on n'en a point connu les vrais rapports. Toutes les fauſſes hiſtoires de la mythologie des nations ont été ainſi inventées d'après les anciens uſages, lorſqu'ils ſont devenus inintelligibles, il en eſt de même de tous les ſyſtèmes & des fables par leſquelles les payens ont expliqué tous ces retours fréquens ou périodiques des dieux qu'ils appelloient du nom d'*Epiphanies*, c'eſt-à-dire de manifeſtations. Voilà pourquoi dans l'Aſie où l'on trouve une multitude d'êtres dont on célebre les retours périodiques, on en

(31) Cérém. Religieuſ. Tom. VI. Lettres Edifiantes. Tom. XIII.

attend encore d'autres d'une façon vague & indéterminée.

Au Japon le dieu Combadoxi doit revenir dix mille ans après le temps auquel il a quitté le monde; & en attendant ce terme il vit dans une caverne. On célebre tous les ans l'anniverſaire de ſa diſparition: & l'on rappelle au peuple qu'il reviendra détruire les fauſſes religions & exterminer les impies (32). Aux Indes Viſtnou détruira le monde pour le renouveller enſuite & pour y faire regner la juſtice & l'âge d'or (33). *Kia-Kiac*, *Sako* ou *Siaka* du Pégu qui a autrefois converſé avec les hommes, dort depuis un grand nombre de ſiecles, mais à ſon réveil il détruira le monde qui ſera rétabli par le dieu *dagun*. le *Foë* des Chinois a prédit lui-même qu'il reviendroit un jour. Le *Sommona-codom* de Siam déja incarné 550 fois; a laiſſé ſes ſectateurs dans l'attente de ſon retour. C'eſt un ancien légiſlateur de cette contrée né par la vertu du ſoleil; qui prêcha ſa doctrine aux hommes ſans pouvoir s'en faire écouter, il les punit en les ſubmergeant en partie, il eſt actuellement en extaſe; & il y demeurera juſqu'à ſon retour que l'on attend journellement. Chez les peuples de Laos Xacca eſt actuellement le Dieu qui regne ſur le monde; il y en a trois avant lui, qui ont ſucceſſi-

(32) Charlevoix hiſt. du Japon Tom. II. Liv. I. p. 33.
(33) Lettres Edifiantes.

vement régné sur des mondes différens. Lorsque le période du dieu régnant sera expiré, un autre dieu viendra ruiner ses temples, sa doctrine & sa religion. En un mot toute l'Asie est dans l'attente de quelque dieu ou de quelque personnage merveilleux qui doit changer la face de l'univers, ou être le précurseur de sa destruction : c'est une vérité attestée par tous nos voyageurs modernes; dans lesquels on trouvera cet être désigné sous des noms différens : mais les peuples sont d'accord dans l'opinion qu'ils en ont & dans l'esprit d'attente. Les Guebres ou Parsis, ces descendans des anciens Perses attendent trois fils de Zoroastre qui doivent revenir sur la terre avant la résurrection générale; ils arrêteront le soleil, ils feront des prodiges sans nombre; & feront enfin triompher leur antique religion. Nous avons déja parlé de la recherche de *Phelo*, qui se fait à la Chine tous les ans au mois de septembre. Nous ajouterons simplement que dans ce temps on s'imagine que le diable vient sur la terre; on lui tient un vaisseau tout prêt pour le renvoyer ; on y met sa figure & on l'abandonne au gré des vents (34). Nous ne répéterons point non plus ce que nous avons dit de la recherche annuelle de *Peirun* au Pégu.

(34) V. l'Hist. génér. des Voyages. Tomes IX & X. Tavernier. Tom. III. le Gentil. Tom. II. Hist. de l'Abbé Lambert. Tom. IX. p. 262 & 184.

Nous retrouverons les mêmes idées chez les peuples du nord. L'Edda nous apprend que *Surtur* eſt l'ennemi des dieux & des hommes ; il demeure avant le commencement de toutes choſes dans une région enflammée ; il en ſortira à la fin des temps pour vaincre toutes les puiſſances céleſtes & pour brûler l'univers. Le loup *Fenris* ſecondera ſes projets ; mais enfin le Dieu Balder renouvellera toutes choſes, Balder, ce Dieu chéri que l'on pleure depuis longtemps. Le divin Oder eſt auſſi un objet d'attente ; il eſt à voyager, tandis que *Freya* ſon épouſe, la déeſſe de l'eſpérance, déplore ſans ceſſe ſon abſence (35). Tel eſt l'Adonis du nord.

VI. Mais c'eſt aſſez parcourir les nations pour y chercher les traces du dogme religieux de la venue d'un juge ſouverain ; ce dogme eſt univerſel, il n'eſt que peu ou point de peuple où nous ne le voyons plus ou moins clairement exprimé par des cérémonies, des fêtes ou des abus. Ce ſont ces abus d'après leſquels il faut chercher & ſuivre la ſource d'une opinion qui a tenu toutes les nations dans une attente vague, qui les a empêchées de ſe fixer ſolidement ſur la terre, & de ſe conduire comme des êtres dont la terre étoit le domicile ; c'eſt cette opinion que les premiers légiſlateurs ont voulu effacer de l'eſprit des hommes, ſans avoir le

(35) Edda fables 2, 6, 18 & 33.

courage d'abolir les uſages qui la retraçoient. Ainſi les peuples ont toujours eu des eſpérances confuſes, nourries par leurs uſages & embrouillées par l'ignorance de leurs motifs. C'eſt de-là que ſont réſultées les fables, & ce mêlange bizarre d'opinions contradictoires & diſcordantes que l'on trouve ſouvent dans la même religion.

Vers le commencement de notre ère un grand nombre de gens s'attendoient à voir paroître le grand juge dans les nuées du ciel. On attendoit un roi, un conquérant, un Dieu qui devoit changer la face des choſes & fonder une nouvelle monarchie. Les uns crurent la fin du monde prochaine, d'autres ne s'attendoient qu'à voir un regne nouveau. D'un côté le fanatiſme & la terreur, de l'autre l'ambition & l'eſpérance troublerent le repos des nations de mille façons différentes; toute la terre fut affectée ſelon les différens ſens que l'on donna aux dogmes primitifs obſcurcis ou malappliqués, on vit même des hommes qui adopterent toutes ces idées, & qui cherchant à les concilier, crurent que Dieu alloit venir humainement régner pendant mille ans avec les juſtes qu'il feroit jouir de toutes ſortes de délices, & qu'au bout de ce temps il emmeneroit les ſignes & détruiroit la terre. Telle fut ce que l'on a appellé l'héréſie des *Milléuaires*, qui dans ſon temps avoit concilié & raſſemblé toutes les idées apocalyptiques qui troubloient alors l'eſprit des peuples.

On peut regarder l'abus de ces dogmes antiques & universels comme une des sources de l'idolatrie. Si dès les premiers temps de la Grece on n'eût pas attendu Osiris au lieu du grand juge, Bacchus, que l'on a dit être un Osiris manifesté, ne seroit point entré dans le ciel poétique; il n'eût point été lui-même un objet d'espérance pour les nations, & le paganisme eût eu un Dieu de moins; par la suite des Romains n'eussent point fait l'apothéose de leurs Césars comme étant des rois & des dieux annoncés par les sibylles; & le paganisme antique n'eût pas été sur le point de se renouveller. Disons la même chose de tous ces autres dieux qui ne sont autre chose que les synonymes des Osiris & de Bacchus. Pourquoi la mythologie se perd-elle sans cesse elle même dans la diversité de ses Jupiters, de ses Bacchus, de ses Hercules, de ses Mercures? C'est parce qu'en différens temps & en différens lieux des hommes hardis, entreprenans, ou rusés ont abusé de l'attente indéterminée & de la crédulité des peuples.

Si dans des siecles aussi éclairés que ceux des premiers empereurs romains, des ambitieux ont pu se faire passer pour des rois annoncés par des sibylles; si plusieurs siecles auparavant dans la Grece policée, Lysandre a pu abuser les Spartiates par l'attente d'un fils d'Apollon, est-il à présumer que dans des temps de grossiereté & d'ignorance des gens audacieux & fourbes n'ayent point abusé un

grand nombre de fois de l'attente des peuples ? La multitude de ces prétendues apparitions de la divinité tantôt ſous un nom, tantôt ſous un autre, tantôt ſous le même, n'a-t-elle pas pu confondre les idées de la ſimplicité & de l'unité de Dieu ? L'on ne peut douter que l'ambition & l'impoſture n'ayent ſouvent profité des diſpoſitions des hommes : même dans les temps hiſtoriques que les rois ou les conquérans ont voulu paſſer pour des enfans des dieux, ce n'étoit qu'un reſte des impoſtures antiques & de l'ancienne frénéſie des nations.

Quant à la multitude des dieux occaſionnée par ces apparitions, il eſt impoſſible d'en douter quand on étudie la doctrine de la plûpart des peuples Aſiatiques anciens. Tiréſias avoit prédit la venue de Bacchus à Penthée ; dès que ce Dieu ſe montre tout le monde court après lui ; les femmes, toujours les plus ſuperſtitieuſes, s'attachent ſurtout à ſon culte. Penthée veut arrêter le cours de ce fanatiſme & fermer à Bacchus les portes de Thebes, comme on avoit fait à Argos ; ce prince eſt regardé comme un impie, comme un cœur endurci qui refuſe de ſe rendre aux merveilles qu'opéroit le nouveau Dieu ; il devient la victime de la fureur religieuſe de ſa mere & de ſes tantes, il eſt déchiré en pieces & ſon exemple répand la terreur & apprend que l'on doit révérer le culte que Bacchus venoit apporter. Cependant il reſte encore quelques incrédules qui perſiſtent à ne point croire à

la miſſion divine du fils de Jupiter; les filles de Minée ne veulent point célébrer ſes fêtes, & Lycurgue, Roi de Thrace, eſt puni pour avoir méconnu ce Dieu. A Argos on avoit pareillement refuſé de reconnoître Perſée pour fils de Jupiter. Toutes les apparitions des nouveaux dieux ont dû produire une multitude d'événemens tragiques & de combats entre le fanatiſme des nouveaux proſélytes & l'incrédulité des partiſans de l'ancienne religion; comme toutes ces miſſions devoient ſe prouver par des miracles & des prodiges, on voit la ſource de toutes les promeſſes & merveilles des héros, des demi-dieux & des nouveaux dieux dont la fable s'eſt remplie (36).

Diodore de Sicile nous apprend qu'Hercule avoit été prédit par Bacchus (37). Il étoit aſſez naturel qu'en conſéquence de cette prédiction quelqu'un ait pris le nom d'Hercule, ſe ſoit fait paſſer pour le conquérant annoncé au peuple de la Grece, & en cette qualité ait envahi leur pays. Que dis-je? pluſieurs ambitieux ont pu profiter pareillement de l'attente des peuples crédules, & prendre en différens temps le nom d'Hercule pour faire valoir leurs projets; cela nous fournit peut-être un moyen de concilier les faits ſouvent contradictoires que la mythologie ou l'hiſtoire

(36) *V. Ovid. Metamorph. Lib. IV. fab. I.*
(37) *Diodor. Lib. IV. nrt. 5.*

ont ſouvent accumulés ſur le même perſonnage.

Les Indiens, les Chinois, les Japonois, les Tartares, & tous ces peuples qui attendent un Viſtnou, un Brama, un Foë, un Siaka, &c. aſſurent que ces dieux ſont déja deſcendus ſur la terre pluſieurs fois; d'un autre côté ils diſent que tous les dieux que l'on voit dans leurs temples ſous mille formes différentes ne ſont qu'une même divinité qui leur eſt apparue autrefois & qui a vécu parmi eux ſous des formes diverſes & ſous des noms différens; enfin ils proteſtent tous contre le polythéiſme dont on les accuſe; ils expliquent par la métempſycoſe ce que les Grecs qui conſidéroient leurs dieux comme une grande famille, expliquoient par une filiation & une génération ordinaire. Si les premiers Grecs euſſent été auſſi myſtiques & auſſi ſubtils que les Indiens, ils euſſent vraiſemblablement expliqué leur polythéiſme de la même maniere, ils euſſent penſé de tous leurs dieux & de leurs déeſſes ce que l'on penſoit de Bacchus en particulier dans les myſteres des orphiques, c'eſt-à-dire, ils les euſſent regardés comme des Oſiris régénérés. Cette doctrine ſi cachée chez les Grecs & dont on voit les traces dans les premiers temps, indique que la ſubtilité des Indiens modernes eſt infiniment ancienne, & que leur pays eſt peut-être la ſource de toutes les ſubtilités ſemblables qui de chez eux ſe ſont répandues par tout le monde. Peut-être que Bacchus ſurnommé *Bromius* n'eſt

que

que le Brama de l'Indoſtan. On voit en effet par Diodore & par d'autres anciens auteurs, que les Indiens revendiquoient ce Bacchus contre les Egyptiens & les Grecs (38). Ce ſont ces mêmes Indiens qui paroiſſent les inventeurs des incarnations ou renaiſſances multipliées des dieux : idées que les voyageurs modernes nous atteſtent s'être conſervées chez eux depuis l'antiquité la plus reculée. Au reſte cette ſubtilité des Indiens qui n'eſt elle-même qu'une erreur, fait connoître que ces peuples ont bien ſenti qu'ils s'écartoient de la vérité, mais qu'ils ſe ſont trompés ſur le chemin qu'il falloit prendre pour y retou ner. Cette ſubtilité eſt d'autant plus vicieuſe qu'elle ne coupe point racine à l'attente indéterminée & dangereuſe de la deſcente d'un Dieu ſuprême. En vain les hommes ont cru en divers temps poſſéder l'objet de leur attente ; comme jamais les conditions de cette apparition n'ont été remplies, parce qu'elles ne ſont point faites pour l'être, ils ont encore attendu de nouveau ; &, ce qui ſemble bien étrange, c'eſt que loin d'en vouloir du mal a ceux qui les avoient trompés, ils ont toujours trouvé des tempéramens pour ſe tromper eux-mêmes en juſtifiant ceux qui les avoient abuſés ; tantôt ils ont imaginé un changement myſtique arrivé dans le monde, tantôt un changement moral, tantôt un changement politique ;

(38) *Diodor. Lib. IV. C.* 1.

ces changemens ont tenu lieu dans leurs esprits de ce changement physique & universel qu'ils attendoient, & qui n'étant point encore venu, met le genre humain dans une disposition qui le livrera toujours à de nouvelles erreurs & séductions. Joignons à cela l'adresse de ceux qui ont trompé les hommes, & de ceux qui étant déja trompés, ont cherché à se faire illusion à eux-mêmes & aux autres; ils ont presque tous dit que la descente de leurs dieux n'avoit été que provisoire & faite pour préparer les hommes à la fin du monde: voilà pourquoi tous ces enthousiastes ont eu une morale austere, une discipline sévere & ont pratiqué des pénitences rigoureuses. Il ne faut point s'en étonner: comme toutes ces apparitions des dieux ont toujours pour objet & pour base la destruction de l'univers, quelle autre morale ont pu prêcher ceux qui étoient pénétrée de ces dogmes, sinon celle qui convenoit à un monde agonisant? Sa sublimité & ses excès sont les preuves des faux principes qui l'ont fait débiter: si cette morale est la plûpart du temps au dessus des forces humaines & peu faite pour la société, c'est qu'on ne comptoit plus sur l'existence ou la durée de la société: c'est qu'il ne s'agissoit plus que de se préparer au grand jour qui devoit être le dernier de l'univers.

Chez les Indiens, Vistnou, Buda, Foë Sommona-codom, &c. ont eux-mêmes prédit leur retour, & ce retour est toujours le dernier qu'on attend; cependant depuis des milliers

d'années que les Indiens ſont les dupes de ces promeſſes & des pénitences outrées que quelques-uns d'entre eux pratiquent pour ſe préparer à l'autre vie, les prédictions ne ſe ſont point accomplies ; malgré cela ils ſont toujours prêts à être trompés de nouveau. Les Siamois qui attendent Sommona-codom, courent après tous les ſourds, les imbécilles & les ſtupides, parce qu'ils s'imaginent que tous ceux qui ont l'eſprit égaré ont reçu de ce dieu quelque miſſion particuliere ; leur attente les rend crédules & ſuperſtitieux : ce reſpect pour les imbécilles eſt général chez les Aſiatiques. *Megnoun* en Arabe ſignifie un fou, un furieux, un inſpiré, un homme à révélations : auſſi les muſulmans de même que les Indiens réverent les imbécilles comme des hommes divins & comme des ſaints extaſiés (39).

L'ambition ou le fanatiſme des Bonzes a ſouvent cherché à faire valoir cette diſpoſition des Siamois aux dépens de la ſûreté & de l'autorité des rois qui ont été obligés

(39) V. d'Herbelot au mot *Megnoun*. Ajoutons à cela que dans les anciennes langues du nord *fol* & *vol* ſignifioient un enthouſiaſte, un prophete ; de ce mot eſt compoſé le nom de *voluſpa* ou *volauſpa*, qui eſt celui de la Sybille Celtique dans l'Edda. C'eſt auſſi de là que vient fol & folie dans nos langues modernes, & peut-être encore le nom de la *Vellida* des anciens Germains. Platon dit très-gravement à la fin de ſon Timée, *que perſonne dans ſon bon ſens ne peut parvenir à rendre des oracles divins ou à être inſpiré.* V. *Hiſt. de M. l'Abbé Lambert. Tom. IX.* 184.

de mettre ordre quelquefois à cette frénéſie. Il y a eu en différens temps chez les mahométans pluſieurs perſonnages qui ont voulu perſuader aux peuples qu'ils étoient le *Mahadi* qu'ils attendoient, pluſieurs fois l'impoſture a été découverte & punie, cependant il s'eſt trouvé deux hommes qui l'ont ſçu ſi bien faire valoir qu'ils ont fondé deux grands empires en Afrique, celui des *Almohades* & des *Fathemites*; le premier pouſſa ſes conquêtes juſqu'en Eſpagne, le ſecond s'établit en Egypte (40).

Ainſi cette attente toujours vague n'a ſervi qu'à donner au monde tantôt de nouvelles idoles, & tantôt de nouveaux tyrans. Qui ſçait ſi les Séſoſtris, les Ninus, les Nabuchodonoſor, les Odin, & ces conquérans fameux qui ont autrefois aſpiré à la monarchie univerſelle ne ſe ſont point ſervi de ſemblables moyens pour ſoumettre les peuples & pour s'en faire adorer? qui ſçait s'il n'y a pas eu de faux Oſiris; de faux Jupiter dont les actions & l'hiſtoire confondus par la ſuite avec les idées dogmatiques & théologiques attachées à leur nom ont porté la confuſion que nous voyons dans la religion & l'hiſtoire des anciens peuples?

La Chine a vu paroître des impoſteurs qui ſous le nom de *Fo* ont oſé aſpirer à

(40) D'Herbelot Biblioth. Orient. au mot *Mahammed Abonicaſſem.*

l'empire, prendre le titre d'empereur, & ſe faire un parti conſidérable qu'il a fallu combattre avec des armées & que l'on a eu beaucoup de la peine à détruire (41). Mahomet n'a-t-il pas auſſi voulu ſe donner pour l'objet de l'attente des nations, ce qui le fit ſuivre des Arabes & d'une multitude de Juifs établis dans l'Arabie ? L'alcoran inſiſte perpétuellement ſur le dogme de la fin du monde & ſur le jugement où le prophète doit jouer un très-grand rôle : ſon livre doit être regardé comme vraiment apocalyptique. Aujourd'hui la religion mahométane eſt la plus étendue du monde ; & ſon fanatiſme ſuffit pour apprendre combien les dogmes de l'avenir ont cauſé de maux au genre-humain.

VII. J'ai déja parlé pluſieurs fois de la frénéſie des Juifs, qui ſe ſont fait exterminer par les Romains à cauſe de leurs entêtement pour leurs idées apocalyptiques. En effet tous les malheurs qui ont accablé cette nation ſont venus de la fatale mépriſe qui leur fit négliger & méconnoître l'humble Meſſie des chrétiens, pour ne chercher à l'exemple des autres nations ; qu'un roi ou un conquérant qui devoit leur aſſujettir le monde, mépriſe auſſi abſurde qu'elle leur a été funeſte, puiſqu'ils ne donnoient d'ailleurs à l'être imaginaire qu'ils attendoient

(41) Hiſt. des Huns Tom. II. p. 239.

qu'un caractere & un cortege apocalyptique. Ils vouloient qu'il fût accompagné d'Elie qui, ſelon leurs traditions, devoit être le précurſeur de la fin du monde ; ils vouloient voir des ſignes dans le ſoleil & dans la lune, mais tous ces ſignes ne ſont-ils pas apocalyptiques ? comment des hommes enſés pouvoient-ils attendre un empire avec la fin du monde ? C'eſt que ces Juifs étoient enivrés d'un fanatiſme plus groſſier que toutes les autres nations du monde ; c'eſt qu'ils avoient un attachement opiniâtre pour leurs fauſſes traditions qui les faiſoit déraiſonner ſur les véritables. Ecoutons-les encore raiſonner ſur le phantôme qu'ils attendent avec foi, qu'ils deſirent ſans ceſſe, dont ils demandent journellement l'arrivée (42), & nous verrons dans leurs eſpérances & leurs demandes, les plus étranges contrariétés. Le Meſſie qu'ils attendent ſera un roi qui les raſſemblera de tous les coins du monde, qui fera la guerre aux nations, qui ſubjuguera les royaumes, il remportera de grandes victoires ſur ſes ennemis ; cependant ſon regne ſera fortuné ; il n'y aura plus ni envie, ni guerre, ni colere ; les biens & les plaiſirs abonderont & ſeront auſſi fréquens que la pluie, tous les hommes ſeront ſages

(42) Baſnage Hiſt. des Juifs. Liv V. Chap. 3. §. 1 & 3. L'attente du Meſſie eſt le douzieme article de foi des Juifs en général, cependant quelques auteurs n'en font point un article de foi.

ils n'ignoreront de rien & connoîtront l'éternel. Auſſi-tôt que ce roi deſiré ſera prêt à paroître, l'ange ſonnera de la trompette & alors il ſe montrera ; les captifs d'Iſraël ſe raſſembleront, les morts reſſuſciteront, on rebâtira le temple ; le royaume de Juda triomphera, & ſes ennemis ſeront exterminés. Il n'y aura plus ni plaies, ni maladies ; la vie des hommes ſe prolongera comme celle d'un arbre. Dieu ſe montrera à l'œil, il ôtera du cœur toute mauvaiſe penſée ; on ne verra plus du carnage, la paix regnera ſi parfaitement ſur la terre qu'elle ſera elle-même renouvellée, que tous les jours paroîtront autant de ſabbats. Les nations infidelles & les rois de l'univers ſe ſoumettront à l'empire du roi ſi deſiré, &c. (43).

Les juifs joignent à ce tableau tout ce que les poëtes & la fable ont dit de plus touchant ſur le bonheur & les vertus de l'âge d'or, ſans oublier ce lieu commun que les loups paîtront avec les agneaux, & que les bêtes feroces ſeront adoucies. Ces différens traits ne ſont point contradictoires avec l'ardeur de leurs deſirs, ils ſoupirent ſans ceſſe parce qu'ils attendent un bonheur infini : en cela ils ne ſont point blâmables : mais d'où peut provenir le tableau qu'ils ſe

(43) Ibidem Chap. II. vs. 12. & 18. *Othonis Lexicon Rabbinic.* aux mots *convivium*, *Meſſias*, *mundus*.

ſont fait de leur félicité, ſinon de l'abus éternel que les juifs avec les autres peuples ont fait du regne céleſte & de la vie future qu'ils ont transformés en un regne terreſtre & en une félicité charnelle & groſſiere. Ils ont abuſé d'un langage figuré, ils ont pris ces termes à la lettre, ils ont fait & du ſens littéral & du ſens ſpirituel, qu'ils n'ont pu entiérement oublier, le mélange le plus abſurde & le plus ridicule, au lieu de vivre dans l'eſpérance des juſtes, ils ont été poſſédés de la plus folle ambition & de l'idée d'une monarchie univerſelle qui les a rendus l'objet du mépris & de la haine de l'univers, par le caractere de folie, de cruauté & d'inſociabilité que cette fauſſe doctrine a donné à toute leur race.

Mais voici d'autres idées auſſi conſtantes chez les Juifs, que toutes les précédentes, & qui ſont en contradiction avec leurs eſpérances & leurs vœux. Ils ſe perſuadent que la venue de leur monarque ſera précédée de préſages affreux, que le monde phyſique & le monde moral ſera dans le plus grand déſordre; que d'un côté il n'y aura plus de juſtice, de foi & de vérité ſur la terre; que la peſte, les maladies; la guerre & tous les fléaux imaginables déſoleront le genre humain : que la terre devenue ingrate ne rendra plus rien aux cultivateurs, qu'Iſraël ſera au comble de l'affliction & de la miſere; que leur monarque ne triomphera pas ſans peine de ſes ennemis, qu'il eſſuyera di-

vers ſuccès dans ſa fortune & ſes combats, en un mot ils croyent que la félicité future ne ſera acquiſe que par des malheurs & des révolutions ſi terribles qu'un de leurs docteurs en parlant du regne à venir de leur monarque s'écrie : *qu'il vienne*; *mais que je ne le voie point*, c'eſt même une de leurs prieres communes de demander à Dieu de n'être pas témoin de ces jours infortunés. „ Celui qui obſervera le ſabbat ſelon la loi, „ dit un de leurs rabbins, ſera délivré de trois „ peines, des douleurs du meſſie, du feu de „ l'enfer, & de la guerre de Gog & de Ma„ gog ". Ils entendent par ces *douleurs*, les horreurs & les maux qui arriveront au jour de l'arrivée du meſſie; mais en y joignant le feu de l'enfer & cette guerre apocalyptique de Gog & de Magog, ne nous indiquent-ils point l'arrivée des derniers temps?

„ Il y a trois âges d'affliction pour le „ peuple Juif, dit un autre rabbin. Le pre„ mier eſt celui où les partriarches nos peres „ ont vécu en Egypte; le ſecond eſt celui „ de la deſtruction qui nous a diſperſés, „ le troiſieme ne viendra qu'au temps du „ Meſſie ". une attente auſſi oppoſée à leurs autres eſpérances mais non moins enracinée dans leurs eſprits, ne leur fait quelquefois enviſager qu'avec terreur un temps que d'un autre côté ils doivent deſirer avec impatience. Cependant il paroit que le fanatiſme des Juifs commence à ſe refroidir; il pourroit même arriver qu'à la fin il s'éteignit tota-

lement & que ce peuple malheureux ouvrît à la fin les yeux ſur l'égarement de ſes peres & ſur le ſien : déja ils demandent à Dieu dans leurs prieres „ que ceux qui calculent „ les temps du meſſie puiſſent crever ; que „ leurs os s'enflent & ſe briſent, qu'ils ſe „ pendent, qu'ils meurent „ (44).

C'eſt un propos du peuple que les Juifs ouvrent leurs fenêtres quand il tonne, parce qu'ils regardent le tonnerre comme un préſage de l'arrivée du meſſie, quelqu'un m'a aſſuré qu'ils avoient réellement cet uſage en de certains pays : au reſte ſi cet uſage exiſte il répondroit parfaitement à toutes leurs erreurs & en fourniroit une nouvelle preuve ; en effet il montreroit qu'ils attendent le roi ou le dieu du période futur dont, comme on a vu, les météores annoncent l'arrivée ainſi que la fin du monde. On voit donc par ces idées des Juifs qu'ils perſiſtent toujours dans leur ſyſtême ambitieux & apocalyptique, qui les a conduits il y a 18 ſiecles à leur ruine totale, & qui depuis les a expoſés à une ſucceſſion d'impoſteurs dont ils ont toujours été les victimes & les dupes. Que de crimes & de forfaits leur ambitieuſe frénéſie ne leur a-t-elle pas fait commettre contre Dieu, contre les hommes & contre eux-mêmes ? Fléaux jadis de leurs voiſins, les Romains ſe virent obligés de les égorger

(44) Baſnage *loco citato* & Liv. V. Chap. 7. & Chap. 20. §. 3.

par milliers comme des bêtes féroces, ceux qui échapperent du carnage furent les ennemis les plus irréconciliables du monde où ſouvent ils exercerent les plus horribles cruautés; ils ne reſpirent plus qu'une haine héréditaire qui les rend odieux aux chrétiens & aux muſulmans. En différens âges on a fait couler des ruiſſeaux de leur ſang, & l'on ſe croit en droit de les condamner aux flammes pour les punir de leurs erreurs, que l'on devroit plaindre, contenir, & qui devroient inſtruire. Si ces Juifs aveugles & infortunés jouiſſent enfin de quelque repos, c'eſt pour être les jouets & le mépris du monde entier. Leur exemple devroit garantir les nations des excès où conduit le fanatiſme qui rend les hommes inſociables, haïſſables & malheureux.

Il ſemble que ce peuple infortuné ait ſeul porté la peine des égaremens de l'univers; toutes les nations ont eu des opinions & des chimeres ſemblables aux ſiennes, toutes en ont été plus ou moins troublées; cependant aucune n'en a été ſi cruellement punie; il eſt vrai qu'aucune n'a porté ſi loin ſon fanatiſme. La Judée étoit ſans doute une contrée trop petite pour fournir des événemens brillans qui puſſent donner le change aux fauſſes eſpérances de ſes habitans, les Juifs irrités par le défaut de révolutions changerent leur aveugle ambition en déſeſpoir contre eux-mêmes & en rage contre les autres; par-là ils ne firent naître d'autre

révolution que celle qui les détruiſoit de fond en comble. Si dans ces circonſtances il fût né parmi eux un Séſoſtris, un Alexandre, ou quelqu'autre de ces fléaux du monde qu'on appelle conquérans, la Judée ſubſiſteroit peut-être encore. Il n'en a pas de même été de Rome : agitée par les oracles des Sybilles, cette capitale du monde étoit un théâtre fécond en grands événements, dont chacun étoit capable d'apporter un terme à l'inquiétude des eſprits des peuples ; les Ceſars parurent & leur fortune fixant les yeux & les eſpérances indéterminées des Romains ils demeurerent contens & ſatisfaits, croyant jouir de l'effet des promeſſes de leurs oracles ; cette confiance jointe à leur puiſſance réelle, les fit triompher du reſte de l'univers.

On ne dit rien de nouveau ſur cette fatale ambition des Juifs ; toute la terre a reconnu que leur intrépide aveuglement venoit des fauſſes eſpérances qu'ils avoient conçues ; on ſçait d'après les hiſtoires les plus authentiques que l'objet de leur attente étoit un conquérant qui leur devoit aſſervir tout le monde, faire de la Judée la reine des nations ; & de Jéruſalem la capitale de l'univers ; mais on n'a pas ſi bien connu la ſource de ces ſuperbes chimeres, & l'on a regardé leur aveuglemeut comme un prodige inconcevable, parce que pour expliquer la conduite énigmatique des Juifs on n'a voulu conſidérer que les Juifs ; il falloit encore étudier les autres nations, fouiller juſqu'à

la racine des erreurs du monde, en examinant la tige, les branches & les rameaux, pour arriver enfin aux erreurs particulieres à la Judée, c'eſt alors qu'elles ſe fuſſent expliquées d'elles-mêmes, & le principe en auroit été connu dès qu'on auroit apperçu ſa liaiſon à cette tige funebre & apocalyptique, dont les branches trop fécondes ont offuſqué la raiſon & le bon ſens de tout le genre humain.

VIII. Je n'entreprends point de montrer par quel genre de tradition les dogmes primitifs & tous les dogmes corrompus qui en ſont ſortis ſe ſont introduits chez les Juifs, cependant on ne peut guères ſoupçonner la légiſlation de Moyſe d'avoir produit ce funeſte effet; nous avons déja remarqué que loin de reſpirer ce cycliſme apocalyptique que nous avons vu par-tout ailleurs, ce légiſlateur ſemble avoir pris à tâche de donner un tout autre caractere aux uſages & aux fêtes qui pouvoient y avoir rapport, d'ailleurs il n'a parlé de la doctrine de l'avenir qu'avec la plus grande reſerve. On pourroit donc croire que les Juifs n'ont connu ces dangereuſes chimeres que lors de leur captivité en Aſſyrie & par leur commerce avec les Chaldéens & les Indiens que nous avons vu livrés dès la plus haute antiquité à de faux calculs & à toutes ſortes de rêveries. Cependant la commune origine des Chaldéens & des juifs pourroit engager à placer plus haut cette époque, & même à ne chercher le ca-

nal de leurs erreurs que dans cette tradition ſourde & univerſelle qui par la ſuite des temps a mis en défaut toutes les précautions des premiers légiſlateurs. Si le ſecret des myſteres & celui des ſybilles ont enfin tranſpiré, n'en auroit-il pas été de même de cette eſpéce de ſecret qu'il ſemble que l'on entrevoit dans toute la légiſlation de Moyſe? Ce ſecret ne ſeroit-il pas la ſource, ou au moins le prétexte, de cette tradition orale? En effet ainſi que dans les myſteres & les ſybilles du paganiſme, on y découvre ce ſyſtème confus & bizarre qui annonce le ſort futur du monde. Ce qui eſt ſurtout à conſidérer dans une tradition ſi reſpectée des Hébreux & que leurs docteurs prétendent dérivée de Moyſe lui-même, c'eſt que les fables dont elle eſt remplie, quoiqu'uniquement adoptées au goût des Juifs, n'ont rien d'étranger à celles de autres nations, elles en ſont même le meilleur ſupplément & l'on ne peut refuſer ni aux unes, ni aux autres une antiquité très-reculée. De plus cette tradition hébraïque confond la fin & le renouvellement des monarchies; le regne de dieu ſur les ſaints avec le regne d'un conquérant ſur les hommes; la vie future avec la vie préſente, en un mot le ciel avec la terre.

Je regarde l'attente où ſont les juifs de l'arrivée d'*Elie* & d'*Enoch* comme un double & triple emploi de l'attente générale du dieu de la fin des temps qui s'eſt multiplié

par la diverſité de ſes noms : c'eſt ainſi que les Grecs qui l'attendoient ſous le nom de *Bacchus*, l'attendoient encore ſous ceux de *Saturne*, d'*Oſiris*, d'*Hercule*, de *Caſtor*, &c. en un mot chaque ville l'attendoit ſous le nom de ſon dieu particulier ; & comme les peuples adopterent ſucceſſivement différens cultes & différens dieux ; ils attendirent le dieu futur ſous une infinité de noms & de formes divers. C'eſt ainſi que les Indiens attendirent un *Brama*, un *Foë*, un *Viſhnou*, un *Buda*, &c.

Quoi qu'il en ſoit, le dogme des juifs ſur la venue d'Elie & d'Enoch fut adopté par un grand nombre de chrétiens, cependant ce dogme ne fait point un article de foi dans l'égliſe chrétienne parce qu'il n'a en effet nulle authenticité. Comment pourroit-il en avoir ? les deux noms de ces prophètes ne ſont que des dénominations différentes données autrefois par les Orientaux en différens temps & différens lieux au grand roi que l'on attendoit à la fin des temps. Ce monarque futur ayant eu le ſoleil pour ſymbole le plus univerſel, il en a porté tous les noms ; une preuve de cette vérité c'eſt que les noms de *dieu* & du *ſoleil* ſont communément des ſynonymes chez les anciens. L'on ne peut par exemple ; refuſer de reconnoître que le nom d'*Enoch* ou d'*Henock* a été dans quelque ancien temps un des noms du ſoleil ; puiſqu'on voit le nom d'*Henochia*, gouvernante, conductrice, donnée à la lune par les Occiden-

taux; ce qui indique visiblement que le soleil chez quelques peuples de l'Orient pouvoit s'appeller *Henoch*, maître, instituteur; fondateur, nom qui a pu aussi être donné à la divinité. Quel que soit le peuple oriental chez qui ce nom d'*Henoch* ait été donné à Dieu & au soleil, il n'en a pas fallu davantage pour tromper les Hébreux qui auront confondu l'*Henoch* suprême ou la divinité avec leur partriarche Henoch; conséquemment ils auront attendu l'un pour l'autre, surtout si la superstition toujours adroite à se tromper, leur a fait remarquer que leur patriarche suivant la genèse, a vécu 365 ans, c'est-à-dire autant d'années qu'une révolution solaire contient de jours. (V. *Genes. Chap. V. vs.* 23).

Quant au nom d'*Elie* il ne faut pas beaucoup creuser pour trouver que ce nom d'homme est d'ailleurs un nom commun qui a été donné à dieu par les Orientaux, & au soleil par les Occidentaux. C'étoit aussi un des noms de Saturne, ce Dieu du temps. Ainsi il saute aux yeux qu'il a pu y avoir quelque contrée où le Dieu de la fin des temps a été attendu sous le nom d'*Elie*, comme il l'étoit ailleurs sous le nom d'*Enoch*, & que les Hébreux ayant reconnu dans ces deux noms celui de deux de leurs grands personnages, se sont mis dans la tête que c'étoient eux qui viendroient un jour leur annoncer la fin du monde.

Il faut cependant avouer qu'il est un pas-

sage

ſage dans la bible ou Malachie ſemble annoncer que le prophète Elie viendra avant le grand jour du ſeigneur. (V. *Malachie Chap. IV. vs.* 5.) Mais je ſuis porté à croire que le mot *Elie* y a été interpolé, qu'il y avoit ſimplement un prophète : quel juif Egyptien ou Helleniſte, verſé dans la connoiſſance de ſa langue & de celle des Grecs, ayant remarqué trois verſets plus hauts, qu'un *ſoleil de juſtice*, ΗΛΙΟΣ en Grec ; s'éleveroit à la fin des ſiecles, par une alluſion à ces mots *Elios* ſoleil, ou par un effet de ſa prévention ſur la venue d'Elie, aura placé ce nom à la ſuite du mot prophète. J'oſe former ce ſoupçon, parce que Jeſus-Chriſt dans l'évangile (45) ne prend nulle part ce paſſage à la rigueur ; quoique d'ailleurs les juifs en fuſſent prévenus. Au reſte ſi ma conjecture n'étoit point reçue des ſçavans, je ſouſcris d'avance à leur jugement.

IX. Si nous portons nos regards ſur l'Amérique, nous retrouvons les peuples de toute cette vaſte partie du monde préoccupés de l'attente religieuſe qui a fait le ſujet de ce chapitre ; nous les voyons, au moins autant que les juifs, les victimes & les dupes de leurs idées apocalyptiques. Nous voyons l'empire des Yncas ſoumis ſans réſiſtance à des Eſpagnols que l'on regarde comme des dieux, ou com-

(45) S. Mathieu Chap. XVII. vs. 10. S. Luc. Chap. I. vs. 17. S. Marc. Chap. IX. vs. 10.

me des enfans du ſoleil annoncés par les oracles. La prévention des Péruviens nourrie par la ſuperſtition & par des prophéties vagues, fait qu'ils adorent une troupe d'Européens ſanguinaires & avares ou de bêtes féroces qui bientôt deviennent les exterminateurs & les bourreaux d'une nation que ſes princes avoient juſques-là rendue heureuſe. Que dis-je ! ces princes eux-mêmes deviennent par leur ſuperſtition les complices des indignes uſurpateurs qui viennent de ſi loin les dépouiller ; ils ſouffrent paiſiblement qu'on les égorge, par une ſoumiſſion aveugle aux décrets prétendus de la providence & aux oracles de leurs peres dont ils croient voir l'accompliſſement. Ces mêmes idées ſoumettent les Mexicains farouches à des vainqueurs plus farouches encore. L'empire de Montezuma devient la proie des Eſpagnols en qui l'on croit reconnoître des conquérans annoncés par les prophéties du pays, & par une foule de phénomenes que l'on croit voir dans le ciel. Nous voyons la même attente vague & indéterminée dans les habitans de l'Amérique Septentrionale. Drake fut traité comme un Dieu par les habitans de la Nouvelle-Albion, ils lui offrirent des ſacrifices, qui montrent viſiblement qu'ils le prenoient pour une divinité cruelle & qui venoit pour exterminer (46). Les françois furent reçus com-

(46) Voyages de Le Gentil Tom. I. p. 113 & 117. Con-

me les envoyés du ſoleil par les peuples qui ſont au nord du Miſſiſſipi. Dans une autre contrée on trouva un autre peuple qui ne rencontroit point d'étranger ſans pleurer. Les inſulaires de S. Domingue ne furent point ſurpris des Eſpagnols ; ils étoient prévenus, comme les autres Américains, que des étrangers viendroient un jour dans leur pays pour les détruire. Cette tradition miſe en chant ſervoit à rappeller à ces peuples ces prédictions lugubres dans certains jours deſtinés à de triſtes cérémonies. En un mot les Européens furent reçus comme des dieux ou comme des envoyés du ciel dans toutes les parties de l'Amérique où ils aborderent, & ils profiterent des diſpoſitions des Américains pour les aſſervir, les égorger & les immoler à leur inſatiable avarice (47). Ainſi ces infortunés furent trompés dans leurs eſpérances ; ils ſe livrerent pour la plûpart avec ſimplicité à leur tyrans & furent exterminés ſans qu'ils oſaſſent murmurer contre des démons ennemis à qui ils pardonnerent leurs excès parce qu'ils avoient été prédits. On voit donc en Amérique la même chaîne d'erreurs que nous avons vue chez les autres peuples de la terre. Le dogme de la venue du Dieu

quête du Mexique Liv. II. Chap. 4 & 16. Liv. III. Chap. 8 & 11. Hiſt. Génér. des Voyages. Hennequin, & Voyages du Nord. Tom. V. p. 158, 249, 252.

(47) Charlevoix Hiſt. de S. Domingue, Liv. I. p. 63, 88, 89 & Liv. II. p. 92 & 97. Hiſt. Génér. des Voyages Tom. XII. p. 15, 17, 51.

de la fin des temps s'étoit corrompu dans cette partie du monde comme dans les autres ; ils s'étoit converti en une attente vague qui fut la vraie ſource de toutes les calamités de ſes malheureux habitans.

Il faut obſerver ici que c'étoit de l'orient que les peuples du Pérou & de l'Amérique attendoient les prétendus envoyés du ciel que leur annonçoient leurs prophéties. Que l'on ne s'imagine point pour cela que ces ſauvages groſſiers euſſent connoiſſance de nos contrées ou de la géographie ; ils ignoroient ſans doute que nos contrées fuſſent habitées, & l'on doit regarder l'attente ou ils vivoient comme fondée ſur des idées cycliques & apocalyptiques.

X. L'Orient fut toujours un point remarquable pour toutes les nations du monde. Il n'en faut point chercher d'autre motif que le penchant naturel qu'un homme qui ſe réveille a de tourner les yeux du côté où le jour doit paroître. C'eſt du côté de l'Orient que le ſoleil ſe montre d'abord ; c'eſt de-là qu'il commence ces révolutions ; c'eſt-là qu'il ſemble réveiller, reſſuſciter la nature, & renaître lui-même. Voilà la ſource naturelle de ce reſpect de toutes les nations pour l'Orient, qui a enfanté par la ſuite une foule d'opinions ridicules & bizarres, de cérémonies & d'uſages conſacrés tantôt par la religion, & tantôt par la ſuperſtition. Les hommes toujours remplis d'attente & d'eſpérances, toujours inquiets & craintifs, n'ont point ceſſé de lever les yeux vers le ciel, & ſur-tout

vers cet aſtre bienfaiſant de qui dépendoit leur bien-être, & qui chaſſoit des ténebres ſi propres à nourrir leurs troubles & leurs inquiétudes. L'Orient étoit le côté d'où l'on attendoit le pere du jour; ce fut auſſi de-là que l'on attendoit tous les retours, les renouvellemens, les naiſſances aſtrologiques, myſtiques & apocalyptiques: le ſoleil, image de la divinité, ſembloit en parcourant le ciel, indiquer la route de la divinité elle-même; ce fut elle que l'on chercha d'abord en ſe tournant de ce côté, mais par la ſuite on chercha le ſoleil lui-même qui à la fin parvint à éclipſer le Dieu dont il avoit été l'image. Ce fut un uſage preſque univerſel, dérivé du Sabianiſme, d'adreſſer ſes vœux dès le matin du côté du ſoleil levant; ils s'eſt encore conſervé chez les peuples d'Amérique & de l'Indoſtan. Nous n'avons plus cet uſage, il eſt vrai, mais nos prieres du matin en ont encore conſervé l'eſprit, elles en préſentent même l'allégorie, éclairés comme nous le ſommes, nous expliquons ces allégories dans un ſens ſpirituel, nous n'y voyons que Dieu le *ſoleil de juſtice.* Cependant les chrétiens orientaux ſe tournent encore vers l'Orient pour prier, & cet uſage n'étoit pas totalement éteint dans l'égliſe d'Occident au milieu du cinquieme ſiecle; le peuple ſur-tout à la fete de Noel, ſe tournoit vers le ſoleil levant pour prier, & le pape Léon I eut de la peine à abolir ce reſte du paganiſme (48).

(48) *Voſſius de Idol. Lib.* II. *Cap.* 3. Cérém. Relig. Tom. III.

Cet uſage antique a été accompagné d'un autre uſage non moins ancien, je veux dire celui de diſpoſer les temples & les égliſes ſelon la direction de l'Orient : cet uſage n'a varié qu'en ce que les uns ont placé les portes à l'Orient, & les autres y ont placé le ſanctuaire : mais cette variété eſt fondée ſur le même principe. Les hommes prévenus que l'idée que la divinité arrivoit ſur la terre par le chemin que le ſoleil indiquoit, placerent leurs portes à l'Orient afin qu'elle entrât directement dans ſon temple ; & ils eurent ſoin d'ouvrir ces portes au lever du ſoleil ; ceux qui placerent le ſanctuaire à l'Orient voulurent que les prieres qui ſe faiſoient dans leurs temples ſe fiſſent la face tournée vers le ſoleil en même temps que vers l'autel. Moyſe tourna le Tabernacle du côté de l'Orient, afin que le ſoleil levant y lançât ſes premiers rayons. Les Romains plaçoient quelquefois le ſanctuaire du côté de l'Orient ; cette méthode eſt actuellement la nôtre, mais juſqu'au milieu du V. ſiecle les chrétiens avoient préféré la premiere poſition qui en effet doit avoir été la plus ancienne (49).

Au temple de Jéruſalem la porte du côté de l'Orient étoit celle par où la gloire du ſeigneur entroit ; il n'étoit permis à aucun

(47) *Plutarch. in vita Numæ. Joſeph. Antiq. Judaïc. Lib. III. Cap.* 6. §. 3. Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. I. p. 203.

homme d'y paſſer; ſon entrée étoit interdite au roi lui-même qui pouvoit ſeulement adorer ſur le ſeuil de cette porte : elle ne s'ouvroit qu'aux nouvelles lunes & au ſabbat (50). Les Rabbins, & d'autres auteurs après eux, on dit que cette porte étoit ainſi diſpoſée afin que l'on tournât le dos au ſoleil en priant, & que l'on montrât par-là que cet aſtre n'étoit point l'objet à qui l'on rendoit un culte, raiſon dont il eſt aiſé de ſentir la foibleſſe.

(51) Les temples de Sérapis en Egypte, auſſi bien que celui du dieu de Memphis, avoient leurs portes à l'Orient, & ces portes s'ouvroient chaque jour au lever du ſoleil; ce qui nous montre que le cérémonial peut être le même dans deux religions oppoſées ſans avoir les mêmes motifs. Au renouvellement de chaque ſemaine les Hébreux ne diſoient-ils pas, *ouvrez-vous, portes éternelles, & le roi de gloire entrera?* Le motif primitif qui fit placer ces portes à l'Orient étoit donc d'ouvrir un paſſage à l'être ſuprême. Ezéchiel dans une viſion voit un temple dont la porte eſt à l'Orient, & il voit la gloire de Dieu entrer par cette même porte. Encore aujourd'hui le vulgaire des juifs penſe que Dieu entre dans leur ſynagogue auſſitôt qu'on l'ouvre, & croit que c'eſt pour cette raiſon

(50) Ezéchiel Chap. 43. vs. 2. & 4; 46, vs. 1 a 47. vs. 1.
(51) *Diodor. Lib. I.* §. 2. *Cap.* 20. Baſnage Lib. VI. Chap. 18. §. 1.

qu'il faut y aller de grand matin, afin que Dieu y trouve des adorateurs. Toutes ces opinions ne ſont point idolâtres, ce ſont les intentions ſeules qui peuvent rendre criminelles des actions qui dans leur principe n'ont été qu'emblematiques & figurées, lorſque les Hébreux ont voulu en abuſer ils ont fait comme les autres nations. Ceux des payens qui alloient rendre leurs hommages au ſoleil dans les temples dont les portes étoient à l'Orient, ſe trouvoient obligés de tourner le dos à l'autel & aux ſtatues des dieux; les Hébreux quand ils ont été idolâtres faiſoient la même choſe; Ezéchiel eſt indigné de les voir tourner le dos au ſanctuaire pour adorer le ſoleil : il ne faut pas croire pour cela que ces mêmes juifs idolatres ne chantaſſent pareillement, *ouvrez-vous portes &c.* Ces paroles dites dans des intentions pures ne peuvent être criminelles, mais elles le deviennent lorſqu'elles ont pour objet un culte faux & idolatre. Pourquoi les Hébreux n'auroient-ils point chanté ces paroles lorſque leurs rois ſe livroient à l'idolâtrie ? ils avoient comme tant d'autres nations, des chars & des chevaux conſacrés au ſoleil, & l'on dit que chaque jour ces rois les montoient pour aller depuis la porte orientale du temple juſques hors de la ville au devant du ſoleil pour le ſaluer à ſon lever (52). Cet

(52) Ezéchiel Chap. VIII. vs. 16. Livre IV. des Rois Chap. XXIII. Calmet Diction. au mot *cheval.*

uſage idolâtre des rois de Juda ne s'eſt tranſmis que par la tradition des rabbins; mais il eſt dans l'ordre & conforme au cérémonial du culte qu'ils avoient adopté. Au Pérou les portes des temples étoient du côté de l'Orient. Les Yncas, ou ſouverains du pays, tous les ans à la fête du grand Rami, jour auquel on renouvelloit le feu ſacré, alloient en grande cérémonie au devant du ſoleil pour le ſaluer & le recevoir au renouvellement de leur année. A la fête du Labour à la Chine, qui ſe célebre au renouvellement de l'année chinoiſe, c'eſt par la porte orientale de la ville que paſſe le cortege qui accompagne cette cérémonie. L'intention de cet uſage eſt d'aller au devant de l'année & du printemps (63).

Ces uſages & ces marches vers l'Orient rentrent dans la coutume univerſelle de prier du côté du ſoleil, de regarder l'Orient comme le côté des renouvellemens, des retours & des régénérations. Ainſi l'on ne doit point être ſurpris de voir que lorſqu'au lieu du dieu de la fin des temps on a attendu des êtres chimériques, on ait imaginé qu'ils viendroient du côté de l'aurore : l'on ne doit point être étonné ſi l'Orient a été pour tous les peu-

(63) Cérém. relig. Tom. V & VII. Conquête du Péron Tom. I. Du Halde Hiſt. de la Chine Tom. I. p. 18. Selon la tradition des Banians l'Orient a été peuplé le premier, parce que les enfans des premiers hommes dirigerent leurs pas vers l'endroit d'où le ſoleil commençoit ſa carriere. V. *Hiſtoire de la religion des Banians par H. Lord. Chap.* 2.

ples le pôle de leurs eſpérances; mais c'eſt l'univerſalité de cet uſage qui en montre la vanité. Que l'on parcoure tout notre globe, par-tout on verra des portes orientales ouvertes : l'Orient eſt l'objet des regards de l'Aſiatique, de l'Américain & de l'Européen. Par-tout l'homme eſt le jouet de ſes craintes & de ſes eſpérances. Après cela faut-il être étonné de voir tant de nations trompées dans leurs attentes ; ce qui ne les empêchera point encore d'être trompés par la ſuite.

Fin du Tome Second.

TABLE

DES ARTICLES.

LIVRE TROISIEME. *Des myſteres des Anciens ; des Oracles des Sybilles ; du culte des aſtres & de l'Aſtrologie.* Page 1

CHAP. I. *De l'inſtitution des myſteres, de leur objet & de leurs effets. Des myſteres d'Eleuſis, &c.* ibid.

CHAP. II. *Des vrais motifs du ſecret des myſteres. Ils avoient pour objet de cacher au Vulgaire le ſort du monde & de ſa deſtruction future.* 26.

CHAP. III. *Des Sybilles, de leurs Oracles & de leurs livres myſtérieux.* 72

CHAP. IV. *Des idées aſtronomiques des Anciens ; des terreurs cauſées par les Eclipſes, les Cometes & les autres phénomenes de la Nature. De la cauſe des craintes que les météores excitoient dans les hommes.* 126.

CHAP. V. *De l'Aſtronomie des Anciens & de leurs idées aſtrologiques ; de leur maniere aſtrologique d'écrire l'Hiſtoire ; du culte des aſtres : ou du Sabianiſme.* 158

TABLE DES ARTICLES.

LIVRE QUATRIEME. *De l'Esprit Cyclique de l'Antiquité. Des dogmes qui ont été les suites de cet esprit, & des usages auxquels il a donné lieu.* 186

CHAPITRE I. *De la maniere dont les premiers hommes ont divisé les temps, & de l'esprit général qui a fait naître ces divisions.* ibid.

CHAP. II. *Autres idées des anciens sur les nombres, les cycles & les périodes apocalyptiques de la grande année.* 219

CHAP. III. *Du dogme de la venue du grand Juge à la fin des temps : de l'attente où ont été les nations d'un Dieu qui doit détruire l'univers. Des opinions & des usages de l'antiquité occasionnés par ce dogme.* 266

Fin de la Table du Tome Second.

575148